This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

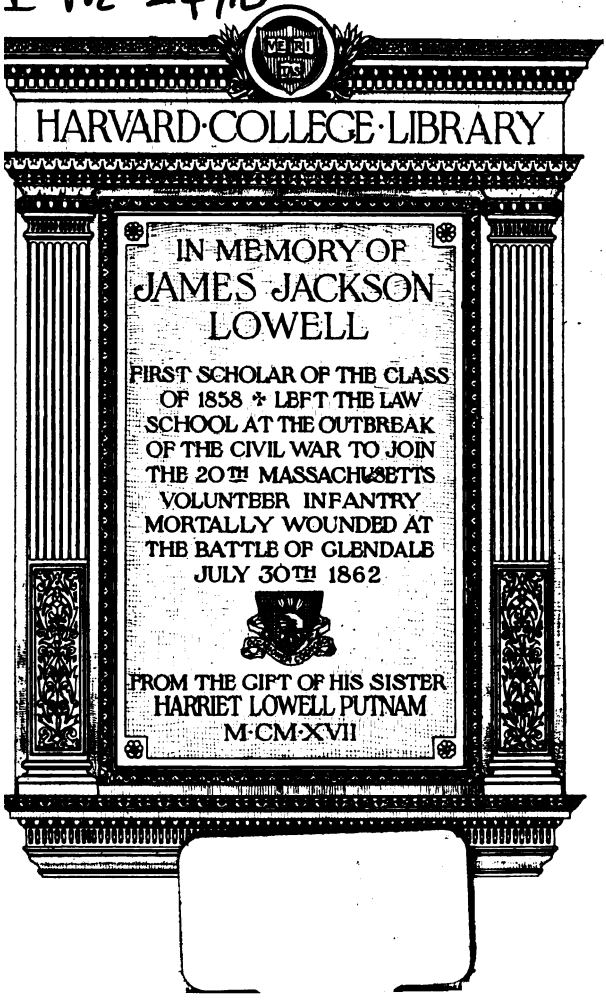
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX K2ML T

P Fr 247.8


VE RI TAS
HARVARD·COLLEGE·LIBRARY
IN MEMORY OF
JAMES JACKSON
LOWELL
FIRST SCHOLAR OF THE CLASS
OF 1858 ✣ LEFT THE LAW
SCHOOL AT THE OUTBREAK
OF THE CIVIL WAR TO JOIN
THE 20TH MASSACHUSETTS
VOLUNTEER INFANTRY
MORTALLY WOUNDED AT
THE BATTLE OF GLENDALE
JULY 30TH 1862
FROM THE GIFT OF HIS SISTER
HARRIET LOWELL PUTNAM
M·CM·XVII

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS,

Rédigé par quelques Littérateurs Gastronomes, plusieurs Convives des Dîners du Vaudeville, un Docteur en Médecine, etc., etc., etc.

TOME ONZIÈME.

JUILLET. — 1808.

Ce Journal, qui paraît tous les mois, est envoyé franc de port aux Souscripteurs moyennant *douze francs* par an. On ne peut souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer en janvier. *On ne vend point les cahiers séparément.* Chaque trimestre offre une gravure.

Les auteurs qui désirent y faire insérer quelques pièces, et les marchands qui veulent y faire annoncer les articles de leurs fonds moyennant *un exemplaire*, doivent envoyer le tout, *franc de port*, avant le 20 de chaque mois, au Bureau central de rédaction,

CHEZ CAPELLE ET RENAND,
libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6.

LIVRES NOUVEAUX.

Manuel des Propriétaires ruraux et de tous les Habitans de la Campagne, ou Recueil, par ordre alphabétique, de tout ce que la loi permet, défend ou ordonne dans toutes les circonstances de la vie, et des opérations rurales; on y a joint tout ce qui a rapport à *la Chasse*, à *la Pêche*, aux *Etangs* et aux *Constructions rurales*, avec des modèles et formules de baux, loyers, procès-verbaux, et autres actes utiles à la campagne dans ces différens cas; par C. S. Sonnini, ancien collaborateur de l'*Histoire Naturelle de Buffon* et du *Cours complet d'Agriculture*, membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires, rédacteur de la *Bibliothèque Physico-Economique*. Un volume *in*-12. Prix, 2 fr. 50 cent., broché, pris à Paris, et 3 fr. 10 cent. pour le recevoir franc de port par la poste, dans tout l'Empire François.

VIIe, VIIIe, IXe et X^e^ cahiers de 288 pages *in*-18 de l'*Athénée des Dames*, ouvrage d'agrément et d'instruction, uniquement réservé aux femmes; par une Société de Dames françaises, et rédigé par madame de Beaufort d'Hautpoul. A commencer de janvier 1808, cet ouvrage paraît deux fois le mois, par livraisons

PFr 247.8

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS.

AVIS IMPORTANT.

Les deux premières années de cet ouvrage (qui se vendent le même prix que celle-ci) ont pour titre : *Journal des Gourmands et des Belles*, ou *l'Epicurien Français*.

Les Cahiers ne se vendent point séparément.

Le prix de chaque année est de douze francs, tant pour Paris que pour la province.

(*Voyez* la première page de la couverture.)

PLUTARQUE.

Plutarque, accepte nos hommages :
Ton ombre, errante parmi nous,
Verra que le Banquet des fous
Vaut mieux que ton Banquet des sages.

— *M. Ph. de Lamadelaine.*

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS,

OU

LES DINERS

DU CAVEAU MODERNE.

Rions, chantons, aimons, buvons;
Voilà toute notre morale.

TROISIÈME ANNÉE.
Troisième Trimestre de 1808. Juillet.

N°. 31.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

PARIS,

CAPELLE ET RENAND, librair.-commissionnaires,
rue J.-J. Rousseau, n°. 6.

1808.

HARVARD COLLEGE
Mar 4. 1925
LIBRARY

J. J. Lowell Fd

24-18
1-3

DINERS

DU

CAVEAU MODERNE.

PREMIER SERVICE.

DE PLUTARQUE ET DES PROPOS DE TABLE.

Voici encore un père de notre église, un maître de notre école, un ami des festins, un propagateur des antiques principes du *Caveau moderne*, un vrai

sage enfin, dont l'autorité est souvent invoquée par les gens austères et les moralistes, devant qui s'inclinent avec respect les doctes et les philosophes, et dont aucun de nos censeurs, s'il en reste encore, n'osera récuser le témoignage.

Cet historien, que les savans *et les autres* ont unanimement appelé *le bon*, Plutarque était, on peut le croire, un excellent convive, un franc buveur, un digne disciple d'Aristipe et du divin Épicure. C'est à tort qu'on prétend inférer de la rigidité de sa morale qu'il fut de la secte de Pythagore ou de Zénon; sa bonhomie et sa gaieté facile prouvent en cent endroits qu'il penchait au Cyrénaïsme beaucoup plus qu'à la morgue stoïque. Il se livre avec tant de grâce et d'abandon aux charmes d'une volupté honnête et aux inspirations de la nature, qu'il est impossible de se méprendre sur sa doctrine : d'ailleurs le traité qu'il a pris soin de composer, en neuf livres, sur *les Propos de*

Table, doit fermer la bouche à tous ces dissertateurs sévères et difficiles, qui prétendent que la sagesse n'habite point avec la joie et la bonne chère.

Il fallait une longue et profonde expérience des banquets pour entreprendre de faire connaître à la postérité ce qu'ils inspirent d'ingénieux, d'utile, de varié, d'agréable et de sublime; il fallait aussi un nom imposant et une réputation brillante pour présenter un tel traité, sous le titre d'*OEuvre morale*, sans alarmer les esprits scrupuleux, et ameuter les rigoristes de la Béotie. Si l'un de nos aimables chansonniers formait un pareil projet on verrait tous les casuistes de nos jours se réunir pour l'accuser de frivolité, d'indécence, et peut-être de sacrilége; on lui prouverait qu'il convient d'avoir, pour venir à bout de cette entreprise, des couleurs obscures, un plan sévère, un style sérieux, une grande sobriété d'idées, un aspect étique et lamentable.

Mais de même que... les édifices les

plus réguliers et les plus magnifiques ne sont souvent que monotones, de même les dissertations méthodiques de ces messieurs ne sont pas toujours aussi savantes qu'une chanson.

Plutarque est un exemple et une autorité pour nous : il est aisé de voir qu'il a composé en se jouant, et sans s'asservir à aucun plan, le traité célèbre qui le place parmi nos fondateurs. On peut défier le plus habile restaurateur des anciens d'établir le moindre rapport entre les parties de cet édifice.

Si *les propos de table* ne peuvent pas être suivis, élaborés, assujettis à la règle comme ceux d'un professeur, on conviendra du moins qu'ils doivent être variés, et qu'ils peuvent être amusans.

Tel est le caractère distinctif de ceux que le philosophe de Chéronée a recueillis ou inventés; et pour être diver-

sifiés, ou même décousus, si l'on veut, ils n'en sont ni moins instructifs, ni moins agréables.

Mais nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés que nous leur servions quelques bribes du repas de Plutarque. Nous allons, non pas reproduire les mets de sa table, qui pourraient bien ici avoir l'air d'un dîner réchauffé, mais nous allons mettre les amateurs sur la voie de connaître ses recettes. On conviendra de l'utilité de notre Journal lorsqu'on verra qu'il conseille la lecture *des morales de Plutarque*. Beaucoup de sermons plus édifians ont une moins salutaire influence.

Apprenons donc de lui quels sont les alimens les plus propres à l'esprit, tandis que le corps se repaît de solides : le champ est vaste, et la matière inépuisable. Qu'est-ce qui n'entre pas dans la composition *des propos de table?* Les quatre élémens sont tributaires de chaque convive; tout ce qui végète, tout ce

qui existe lui appartient; sa pensée peut dévorer l'univers en un repas.

Cependant Xénophon, dont le témoignage est d'abord invoqué par Plutarque, exclut des repas les propos tristes, ennuyeux, ou même sérieux. Mais ce second, ou plutôt ce premier législateur des banquets, distingue avec sagacité les propos de cette dernière espèce; il ne veut pas que l'on parle de politique à une femme, de métaphysique à un financier, de danse à un philosophe; mais il estime que les choses les plus fastidieuses pour les uns sont celles qui intéressent le plus les autres. Entretenez un poëte de ses vers, un spéculateur du cours des changes et de la bourse, un diplomate des intrigues de cour, une coquette des ridicules de ses amies, et vous êtes assuré de passer pour un homme charmant, rempli d'esprit, d'instruction et d'aménité.

Nous sommes tout étonnés que ce soit Xénophon qui ait dit cela; car nous croyons l'avoir pensé avant lui, nous

voulons dire avant de l'avoir lu. C'est encore de lui que Plutarque reçoit le conseil qu'il nous transmet, et que nous avons l'honneur de répéter : « qu'il ne faut parler à table que « de ce qui plaît aux convives, et « n'entretenir ses voisins que de ce « qu'ils savent. »

Le premier avis est facile à suivre. Ceux que Bacchus illumine répandent autour d'eux la joie et le bonheur qu'ils éprouvent; ils égayent les sujets les plus sévères, et traitent légèrement les plus graves. Mais il n'en est pas ainsi du second ; combien de gens diserts allongent et épuisent le chapitre qu'ils savent le mieux! Ce sont des gourmands qui n'ont de goût que pour un mets; ils vident le plat, qu'ils ont soin de placer devant eux, et n'en laissent rien à leurs amis.

Il faut donc bien se donner de garde d'épuiser les sujets, même les plus agréables; mieux vaut une humeur inégale qu'une fade uniformité. C'est pour mettre

à profit cette philosophie qu'à côté des chansons jolies de nos convives nous plaçons notre prose humble et monotone : l'émail d'une verte prairie plaît davantage à l'œil du promeneur solitaire, (c'est à dire de notre lecteur) quand il le trouve au bout d'un champ rustique ou sans culture.

Plutarque aurait donné des leçons à M. G. D. L. R. lui-même sur l'art des festins. Il résout dès l'abord la question : si le *festoyant doit régler les rangs et la conversation.* Celui que le traducteur Amyot nomme ainsi, et que nous appelons l'*Amphitryon*, (1) n'est pas le président, mais le serviteur de ses hôtes. La royauté du festin ne lui appartenait pas plus dans l'antiquité

(1) Le *Manuel des Amphitryons*, contenant un Traité de la Dissection des viandes à table, la Nomenclature des Menus les plus nouveaux pour chaque Saison, et des Elémens de politesse gourmande. Ouvrage indispensable à tous ceux qui sont jaloux de faire bonne

qu'au plus vulgaire des conviés; et cette charge, adjugée par le sort, ne semblait dignement remplie que lorsque le dignitaire donnait l'exemple DU BIEN-BOIRE : *Regis ad exemplar*, etc.

Notre philosophe blâme le vieil usage, encore respecté de son temps, de servir à chacun sa portion; il explique, presque aussi bien qu'un moderne législateur pourrait le faire, combien la réunion

---

chère, et de la faire faire aux autres, orné de Planches renfermant 38 sujets gravés en taille-douce. Par l'auteur de l'*Almanach des Gourmands*. Avec cette épigraphe :

Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.
MOLIÈRE.

1 vol. in-8°. Prix, pour Paris. .... 6 fr.
Franc de port, par la poste. ..... 7 50 c.

Se trouve à Paris, chez *Capelle* et *Renand*, libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6.

Nota. C'est chez les mêmes Libraires que l'on trouve la première et la deuxième années du *Caveau moderne*, ou *le Rocher de Cancale*, Chansonnier de table. Prix : 1 fr. 80 c. pour Paris, et 2 fr. 25 c. *franco*, chaque volume.

des affections et des regards sur une table, et surtout des mets communs, tourne au profit de la philosophie et de l'amitié; il penche enfin en toute chose pour la liberté, dût-elle causer un peu de désordre : il ne connaît point de règle plus sûre que l'influence du dieu des gourmands; c'est ainsi qu'il explique comment on finit par être assis à l'aise autour d'une table où l'on se trouvait gêné lorsque chacun y prenait place.

Vous voyez bien, cher lecteur, que ce n'est pas pour servir de cadre à des thèses métaphysiques, comme ont fait quelques autres philosophes dont nous aurons bientôt occasion de parler, que le bon Plutarque composa un traité des *propos de table;* il s'occupa réellement de son sujet, et tint promesse à son titre : ses propos sont variés, enjoués et interrompus, comme le serait une conversation de véritables convives.

Il sait pourtant aussi bien qu'un autre

qu'il est bon de mêler le plaisant au solide, et le grave au léger; il permet d'entamer les matières sérieuses, pourvu qu'on les effleure et qu'on les entremêle de quelques agrémens : ce ne sont que les longs discours qui lui font peur, et les exemples qu'il donne sont les vrais modèles du genre.

L'histoire, la politique, les beaux-arts, la métaphysique et l'alchimie sont traités tour à tour avec familiarité. On parle, sans s'appesantir, des jours heureux et malheureux, des songes, des illusions, des maladies et de la mort; on s'occupe presque en même temps de la danse et de la musique, des philosophes et des sorciers, des muses et de l'amour, du soleil et de la lune, et de l'éternel géomètre.

Toutes ces savantes et courtes dissertations sont entrecoupées de questions plus analogues au sujet principal, et doctement approfondies en quelques mots.

On se demande :

« Si la variété des mets est bonne à la santé ;

« Si le poisson vaut mieux que le gibier ;

« S'il est bon de tenir conseil à table ;

« Si Alexandre était grand buveur ;

« Pourquoi les vieillards aiment le vin pur ;

« Pourquoi l'automne est la saison où l'on a le plus d'appétit ;

« Pourquoi les moutons mordus du loup ont la peau plus tendre, » et mille autres difficultés non moins ordinaires, et souvent plus étranges.

C'est ainsi qu'on met en problème,

Ici :

« Pourquoi le *A* est la première « lettre de l'alphabet. »

Là :

« Si le nombre des étoiles est pair ou « non pair. »

Dans un autre coin de la table :

« Pourquoi les grains que le semeur « jette sur les cornes du bœuf devien- « nent durs. »

Ailleurs :

« De quelle main Diomède blessa « Vénus. »

Plus loin enfin :

« Quel dut être le premier de la poule ou de l'œuf. »

Nous en pourrions citer un plus grand nombre ; mais nous ne voulons pas anticiper sur les jouissances des lecteurs, qui aimeront à trouver dans notre antique et savant modèle les graves développemens donnés à ces divers sujets.

Pour nous, nous croyons avoir prouvé, sans employer les formes syllogistiques, que les dîners philosophiques des anciens sages avaient une grande analogie avec les nôtres, et que conséquemment, si l'on refuse de nous reconnaître pour sages, on ne peut nier du moins que nous ne dînions comme de vrais philosophes.

Le code du Rocher de Cancalle est celui de la philosophie primitive.

CLITOPHON.

*

HORS-D'ŒUVRES.

CLAUDE MERMET, auteur peu connu, qui vivait sur la fin du 16e siècle, fit plusieurs épigrammes, parmi lesquelles on distingue la suivante :

Un *boucher*, consul de village,
Fut envoyé loin pour chercher
Un prêcheur, docte personnage,
Qui vînt en carême prêcher ;
De lui l'on en fit approcher
Demi-douzaine en un couvent :
Le *plus gras* fut pris du *boucher*,
Croyant qu'il fût *le plus savant*.

LES GROSSES EAUX.

BROC a subitement terminé sa carrière.
— Sait-on la cause singulière
Du triste événement qui le mène au tombeau ?
— C'est d'avoir vu dans son caveau
L'autre jour entrer la rivière.

M. MARANT, *abonné de Paris*.

SECOND SERVICE.

COURS GASTRONOMIQUE.

VERSAC ET OXIGÉNIUS.

Etonné de ne point voir Versac prendre part à ses dînés, Manant-Ville lui écrivit pour lui en faire un reproche. Le chevalier vint un matin voir le généreux Amphitryon, et lui donna les motifs de son absence. Quand je vous ai présenté le professeur, lui dit-il, j'espérais démontrer à votre table la pratique, et me charger des expériences pendant qu'il vous développerait la théorie; mais j'ai su que vous receviez M. Oxigénius, et pour ne pas vous priver

de ses savantes dissertations, j'ai dû me tenir à l'écart : nous sommes tellement brouillés que l'un exclut toujours l'autre : cela vous étonne. Ecoutez, voici le fait :

J'étais à Paris depuis un an environ quand je fis la connaissance intime d'une jeune veuve, riche, enjouée, friande, et faite comme une Circassienne. J'en devins très-amoureux, et j'eus le bonheur de lui plaire. Madame de Valbelle, c'était son nom, avait la manie de savoir un peu de tout, et sans rien étudier elle voulait être au courant des arts, des sciences, des nouvelles, pour varier ses plaisirs et sa conversation. J'eus bientôt épuisé avec elle toutes mes connaissances. Un jour que nous dînions tête à tête, et que nous mangions un plat de fèves nouvelles : Chevalier, me dit-elle, apprenez-moi si Pythagore défendait ou recommandait à ses disciples l'usage de ce mets, que j'aime beaucoup : je me suis cru jusqu'ici de la secte d'Epicure ; il serait plaisant qu'en suivant ses préceptes je me comportasse en pythagoricienne. Ne pouvant répondre à cette question, je promis de lui faire connaître un savant, qui satisferait sa curiosité ; je lui amenai M. Oxigénius, que j'avais préalablement prévenu des liens qui m'attachaient à madame de Valbelle. Le docteur ne se fit pas prier, et

répondit au premier mot : Madame, les anciens ne sont point d'accord sur le régime que prescrivait le philosophe de Samos ; la question que vous daignez me faire est depuis long-tems indécise. Ceux qui prétendent que Pythagore défendait les fèves, s'appuient sur plusieurs superstitions : Cette plante, disent-ils, était consacrée aux morts, entrait dans les sacrifices offerts aux dieux infernaux, et servait à évoquer les esprits. (1) Les fèves, ajoutaient-ils, portent dans leurs fleurs une lettre de deuil, *littera luctûs*. Théophraste, Clément d'Alexandrie, Pline, et le divin Hippocrate établissent que les fèves sont pesantes, difficiles à digérer. Si l'on en plante au pied d'un arbre il dépérit ; si l'on en nourrit des poules elles ne pondent plus ; si l'on se promène dans un champ de fèves en fleurs on éprouve de la mélancolie, des vapeurs et des vertiges. Pythagore connaissait ces propriétés nuisibles, et défendait à ses disciples d'en manger. Ceux qui sont de l'opinion contraire soutiennent avec Plutarque que Pythagore aimait les fèves, en mangeait, les recommandait, et que lorsqu'il se servit de l'expression κυαμῶν ἀπέχεσθαι, *abstenez-vous*

(1) Ovid., *Fast.*, lib. 5 ; *Festus Pompeius*, *de Verborum significatione* ; Nonius, de *Re Cibaria*, l. 1, c. 5.

des fèves, il parlait par métaphore, et entendait : Abstenez-vous des charges publiques, parce que les suffrages se donnaient avec des fèves. D'autres observent que κύαμος signifie également des *fèves*, et ce que l'on ôte aux coqs pour les rabaisser à la dignité de chapons. Le sage Pythagore recommandait donc à ses disciples de s'abstenir des plaisirs de Vénus, et de ménager leurs fèves. (1) Cette explication fit sourire madame de Valbelle : ce souris enhardit Oxigénius, qui se permit quelques plaisanteries très-érotiques. Je crus cette petite licence l'effet de sa seule gaieté ; mais à la seconde visite du docteur je m'aperçus qu'il avait l'intention formelle de faire sa cour à mes dépens, et qu'il n'était pas reçu très-sévèrement. Madame de Valbelle avait une soubrette entièrement dans mes intérêts. Julie, maligne, curieuse et babillarde, me promit d'espionner sa maîtresse ; elle me tint parole, et quelques jours après elle m'apporta un billet qu'elle avait surpris, et qui prouvait clairement que maître Oxigénius avait pour le lendemain au soir un amoureux rendez-vous. Je dissimulai le dépit et l'humeur que cela me donna, et je me rendis chez Oxigénius, en méditant quel-

(1) Aristoxène, *apud Agellium*, lib. 4, c. 11.

que vengeance. Nous étions en Carnaval; des masques que je rencontrai m'en firent souvenir, et mon ressentiment se borna au choix d'un tour de Mardi-Gras. J'invite le docteur à faire partie d'un pique nique avec deux autres amis. Il refuse d'abord; puis, réfléchissant sans doute qu'il sera libre de s'échapper à l'heure du berger, il accepte. Nous parlons de madame de Valbelle : elle est sans doute incommodée, lui dis-je, car elle m'a fait dire qu'elle ne pouvait me recevoir que demain. J'en suis désolé, me répond le traître; j'irai demain savoir de ses nouvelles. Je le quitte, et cours disposer tout pour le dîner.

Mes amis sont exacts; le docteur arrive. Je ne pourrai, dit-il, rester long-temps avec vous; une affaire importante m'oblige à vous quitter à huit heures. Il disait vrai; c'était l'heure marquée dans le billet. Je fais signe à mes amis d'engager une discussion; ils me servent à souhait ; l'un d'eux, prenant un petit pain rond, dit en le roulant dans ses mains : Messieurs, je fais une découverte; le nom de *boulanger* vient de boule; voyez plutôt. — On rit. Cette étymologie, répond Oxigénius, est aussi bonne qu'une autre, et monsieur a pour lui le savant Ducange, qui observe que les pains en vieux français se nommaient *boulens*, nom que leur

fit donner leur forme ronde. Je sais bien que Caseneuve fait venir le nom de boulanger du mot latin *buccellus*, pain de munition, dont il fait *bucceliger*. Mais Ménage va plus loin; il fait dériver tout cela de *pollis*, fleur de farine, dont on a composé *polenta*, *pollentiarius* et *bollengarius*. On est fort embarrassé avec les étymologistes; ils s'accordent rarement: ils donnent, par exemple, trois origines au mot *pain*; l'un le fait dériver du dieu Pan; l'autre du mot grec πᾶν, qui signifie *tout*, parce que celui qui a du pain a tout ce qui lui faut; un autre de *pascere*, manger.

Ce petit trait d'érudition fut applaudi, et le cher docteur, qui ne hait pas les louanges, donna carrière à sa mémoire, et remonta bientôt du pain au bled, du bled aux premières notions d'agriculture. Ce fut, dit-il, Dio, reine de Sicile, qui, l'an du monde 2883, (427 ans avant Jésus-Christ) enseigna à ses sujets l'art de semer, récolter et moudre le bled; c'est elle qui instruisit Triptolème, et qui fut adorée sous le nom de *Cérès*. (1)

Le bled, ainsi appelé du vieux mot latin *bladus*, qui signifiait fruit ou semence, se man-

(1) Ce nom vient de *Gerush*, mot hébreu qui signifie du blé moulu.

geait, dans les premiers temps, torréfié, écrasé avec des pilons, et délayé en bouillie. Aussi les Romains appellèrent-ils les boulangers *pistores* (pileurs) avant l'invention des moulins; et Plaute, dans ses comédies, leur donne le sobriquet de *pultifages*, mangeurs de bouillie. Ce furent les Orientaux qui les premiers firent du pain; ils le cuisaient sous la cendre. Sara, dans la sainte Bible, le prépara ainsi pour les Anges. Les Hébreux inventèrent ensuite de petits fours portatifs, qu'ils appelaient *tannur*, (1) et se servirent de levain, qu'ils nommaient *seor*. Lorsque Numa connut les fours, pour consacrer cette découverte il supposa qu'elle était due à une divinité, qu'il fit adorer sous le nom de *Dea fornax*, et en l'honneur de laquelle il institua une fête. Les premiers moulins à bras sont dus, comme vous le savez, aux Egyptiens. (2) Pausanias en attribue l'invention à Myletas, second roi de Lacédémone, qui vivait l'an du monde 2590. Les meules ont été ainsi appelées, selon lui, du mot grec μύλη, racine prise du nom de Myletas.

Pomponius-Sabinus dit que les moulins à eau furent inventés en Italie sous Jules-César:

(1) Lévit., c. 2, v. 4.
(2) Deutér., 24, 6.

ainsi, vous voyez qu'on fut long-temps avant de manger de bon pain. Théophraste rapporte que les Sarmates vivaient de millet; les Tartares et les Ethiopiens en mangent encore beaucoup. L'orge était chez les Athéniens la nourriture des gladiateurs, que l'on appelait, à cause de cela , *orgiers.* (1)

De nouveaux applaudissemens excitent encore Oxigeniu , qui, pour mettre le comble à notre admiration, continue avec plus de volubilité. Ce furent, dit-il, Megalarte et Megalomaze qui, au rapport d'Athénée, apportèrent le pain levé en Grèce. Les Béotiens leur élevèrent des statues. Ils nommèrent le pain , du verbe , *lever.* Ils en firent de 72 espèces, que je pourrais vous nommer; mais je me contenterai de vous citer les principales; les voici:

Zymi, les pains levés;

Azymi, les pains sans levain; *azimes* des Juifs, hosties des Chrétiens;

Syncomistes, dolyres, typhes, pains mêlés de froment, de seigle et d'orge;

Ennites, lecythites, pains où il entrait de l'huile;

Destrepities, pains avec lait, graisse et poivre;

(1) Pline, liv. 18, c. 7.

Artolagane, le même avec du vin;

Melitates, pain avec du miel;

Escalettes, *escharites*, pains faits avec le miel et le vin, doux comme nos pains-d'épice;

Tyrontes, pains mêlés de fromage;

Placites, pains feuilletés, comme nos gâteaux des rois.

Collyces, pains pétris avec le lait et le miel;

Etuites, pains mêlés de légumes;

Blima, chapelure de pain;

Dipyres, biscuits.

Les Romains adoptèrent bientôt ces chefs-d'œuvres de boulangerie et de pâtisserie. mais ils reçurent des Parthes la méthode du pain mollet, que Pline appelle *panis parthicus*. Ils méprisèrent alors le pain d'orge, et le réservèrent pour ceux qu'ils voulaient punir de leur paresse. C'est ainsi que M. Marcellus punit les soldats qui s'étaient laissé vaincre à la bataille de Cannes. (1)

Oxigénius aurait poussé, je crois. la dissertation au point d'oublier son rendez-vous si nous l'avions excité davantage; mais comme je n'avais pas compté sur ce genre de succès, je fis changer la conversation. Le dessert était

(1) Suétone, c. 4.

servi. Mes amis se récrient sur l'excellence de certains macarons vanillés qui étaient un peu éloignés du docteur. Il en demande ; je lui en sers deux, préparés exprès pour lui, et que j'avais rendus aussi purgatifs que le fameux biscuit de Dilazal était confortatif. (1) Le friand Oxigénius les mange avec délices, et, quoique médecin, ne s'aperçoit pas qu'il prend une médecine. Le dîner cesse ; le galant court à son rendez-vous : je le suis sans qu'il s'en doute, et me glisse dans la chambre de Julie, pendant qu'il va jouir auprès de madame de Valbelle des charmes du tête à tête. A peine est-il auprès de l'infidèle que je charge Julie d'aller écouter à la porte, et de venir me rendre compte de tout ce qui se passera. Deux louis et la curiosité la déterminent. Il y avait vingt minutes environ que je l'attendais quand je la vois arriver se tenant les côtés de rire. Je me doutais du récit, et avant de rien entendre je fis de concert avec elle. Cependant elle se remet et commence ainsi sa narration :

Madame était assise sur son canapé, dans un négligé charmant. Combien je suis heureux, lui dit Oxigénius, d'avoir pu obtenir

(1) Conte des *Deux Biscuits*.

la faveur de vous parler sans témoin, et de vous peindre l'ardeur dont je suis..... J'ai tort sans doute de vous avoir admis, interrompt madame de Valbelle; mais je vous crois sincère, et surtout respectueux. — En doutez-vous, madame? dit le docteur en se mettant à ses genoux; peut-on outrager ce qu'on adore! — Levez-vous, je vous prie; vous êtes trop dangereux dans cette posture. Madame lui tend la main, qu'il saisit et couvre de baisers. — Finissez, reprit-elle; ne cherchez pas à troubler mes sens, sur lesquels vous avez trop d'empire. — Aveu charmant! s'écrie le docteur en passant un bras autour de sa taille; il faut qu'un baiser le confirme : il dit, et le baiser est pris. — O ciel! comment vous résister! cessez, mon ami, cessez d'exiger.... A ces mots elle rougit; ses regards sont languissans; sa voix s'éteint; elle se penche sur Oxigénius, qui la presse dans ses bras, et devient entreprenant. L'honneur prescrivait ici quelques momens de défense. Ma maîtresse, qui sait que la résistance augmente les désirs, se dégage des mains du docteur, et se lève en disant : Qu'espérez-vous, téméraire ? Est-ce-là le respect dont vous me parliez tout à l'heure? Me croyez-vous capable.... Ah! n'accusez que vos charmes, reprit Oxigénius; si

*

je ne suis plus maître de ma raison, ne m'accablez pas de votre courroux. Pardon, mille fois pardon. Et tout en s'excusant il avait repris sa position et tous ses avantages. Amour! Amour! s'écrie madame de Valbelle, tu l'emportes; je m'abandonne à toi! C'était pour Oxigénius un ordre de tout oser: il l'entend, son œil brille, son audace est au comble; mais à l'instant, portant la main sur son ventre, il s'arrête, il pâlit, il chancèle. O douleur! — Qu'avez-vous, mon ami? — Rien... ce n'est rien.... cela va se passer. — Vous m'inquiétez. — Chère Valbelle! — Cher docteur! — Dieux, que je souffre!... Quel démon me déchire!... Je n'en puis plus. — En effet, mon ami, vous n'êtes pas bien; calmez-vous, attendez. — Que j'attende! Eh le puis-je! — Que vous faut-il? je vais sonner. — Non, non. — Hé bien, un flacon? — Ce n'est pas cela.... Pardon.... chère amie.... mais il faut.... absolument.... il faut que je vous quitte. Il dit, prend son chapeau, et s'enfuit en serrant les genoux et courant à petits pas.

Jugez, reprit Julie, quel fut l'étonnement de ma maîtresse! Il faut qu'il cesse, lui dis-je; donne-moi une plume et de l'encre. Julie obéit, et je fais remettre à madame de Valbelle le quatrain suivant, écrit sur le billet qu'elle

avait reçu d'Oxigénius, et que m'avait procuré Julie :

Chère Valbelle, en vérité
La recette est unique ;
Rien n'est meilleur que la colique
Pour préserver d'une infidélité.

La belle, piquée jusqu'au vif, pleura de dépit en apprenant que j'étais l'auteur de sa disgrace. Notre brouillerie fut complète : mais, par une bizarrerie qu'une femme seule peut expliquer, l'innocent Oxigénius ne put jamais rentrer en grâce auprès d'elle. Depuis ce temps le docteur a juré qu'il ne viendrait jamais où il saurait me trouver.

Manant-Ville remercia Versac de cette explication, le gronda de son espiéglerie, et l'invita à venir dîner avec lui, lorsque le docteur serait engagé ailleurs.

ENTREMETS.

ANECDOTE RELATIVE A Mme SCARRON.

Tous les aimables voluptueux de Paris étaient accoutumés du temps de Scarron à se rassembler chez ce poëte Epicurien, qui les attirait par son esprit et son enjouement. On y faisait des *pique-niques*, où chacun fournissait son plat et ses bons-mots. Les premiers de ces banquets furent extrêmement libres en propos; mais madame Scarron, depuis madame de Maintenon, y ramena la décence, au point que, jaloux de lui plaire, tous les convives, formés à sa conversation, et uniquement occupés à entendre ses historiettes, (qu'elle rendait de la manière la plus piquante) négligeaient quelquefois le repas pour ne s'occuper que d'elle. On raconte qu'un jour un de ses domestiques, s'approchant de son oreille lorsqu'on était à table, lui dit : *Madame, une histoire à ces messieurs, car le rôt nous manque aujourd'hui.*

DESSERT.

LES DENTS,

CHANSON D'ADMISSION. (1)

Air : Tenez, moi je suis un bon homme.

Joyeux Gourmands qui pour confrère
Aujourd'hui daignez m'adopter,
Pour mieux trouver l'art de vous plaire
Par les *dents* je veux débuter :
Je choisis l'instant où l'on dîne;
Mes droits seront plus évidens :
L'estomac est une machine
Dont les rouages sont les dents. } *Bis.*

(1) M. Chazet, convive des ci-devant Dîners du Vaudeville, et connu par un nombre infini de productions aimables, fait maintenant partie du *Caveau moderne.*

Oui, pour manger, la chose est claire,
Il faut des dents; mais je soutiens
Leur secours aussi nécessaire
A l'acteur qui veut parler bien:
N'en a-t-il plus, qu'il se récuse,
Puisque dès lors ses partisans
Ne pourraient pas pour son excuse
Dire qu'il parle entre ses dents.

Femmes, toujours parmi vos charmes
De belles dents comptent chez nous;
Mais n'abusez pas de ces armes
Qu'on pourrait tourner contre vous:
Quand une actrice minaudière
Nous les fait voir à tous momens,
Quelquefois le public sévère
A son tour lui montre les dents.

A soixante ans, prude et revêche,
Orphise de chacun médit;
Célimène, dévote et sèche,
Place aussi là tout son esprit:
Chacune à l'autre voudrait nuire
Par des mots, des contes piquans,
Et ce vieux couple se déchire....
Mais ce n'est pas à belles dents.

Vous qui sur d'immortelles pages
Voulez darder votre venin,
On vous l'a dit, ces beaux ouvrages
Sont pour vous de fer et d'airain :
Petits serpens, l'auteur sublime
Ne craint rien de vos traits mordans,
Et le vieil Homère est la lime
Où Zoïle a perdu ses dents.

Occupant tous nos journalistes
De leurs défis, de leurs débats,
Ricci, Fogi, fameux artistes,
Chez nous se disputent le pas :
Tour à tour ils vantent leur gloire,
Et citent leurs succès constans;
Messieurs, tous deux il faut les croire
Comme deux arracheurs de dents.

D'un enfant l'Amour est l'image;
L'Hymen est un vieillard défait;
De cette différence d'âge
Le résultat n'est pas secret :
L'Hymen se livre à la paresse;
L'Amour suit des goûts inconstans,
Et n'a pas ses *dents de sagesse*
Qu'Hymen est déjà *sur les dents*.

Du bout des dents n'allez pas rire
A tous mes refrains sur les dents,
Et qu'aucun de vous pour me nuire
Ne garde une dent à mes dents :
Mon Pégase, rebelle à l'ordre,
Peut-être a pris le mors aux dents;
Mais si le censeur veut me mordre,
Pour mordre aussi j'aurai mes dents.

M. Chazet.

LES LARDONS,

CHANSON DE TABLE.

Air du vaudeville de Claudine, *ou :* D'abord je chante pour boire; *ou enfin :* Dam', ma mère, est-c' que j' sais ça.

Les *lardons* que je chansonne
Devraient flatter tous les *goûts;*
C'est par eux qu'on *assaisonne*
Les *couplets* et les *ragoûts* :
Par eux tour à tour on *pique*
Les *lapins* et les *Pradons...*
Ah! pour un gourmand caustique
Quel *régal* que les *lardons!* (*Bis.*)

L'appétit, que rien n'irrite,
S'endort petit à petit,
Et l'esprit, que rien n'excite,
S'endort comme l'appétit;
Quelle tristesse est la nôtre
Quand tous deux nous les perdons!...
Pour réveiller l'un et l'autre
Vive *le sel des lardons!*

En découpant la poularde
Si nous rencontrons ici
Quelque boudeur qui nous *larde*,
N'en prenons aucun souci;
Prouvons à ce pauvre hère
Que jamais nous ne boudons,
Et... pour voir s'il les *digère*
Lançons-lui force *lardons*.

Que Versac le parasite
Est heureux... s'il ne ment pas!
De tous côtés on l'invite;
Il brille aux plus grands repas:
De Comus chacun s'empresse
De lui prodiguer les dons...
Mais je soupçonne à *sa graisse*
Qu'il ne vit que *de lardons*.

A son goût je veux qu'on dine;
J'offre à chacun son morceau :
A Rose... une *galantine*,
A Mondor... un *ris de veau*,
Aux dramaturges étiques
Je fais servir... *des chardons*,
Et pour les auteurs tragiques
J'ai toujours quelques *lardons*.

Aux lieux où la destinée
Nous offre un dernier bateau,
En tremblant *le brave* Enée
Porte à Cerbère... *un gâteau*:
Embarquons-nous au contraire
En faisant des rigaudons,
Et pour le glouton Cerbère
Gardons nos derniers *lardons*.

M. Armand-Gouffé.

ON S'EXPLIQUE.

Air de la Parole.

Entre honnêt's gens y faut savoir
Pourquoi qu'on s' pique ou ben qu'on s'fâche :
Moi, quand j'ai lieu d' vous en vouloir,
Ah! n'ayez pas peur que j' vous l' mâche!
Dans l'air des gens quand j' crois r'marquer
Queuqu' chos' qui n'est pas catholique,
J' leux d'mande c' qui les fait bisquer,
Ou ben j' leux dis c' qui peut m' choquer;
Mais j' veux avant tout (*bis*) qu'on s'explique. (*Bis.*)

Comm' j'ai toujours l' cœur sus la main,
Gertrude un jour voulut ben l' prendre;
Mais v'là-t-y pas que dès l' lend'main
Elle a l'air de vouloir me l' rendre.
Voyant près d'elle un god'lureau,
J'lui dis: Mam'sell', j'crois qu'ça s'complique;
Par le bec vous m' passez l' plumeau,
Mais j' n'aim' pas qu'on me l' tienn' dans l'eau,
Et tout d' suite il faut (*bis*) qu'on s'explique.

Le god'lureau n' voulut-y pas
Pour la bell' prendre fait et cause,
Sur nous ayant l'air de l'ver l' bras
Comm' s'il eût voulu dir' quequ' chose!
Moi qui n' sais pas c' que c'est qu' trembler,
D'un r'vers de main j' ly coup' la r'plique,
Et j' saute d'ssus pour l'étrangler...
De colèr' quand je n' peux parler,
C'est avec mes poings (*bis*) que j' m'explique.

Y voulait engueuser l' papa,
A cell' fin d'enjôler la fille:
Sitôt que l' vilain décampa
Ell' m'apprit ce s'cret de famille.
D' nous éloigner l' père avait soin;
Mais entre amans quand on s'yapplique,
Et que d' s'entendre on a besoin,
On a beau n' s'approcher que d' loin,
L'œil n'est pas manchot; (*bis*) y s'explique.

J' vins pourtant zà bout d'être auprès
De c't objet d' mon ardeur fidelle,
Et d' lui faire entendre à peu près
La p'tit' chos' que j'attendais d'elle...
Ses g'noux contr' les miens appuyés
Me dirent: J'entends vot' supplique...
Quand un pèr' dans vos amitiés
Vous tient les pieds et les poings liés,
C'est avec les g'noux (*bis*) qu'on s'explique.

Drez que je n'vis plus rien d'suspect
Dans l' cœur d'une amante si chère,
J' lui dis : Mon bijou, sauf respect,
C'est un fess'-matthieu qu' vot' cher père...
Si j' lui compte écu par écu
Trois cents francs d'argent... métallique,
Mon rival, j'en suis convaincu,
Va r'cevoir de la pelle au cu :
Avec des noyaux (*bis*) tout s'explique.

Ça fut bâclé dans un moment ;
Je pris sa fille, et lui ma somme,
Et drez l' lend'main c't objet charmant
Fut la femme de son p'tit homme :
Ça joue encor' comme un jeun' chat ;
Moi je n' suis pas mélancolique,
Et si par fois l'ya du sabbat,
Si l'on s' dispute ou si l'on s' bat,
C'est sur l'oreiller (*bis*) qu'on s'explique.

M. Ch. DE LONGCHAMPS.

HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE,

VAUDEVILLE.

AIR : Dans cette retraite à quinze ans. *(Des Visitandines.)*

Sur le monde en jetant les yeux
Sans doute il est permis d'en rire;
J'aime assez les propos joyeux
Qu'assaisonne un grain de satire:
Quelques tableaux, point de portraits;
Je déteste la médisance;
Sans amertume, sans apprêts
J'esquisse au hasard quelques traits:
Honni soit qui mal y pense. (*Bis.*)

Sous les regards de ses parens
Laure, élevée avec décence,
Ne reçoit pas de jeunes gens,
Excepté son maître de danse;
Cependant son cœur est atteint
D'un mal qui croît dans le silence;
L'éclat de ses yeux, de son teint
Depuis deux ou trois mois s'éteint...
Honni soit qui mal y pense.

Dans un Caton de vingt-cinq ans
La sagesse est chose bien fade;
J'aime mieux les défauts brillans
Du séduisant Alcibiade:
La Grèce entière, qu'il charma,
Eut pour lui la même indulgence;
Le divin Socrate l'aima;
Il l'instruisit, il le forma:
Honni soit qui mal y pense.

On se plaint de ces écrivains
Qui dans leur rage famélique
Versent sur des talens divins
Les flots d'une amère critique:
Les insectes au meilleur fruit
Donnent toujours la préférence:
Gloire à l'instinct qui les conduit!
Gloire à la main qui les détruit!
Honni soit qui mal y pense.

Le gros Verseuil est tout surpris
Qu'à son retour d'un long voyage
Sa femme lui présente un fils;
Très-gravement il l'envisage:
Laissez-moi compter par mes doigts,
Dit-il; la chose est d'importance:
Je suis parti depuis vingt mois....
Le cher enfant n'en a que trois....
Honni soit qui mal y pense.

Vêtu d'un justaucorps mesquin,
Paul vint à pied de son village;
Je vis arriver mon faquin,
En sautoir portant son bagage :
Il a des terres, des châteaux....
D'où lui vient donc tant d'opulence?
Il a fourni les hôpitaux,
Il a prêté ses capitaux :
Honni soit qui mal y pense.

Vantez-nous ce globe maudit :
(S'écrie Alceste, qui l'abhorre)
L'hiver le froid nous engourdit;
L'été le soleil nous dévore :
Pour la vertu sont les revers;
Le vice prospère; on l'encense.
— On dîne dans cet univers;
On fait l'amour, on fait des vers :
Honni soit qui mal y pense.

M. DE JOUY.

CONSEILS

à quelques Personnes, qui n'en tiendront aucun compte, je le sais;

(AIR : Bon, bon, mariez-vous.)

Mais enfin
Jusqu'à la fin
De notre vie
Suivie,
Que le cours
Soit pour toujours
Aux Ris, aux Jeux, aux Amours.

Amans, mariez-vous;
Mais, malgré votre tendresse,
Le premier jour pour vous
D'hymen sera le plus doux;
Amour et volupté
Tout passe avec la jeunesse;
Adieu plaisir, gaîté:
C'est bien triste en vérité!

Mais enfin, etc.

Joueurs, corrigez-vous;
Ne tentez plus la fortune;
Changez, ou, croyez-nous,
Du sort craignez le courroux:
Au jeu l'homme porté,
But de la haine commune,
Partout est rejeté....
C'est bien triste en vérité!

Mais enfin, etc.

Auteurs, accordez-vous;
De vos débats on se lasse;
Toujours vous verrons-nous
Les uns des autres jaloux!
Votre rivalité
Fait qu'on ne voit au Parnasse
Qu'envie et vanité:
C'est bien triste en vérité!

Mais enfin, etc.

Acteurs, unissez-vous
Pour la gloire de la scène;
D'accord montrez-nous tous
Même zèle et mêmes goûts:
On dit de tout côté
L'empire de Melpomène
Par vous seuls agité....
C'est bien triste en vérité!

Mais enfin, etc.

Maris, consolez-vous
Si vos femmes, peu fidelles,
Flattent les vœux bien doux
D'un amant à leurs genoux.
Pourtant se voir cité
Dans vingt satires cruelles,
Partout être noté,
C'est bien triste en vérité!

Mais enfin, etc.

Femmes, contentez-vous
De vos charmes pour nous plaire,
Et laissez entre nous
Encre et plume à vos époux;
L'état, si peu vanté,
De journaliste ou libraire,
Sied-il à la beauté?...
C'est bien triste en vérité!

Mais enfin, etc.

Buveurs, rassemblez-vous;
J'unis mon verre à vos verres;
Buvons tous à grands coups;
Chantons, rions en vrais fous.
Loin de ce comité,
Eaux de Barrège, Plombières;
Quittons aussi le thé;
(C'est bien triste en vérité!)

Et qu'enfin
Jusqu'à la fin
De notre vie
Suivie,
Tout le cours
Soit pour toujours
Aux Ris, aux Jeux, aux Amours!

M. Ducray-Duminil.

LES BOSSES.

Air : Mon père était pot.

Avec ses bosses, monsieur Gall
S'est fait maint prosélyte,
Et chacun s'est fait un régal
De lui rendre visite:
Je n'ose, en honneur,
Juger du docteur
L'utile sacerdoce;
Car, de bonne foi,
Comme un docteur moi
J'ai donné dans la bosse. } *Bis.*

Nous travaillons toujours afin
D'arrondir nos affaires,
Et nous jouons même au plus fin
Aux dépens de nos frères.
Des gens mal tournés,
Heureusement nés,
Font très-bien leur négoce,
Et des esprits droits
Sont si maladroits
Qu'ils donnent dans la bosse.

On propose un vilain bossu
A la charmante Lise:
Le bossu lui paraît cossu;
Elle court à l'église.
Ses jolis bijoux,
Son vilain époux,
Et son brillant carrosse
Font dire : A Paris
Fillette à ce prix
Peut donner dans la bosse.

Dans un mariage d'amour
Donnant tête baissée,
Le vieil Orgon découvre un jour
Une bosse avancée :
Hé quoi! se dit-il,
En esprit subtil,

Ma femme est bien précoce!
Mais je suis prudent;
De peur d'accident,
Je donne dans la bosse.

Puisque, dans la bosse, on doit voir
Donner l'espèce humaine,
La meilleure qu'on puisse avoir
Est celle de *Silène:*
Ainsi donc buvons,
Mangeons et vivons
Comme on fait à la noce;
Il est bien permis
Avec ses amis
De donner dans la bosse.

M. ANTIGNAC.

VIVE LA JOIE.

Air du pas redoublé.

La philosophie et l'ennui
Nous tiennent en servage,
Et *vive la joie* aujourd'hui
N'est plus du bel usage;
Amis, ressuscitons ce mot
Jadis cher à la France;
Le siècle qui rit est moins sot
e le siècle qui pense.

De tout temps on vit nos aïeux
Rire, chanter et boire ;
Aux combats *Mont-Joie*[1] à nos preux
Assurait la victoire ;
Vive la joie était enfin
Leur mot dans toute affaire,
Et souvent le marchand de vin
Leur tint lieu de notaire.

D'un long crêpe ils n'affublaient pas
La joyeuse Thalie ;
Terpsichore formait ses pas
Sur ceux de la Folie :
Préférant la vive chanson
A la froide ariette,
En chœurs on chantait *flon flon*,
Et *ma tant turlurette*.

Aux dîners du jour le bon ton
Tient les Grâces muettes ;
Jadis un souper sans façon
Les mettait en goguettes :
Propos sans choix, vins bien choisis
Electrisaient les âmes ;
On trinquait avec les maris ;
On embrassait les femmes.

(1) *Mont-Joie-Saint-Denis* est l'ancien mot de guerre des Rois de France. Ès bahours et batailles.... Les ducs de Bourbon, *Mont-Joie-Notre-Dame*, etc.
(Dictionn. de Trévoux.)

Riant comme eux, comme eux bravant
Le Sort et les disgraces,
Tâchons que chaque Heure en fuyant
De fleurs couvre nos traces:
En dépit du censeur malin
Qui sur nous cherche à mordre,
Vive la joie et le bon vin!
Voilà notre mot d'ordre.

M. Ph. de la Madelaine.

BONSOIR LA COMPAGNIE,

VAUDEVILLE MORAL.

AIR: Servantes, quittez vos paniers.

A fredonner de faibles sons
Quand je passe ma vie,
Vous *réveiller* par mes chansons
Voilà ma seule envie:
Vous m'avez souri jusqu'alors;
Aujourd'hui, malgré mes efforts,
Si par malheur je vous *endors*,
Bonsoir la compagnie.

Tant que nous avons tour à tour
Bon vin et belle amie,
Nous avons des amis du jour
La troupe réunie :
Malgré tous nos soins obligeans
Par quelques revers affligeans
Si nous devenons indigens,
Bonsoir la compagnie.

Roch sait bien qu'au milieu des plats
On flatte sa manie;
Aussi Luc veut dans un repas
Lire sa tragédie :
On lui trouve beaucoup d'esprit;
A son dîner chacun sourit;
Mais quand Roch prend son manuscrit,
Bonsoir la compagnie.

Le jour où monsieur Soliveau,
En homme de génie,
Donne un mélodrame nouveau
La salle est bien garnie:
Pour être certain du succès
Il remplit la salle à ses frais:
Retournez-y deux jours après;
Bonsoir la compagnie.

*

Par mille charmes séducteurs
Rose était embellie;
Elle eut beaucoup d'adorateurs
Tant qu'elle fut jolie.
Voyant ses amans déloger,
ses appas déménager,
Rose dit : « Pourquoi s'affliger?
« Bonsoir la compagnie. »

Comme le négoce à présent
Se fait de *compagnie*,
Sur chaque enseigne on va lisant:
Un tel et *compagnie:*
Bien des gens, séduits par l'effet
Que la brillante enseigne fait,
Vont-ils pour toucher un *effet*,
Bonsoir la *compagnie.*

John Bull, du danger se moquant,
S'engage par folie;
Mais... dès qu'il aperçoit le camp
Mon pauvre anglais s'écrie:
« Goddem! que de bruit, de fracas!
« Du métier je suis déjà las;
« On va se battre je m'en vas;
« Bonsoir la *compagnie.* »

Quand pour faire un dîner joyeux
L'Amitié me convie,
J'aime à voir briller sous mes yeux
Table amplement servie:
Je bois, je mange; mais enfin
Quand je n'ai plus ni soif, ni faim,
Pourquoi faut-il dire à la fin
Bonsoir la compagnie!

M. Brazier.

THÉATRE DES CHEVAUX,

POT-POURRI.

Air de l'Avare, ou du vaudeville des Visitandines.

Qui dans ses vers Dorat nous vante
Les acteurs grecs, français, romains;
Les acteurs qu'aujourd'hui je chante
Ce sont les acteurs à tous crins. (*Bis.*)
Je sens mon zèle qui s'allume:
Un auteur, pour être parfait,
Lorsqu'il traite un pareil sujet
Doit être au poil comme à la plume.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

De mes artistes l'on devine
Avec peine le vrai pays;
En recherchant leur origine
Maints connaisseurs se sont mépris :
Ne distinguant pas les syllabes,
J'ai, je l'avoûrai sans façon,
Pris les Anglais pour des Arabes,
Et les Normands pour des Gascons.

AIR : Souvent la nuit quand je sommeille.

Messieurs, qui pourrait les combattre?
Sachons respecter leurs travaux;
Tous les sujets de ce théâtre
Pour l'ouvrage sont des chevaux;
Mais en vain chacun d'eux travaille;
Là tout comme ailleurs on agit:
Le directeur seul s'enrichit,
Et les acteurs sont sur la paille.

AIR : J'avais égaré mon fuseau.

Si leur zèle se ralentit,
Prêts à tomber sur la litière,
Un moyen qu'on met à profit
Ranime leur ardeur première :
Un peu d'avoine, un peu de foin
Souvent mène un cheval bien loin.

Air des Visitandines.

Combien des spectacles vulgaires
Un tel spectacle est différent!
Les artistes ne songent guères
S'ils sont applaudis en entrant;
On les voit qui trottent, s'essoufflent
Pour le plaisir des spectateurs:
Ailleurs on souffle les acteurs;
Là ce sont les acteurs qui soufflent.

Air : De la cinquième édition.

Des Centaures peignant les mœurs,
Un auteur avec privilége,
Las du manége des acteurs,
A pris les acteurs du manége:
Pour lui disputer ses lauriers
Moi voici sur quoi je me base;
C'est que parmi tant de coursiers
Il n'a pas su trouver Pégase.

Air : Tenez, moi, je suis un bon homme.

Les chevaux font plus d'un miracle,
Et par leur succès enhardi
On voit notre premier spectacle
Les emprunter le vendredi: [1]
D'un beau triomphe ornant les fêtes,
Et charmant un public blasé,
A l'Opéra ces pauvres bêtes
N'ont pas l'air trop dépaysé.

(1) Jour d'opéra.

Air de Persico.

Honneur au fameux Franconi!
Sa gloire a des titres durables;
Lui seul a formé, réuni
Ces artistes incomparables:
On sent le prix de ses travaux
Pour peu qu'on ne soit pas profane;
Pour dresser si bien des chevaux
Il ne faut pas être un âne.

M. R. de Chazet.

LES CHIENS MUSELÉS,

VAUDEVILLE MORAL.

AIR : J'ons un Curé patriote.

Oh! quel attirail fantasque!
Sommes-nous dans les jours gras?
Quoi! tous les chiens ont un masque!...
— C'est pour qu'ils ne mordent pas.
— Si l'on eût su tout prévoir,
Ah! combien on pourrait voir
De Chrétiens (*Bis.*)
Muselés comme des chiens;
Oui, muselés comme des chiens!

Voyez-vous ce bon apôtre
A l'œil tendre, au ton mielleux,
Flattant l'un, caressant l'autre,
En les déchirant tous deux?
Sa dent ne ménage rien...
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*Bis.*)
Sous la forme d'un Chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien. } *Bis en chœur.*

Et ce triste parasite,
Faux ami, franc animal,
Qui vous dédaigne et vous quitte
Dès que vous le traitez mal;
Pour qu'il ne mange plus rien,
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*Bis.*)
Sous la forme d'un Chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et ce fat, dont l'âme impure
Reniant son Créateur,
Sans frémir, de la nature
Ose blasphémer l'auteur;
Arrêtez-moi ce Païen;
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*Bis.*)
Sous la forme d'un Chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et ce poëte à la rame,
Fier d'un succès acheté,
Qui consacre au mélodrame
Sa féconde nullité:
Pour qu'il ne déclame rien,
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*Bis.*)
Sous la forme d'un Chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et cet avocat sans âme,
Acheté, vendu vingt fois,
Pour un criminel infâme
Invoquant l'appui des lois;
Pour qu'il n'invoque plus rien,
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*Bis.*)
Sous la forme d'un Chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et ce bavard d'empirique,
Empoisonneur patenté,
Des drogues de sa boutique
Infectant notre santé....
N'en déplaise à Gallien,
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*Bis.*)
Sous la forme d'un Chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et ce Zoïle qui tue
Jusqu'au germe des talens,
Qui chaque jour prostitue
Et sa plume et son encens....
Pour qu'il ne morde plus rien,
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*Bis.*)
Sous la forme d'un Chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et ce fléau de la scène
Dont l'intrépide sifflet
A Thalie, à Melpomène
Tous les soirs donne un soufflet;
Pour qu'il ne siffle plus rien,
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*Bis.*)
Sous la forme d'un Chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et cet ami charitable
Qui, d'un époux malheureux,
Va, par un rapport coupable,
Sottement ouvrir les yeux;
Pour qu'il ne rapporte rien,
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*Bis.*)
Sous la forme d'un Chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et cet acteur emphatique
Dont le pas fait tout trembler,
Qui, burlesquement tragique,
Aboie au lieu de parler....
Oh! le plaisant tragédien!
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*Bis.*)
Sous la forme d'un Chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et ce sot que rien n'enflamme,
Et que n'ont jamais tenté
Ni les grâces d'une femme,
Ni la croûte d'un pâté....
Nous n'en ferons jamais rien;
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien (*Bis.*)
Sous la forme d'un Chrétien;
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et ce traiteur sec et maigre
Qui, reformant chaque plat,
Pour vin donne du vinaigre,
Et pour lièvre sert du chat:
Pour l'honneur épicurien,
Amis, muselons-le bien;
C'est un chien (*Bis.*)
Sous la forme d'un Chrétien:
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

M. Désaugiers.

CHANSONS SUR LES MOTS DONNÉS.

Chanson dont l'achèvement avait été proposé à MM. les Abonnés.

AIR : Quand l'Amour naquit à Cythère.

Ier COUPLET.

CUPIDON, *rebelle à sa mère,*
Un jour contre elle s'insurgea,
Et, prenant un ton de colère,
En dieu vainqueur l'interrogea :
« Sous mes lois je réduis le monde ;
« Hommes et dieux, tout m'est soumis ;
« Dois-je souffrir que l'on me gronde
« Quand c'est moi seul qui vous conduis ?.. »

IIe.

Cypris, justement irritée,
Voulant que le séditieux
Souffrît la peine méritée,
Aussitôt assembla les Dieux :
Devant eux elle porta plainte,
Et revendiqua tous ses droits ;
L'Amour y parut sans contrainte,
Enorgueilli de ses exploits.

IIIe.

Amour n'avait point à se plaindre;
Il était jugé par ses pairs,
Et croyait n'avoir rien à craindre
De ceux qu'il tenait dans ses fers:
Il ignorait que la vengeance
Gagnât le cœur des immortels,
Et qu'au séjour de l'innocence
On eût des projets criminels.

IVe.

Sûr d'intéresser à sa cause,
Amour gardait un front serein:
Comment redouter quelque chose
Avec autant de traits en main!
A leur cœur il parlait sans cesse:
« Je fais, disait-il, le bonheur;
« Car la beauté sans la tendresse
« Est une rose sans odeur. »

V^e^.

Pourtant l'auguste aréopage,
Du criminel trompant l'espoir,
A Cypris donna l'avantage,
Et mit l'Amour au désespoir:
Ses ailes bientôt se fermèrent,
On lui prit ses traits, son carquois;
Ses yeux de larmes se mouillèrent;
C'était pour la première fois.

*

VIe.

Equitable autant que sévère,
Cet arrêt n'eut point de censeurs:
On y vit sourire sa mère;
On y vit triompher ses sœurs;
Et pour l'affliger davantage
On lui retira son bandeau:
Ainsi réduit à l'esclavage,
Amour eût éteint son flambeau.

VIIe ET DERNIER COUPLET.

Mais quelle mère à l'indulgence
A pour jamais fermé son cœur?...
Cypris oublia son offense
Pour ne penser qu'à sa douleur;
Seulement elle fit connaître
Qu'elle savait bien le punir,
Et l'Amour, soumis, jura d'être
Plus circonspect à l'avenir.

M. L...s F.....s, *abonné de Paris.*

Ce qui vient au son de la flûte
S'en retourne au son du tambour.

AIR : Aux soins que je prends de ma gloire.

Nota. *Il nous est parvenu plusieurs chansons sur ce mot donné ; dans chacune de ces chansons nous avons trouvé des couplets ou trop politiques, ou trop libres, ou trop négligés pour les insérer ; et nous avons avisé un moyen qui plaira sans doute à nos Abonnés, auteurs de ces différentes chansons ; nous avons pris dans chacune d'elles les couplets les plus saillans, et nous en avons formé un vaudeville, dont l'ensemble pourra faire plaisir.*

Dons que la Fortune prodigue
S'en vont tous comme ils sont venus ;
Fruits du hasard ou de l'intrigue
S'échappent à peine obtenus ;
Grand succès que suit prompte chûte,
Voilà ce qu'on voit chaque jour :
Ce qui vient au son de la flûte
S'en retourne au son du tambour. } Bis.

M. ***, *abonné de Metz.*

Au concert Fanny voit Moncade,
L'aime, est aimée... Ils sont époux;
Mais la dame, un jour de parade,
A certain duc fait les yeux doux:
Le mari boude; on se dispute;
La haine a remplacé l'amour...
Ce qui vient au son de la flûte
S'en retourne au son du tambour.

Floricourt au trente et quarante
Par un beau matin s'enrichit;
Mais de maint autre coup qu'il tente
Le soir aucun ne réussit:
Contre la banque en sot il lutte;
Ses billets filent tour à tour...
Ce qui vient au son de la flûte
S'en retourne au son du tambour.

M. Gaille, *abonné de Paris.*

Agnès en entrant dans le monde
Fit un faux pas assez commun....
Hélas! bientôt sa taille ronde
Devint un témoin importun:
Mais sa maman cache la butte;
Dans son état tout rentre un jour....
Ce qui vient au son de la flûte
S'en retourne au son du tambour.

M. Henri Simon, *de Paris.*

A Paul six mois d'agiotage
Ont fait acquerir un grand bien;
Mais grâce à sa moitié peu sage
Six mois après il n'a plus rien:
Il quitte alors pour une hutte
D'un palais le brillant séjour:
Ce qui vient au son de la flûte
S'en retourne au son du tambour.

Dorval, qu'amour ne touche guère,
Mais que séduit l'appât de l'or,
Courtise vieille douairière,
Et puise dans son coffre-fort:
Nymphe d'opéra le recrute,
Et le met à sec à son tour:
Ce qui vient au son de la flûte
S'en retourne au son du tambour.

***, *abonné de Metz.*

Lorsque cette amante fidelle
(La Victoire, chère aux Français)
Sous ses étendards les appelle,
Les mamans pleurent sans succès;
Mais ces pleurs Figeac les réfute:
« Vos fils, leur dit-il tour à tour,
« *Sont venus au son de la flûte;*
« *Ils s'en vont au son du tambour.* »

M. César de Pons, *abonné de Brioude.*

Qu'est-ce enfin que la vie humaine?
La preuve de ce vieux dicton:
Dans ce monde il est mainte peine,
Et dans l'autre qu'éprouve-t-on?
Rangs, fortune qu'on se dispute,
Vos faveurs nous quittent un jour:
Ce qui vient au son de la flûte
S'en retourne au son du tambour.

M. Henry Simon, *de Paris.*

LE MOMENT.

Air du vaudeville du Rémouleur et la Meunière, ou de l'Intrigue sur les toits.

A rimer par fois je regrette
D'employer de très-longs instans;
Croirait-on qu'une chansonnette
Me coûte toujours bien du temps?
Mais vous, dont j'aime les saillies,
Vous savez prouver aisément
Que pour faire chansons jolies
Il ne vous faut qu'un seul *moment.*

Voir *Lise*, la trouver charmante,
A *Lise* (transporté d'amour)
Déclarer ma flamme naissante;
Etre payé d'un doux retour;
D'aimer constamment cette belle
Aussitôt faire le serment;
Enfin à *Lise* être infidèle...
Tout fut l'affaire d'un *moment*.

Vous tous qui courtisez les belles,
Attendre est toujours un abus;
Si vous voulez triompher d'elles
Evitez les *momens* perdus :
Quand du sein de jeune fillette
Part un soupir furtivement,
C'est le *moment* de sa défaite...
Sachez profiter du *moment*.

Consultant la délicatesse,
Jadis tous nos petits marchands
Pour amasser quelque richesse
Travaillaient beaucoup et long-temps:
Mais, suivant la route commune,
On va plus vite maintenant;
Pour faire une immense fortune
On n'a besoin que d'un *moment*.

Amusons-nous dans le jeune âge ;
C'est là le seul *moment* heureux ;
On a bien le temps d'être sage
Lorsqu'on devient infirme ou vieux.
Pour moi jusqu'à la cinquantaine
Je veux vivre joyeusement :
Long-temps, hélas! dure la peine ;
Plaisir ne dure qu'un *moment*.

M. Coupart, *abonné de Paris*.

AVIS ESSENTIEL.

Plusieurs de nos Correspondans nous adressent des pièces ou trop libres, ou trop politiques, pour que nous nous permettions de les insérer : nous les invitons à plus de retenue, et à se conformer strictement aux conditions suivantes :

1°. De ne traiter que les mets donnés ;

2°. De copier chacune de leurs pièces sur autant de feuilles ou de carrés de papier ;

3°. De les envoyer avant le 20 *au Bureau de ce Journal*.

Il faut être abonné pour avoir le droit d'envoyer des pièces de prose ou de vers ; mais ce titre d'abonné ne suffit pas pour exiger l'insertion de ces pièces, quelquefois trop faibles, et auxquelles, plus souvent, l'abondance des matières ne laisse point de place.

Les trois sujets de Chansons à traiter sont :
Le Pont-Neuf, (ce qu'il était et ce qu'il est.)
Pleurer est bon, rire vaut mieux.
Sainte-Suzanne.

LE CAFÉ,

OU

L'APRÈS-DINÉE.

VARIÉTÉS.

LA GROSSESSE DE DAME RAYMONDE.

Et de l'hymen et de ses lois
Ayant passé la fantaisie,
Raymonde, (sujette autrefois
Aux attaques d'hydropisie)
Après avoir compté neuf mois
D'un fruit nouveau se crut saisie.
A ce fait, qu'on juge évident,
Divers symptômes s'accordant,

On se consulte, et l'on réclame
Les soins d'un accoucheur prudent,
Lequel, examinant la dame,
Dit au mari : C'est différent,
Mon cher voisin ; cette grossesse
Est la même, j'en suis garant....
—Hé quoi, monsieur!...—L'affaire presse...
—Ma pauvre femme!...—Il faut agir...
—Se pourrait-il !... — Point de faiblesse.
—Hélas! si l'enfant doit périr,
— Dit Raymond, plus époux que père,
Au nom du ciel sauvez la mère!...
—Pour elle, mon ami, j'espère
Que j'en sortirai triomphant ;
Mais dans une couche pareille,
Quand on veut conserver l'enfant,
Il faut le tirer en bouteille.

M. Capelle.

ÉNIGMES, CHARADES, LOGOGRIPHES.

Le mot de la Charade insérée dans le Cahier de *Juin* est Char-rue.

Celui du Logogriphe est Livre, où l'on trouve ivre.

Messieurs les Abonnés qui ont deviné ces mots sont :

MM.

Porgnier l'aîné, de Quimper.
L. B, de la même ville.
Paillet de Varcy, de Paris.
Fromentin, de Tonnerre.
Oliv. C. P., de Lammerville près Dieppe.
*J. A. L.*******, de Chessy (Rhône.)
G. Jars, de Sainbel (Rhone.)
Artaud, du Beausset.
Guichard, de Paris (auteur du Logogriphe, mais qui a deviné la Charade.)
Bailly, de Béthune.
De Pons, de Brioude.
H.-D., de Coulommiers (auteur de la Charade, mais qui a deviné le Logogriphe.)
L. Colmier, de Montargis.
Soubdès, de Paris.
Mannoury, de Falaise.
Nanty L..., de Nevers.
***, de la Societé Epicurienne de Brignolles.
Brée aîné, de Falaise.
Isenbourg, de Hambourg.
F. de P. de S., de Paris.
Stephen, de Béveren (Calvados.)

Voici les pièces que nous avons reçues à ce sujet :

Tel homme qu'on dit mal famé
En *char* court cependant la *rue*,
Et, de son mérite étonné,
Dédaigne l'utile *charrue*.
Combien de nos savans du jour,
Que l'on croit courbés sur un *livre*,
Aux yeux du public tour à tour
Montrent l'orgueil qui les en*ivre*!

E. P., *abonné de Quimper*.

Air du vaudeville de l'Opéra-Comique.

Jeannot, charlatan renommé,
Vend du chiendent pour de la *rue*;
De son savoir il est charmé;
Aussi ne court-il plus la *rue*.
Sans cesse il est au cabaret;
Sa bouteille, voilà son *livre*.
Il dit qu'un médecin parfait
Doit être toujours *ivre*.

L. B., *abonné de Quimper*.

Air: On ce promerait les diamans.

Que par l'intrépide Blanchard
L'atmosphère soit parcourue;
Pour moi j'aime mieux sur un *char*
Me promener dans... telle *rue*:

La prudence est-elle un défaut?
Non, si j'en crois un certain *livre;*
Et pour la condamner il faut
Etre fou, stupide ou bien *ivre.* (*Bis.*)

J. A. L******.

AIR : Avec vous sous le même toit. (*De Piis et Pinchon.*)

A tous les trésors du Pérou,
Au *char* doré de l'opulence
Je préfère, sans être fou,
Un doux baiser de ma Constance:
Mon cœur, pour elle *ivre* d'amour,
Voit tout dans celle qu'il adore....
Livre, charrue, et grands du jour
Vous avez moins d'attraits encore.

M. Fromentin.

AIR : Il pent, il pleut, bergère.

J'ai lu dans plus d'un *livre*,
Et je le croirais bien,
Que lorsqu'un homme est *ivre*
Il n'est plus propre à rien;
De maint *char* dans la *rue*
Bravant le choc affreux,
Il place la *charrue*
Toujours devant les bœufs.

M. H. D., *abonné de Coulommiers.*

FRANCHEMENT sans trop chercher
Aisément on peut trouver
Votre *char* et votre *rue*
Ensemble faisant *charrue*;
Mais j'aime bien mieux vraiment
Votre charmant petit *livre*,
Qui joyeusement m'en*ivre*
Tous les mois en le lisant.

M. NANTY L...

QUATRAIN SUR LE MOT DE LA CHARADE.

CERTAIN fat dans son *char* au détour d'une *rue*
M'éclabousse, et se rit de mon piteux état:
Eût-il jamais brillé d'un si honteux éclat
S'il n'eût pour s'enrichir déserté sa *charrue*?

M. L. COLMIER.

SUR LE LOGOGRIPHE.

J'AI lu, Messieurs, dans votre *livre*
Qu'une fois tous les mois il est bon qu'on s'en*ivre*.

M. SOUBDÈS.

ÉNIGME.

Je ne vaux rien lorsque je bois:
Tu me touches ou tu me vois.

M. Guichard.

CHARADE.

En poésie on connaît mon premier;
Un monstre, amis, prononçant mon dernier,
Fit massacrer (ô crime épouvantable!)
Des bons Français l'élite respectable:
Cherche, lecteur; peut-être sur ta table
En ce moment on place mon entier.

M. Bailly, *de Béthune.*

LOGOGRIPHE.

Avec mon cœur je suis un arbrisseau;
Mon cœur ôté je suis un vermisseau.

Le même.

MODES.

Toutes les modistes emploient encore, et en très-grande quantité, des taffetas rayés à petits carreaux; mais les carreaux étant égaux, et les raies n'offrant plus couleur sur couleur, ce ne sont plus des taffetas écossais. Loin de s'affaiblir, la mode des chapeaux de paille blanche et rubans semble renaître. On porte moins de paille jaune que les années précédentes, et les voiles sont moins communs qu'ils n'étaient dans le printemps. Aux pèlerines unies, déjà enjolivées sur les bords d'une bande à jour et de remplis, viennent d'être adaptées des fraises, qui tiennent lieu de collet debout. La mode de ces pèlerines n'a exclu ni les petits plis pour les pèlerines claires, ni les gros tuyaux pour les larges collerettes. Il n'est pas rare de voir un fichu de couleur à mouches sur une pèlerine.

Les hommes portent moins de pantalons : les guêtres de couleur sont toujours de mode. La couleur des habits est bleu ou gris.

Le chapelier Teulère, rue de la Loi, en face l'arcade Colbert, est toujours celui qui a le plus de vogue. Il n'est pas plus permis de se passer des chapeaux de M. *Teulère* que des souliers de M. *François*.

ANNONCES GASTRONOMIQUES.

LIQUEUR SANS SUCRE.

Les journaux ont déjà parlé de l'heureux essai tenté par M. Cadet-de-Vaux, pour remplacer le sucre de canne dans les différens usages domestiques, par la matière sucrée que l'on retire des pommes. Son procédé consiste à écraser des pommes, à en exprimer le suc, et à l'évaporer jusqu'à ce qu'il donne seize degrés au pèse-liqueur. C'est alors un sirop sucré naturellement, et qui retient peu de l'arôme de la pomme, parce que cet arôme réside principalement dans la peau du fruit. Avec ce sirop, très-agréable au goût, la bonne ménagère peut sucrer des compottes, des crêmes, des liqueurs. On nous a présenté, le 20 de ce mois, du ratafia de noyau préparé selon cette méthode, et tous les convives, qui l'ont dégusté, ne pouvaient croire qu'il n'y entrait aucun atôme de sucre de canne; même saveur, même parfum que le noyau fait par la méthode ordinaire; on ne sent nullement la pomme, et le feu de l'alcohol y est parfaitement tempéré. Ce qui rend le procédé de M. Cadet-de-Vaux, plus précieux encore, c'est le prix extrêmement bas de ce sirop, qui dans les pays de pommes ne reviendra pas à plus de six ou huit sous la livre : ainsi ce

savant, aussi philantrope qu'économe, a le double avantage d'offrir à son pays un sucre indigène, et de le mettre à la portée du pauvre comme du riche. Honneur aux sciences qui ont de si utiles applications !

C. L. C.

PUNCH DE LA JAMAIQUE.

En juin 1807 un vaisseau marchand anglais, parti du Port-Royal de la Jamaïque avec une cargaison de sucre, de rhum, d'indigo, etc., faisait voile vers Plymouth : le capitaine avait chargé à bord, pour son compte, quelques caisses d'un punch excellent, fait à la Jamaïque, et nommé dans le pays *kill-devil*, tue diable, en raison des effets qu'il produit sur les malheureux nègres, qui le boivent toujours avec intempérance. Deux fois seulement l'avare capitaine en avait régalé ses officiers et les passagers, et deux fois aussi sa fumée avait fait oublier les mauvais temps, les dangers qu'on court sur l'empire de Neptune, et la maigre chère qu'on y fait. Arrivé à la hauteur du cap Lezard, les cris de joie annoncèrent l'Albion à tout l'équipage : on touchait au port désiré lorsqu'un vaisseau français fond sur l'anglais, monte à l'abordage, le fait prisonnier, et l'emmène au Hâvre avec sa cargaison. L'infortuné capitaine regrettait son *kill-devil*, et répétait à tout moment : Que n'en ai-je donné un flacon à chaque matelot; je ne serais pas ici. La

cargaison du vaisseau vient d'être vendue. M. Plailly, épicier, rue Montorgueil, N°. 71, à côté du passage du Saumon, a acheté toutes les caisses du punch dit *kill-devil*, et s'est empressé de nous en faire passer pour le déguster. Nous croyons qu'il mérite sa réputation. Il est d'un goût fort agréable, d'une transparence parfaite il peut se prendre à la glace ou chauffé, et peut se conserver très-long-temps: on croit même que le temps ajoute à sa qualité. M. Plailly l'offre au public au prix modéré de 4 liv. 10 s. la bouteille, qui contient plus d'un bol.

P. D.

Dans la même séance un honorable membre de la Société Epicurienne lui a fait hommage du CUISINIER IMPÉRIAL, moins, a-t-il dit, pour lui présenter un ouvrage digne d'elle, que pour implorer sa sanction à ce bréviaire de la table, où officient si dignement les gais pontifes du Rocher de Cancalle, et comme un gage des sentimens d'estime que vouent les auteurs aux ministres enjoués du culte d'Epicure. Nous disons *les auteurs*, parce que la Société a cru devoir en distinguer deux: celui du corps de l'ouvrage, qui n'est pas précisément académique, mais qui contient des recettes profondes en cuisine: l'autre qui, comme éditeur de cette *poétique de la gueule*, s'est chargé probablement de faire la guerre aux

l'on peut réellement apprendre le grand art de la cuisine, et la pratique est, dans cette science, d'une rigoureuse nécessité : mais quiconque aura fait en cuisine de bonnes études préliminaires pourra beaucoup profiter dans cette lecture, et ajouter singulièrement à ses connaissances.

Ces recettes auront encore l'avantage d'éclairer les Amphitryons, et même les simples Amateurs, dans la composition de leurs menus, et de leur servir de fils dans le labyrinthe de la bonne chère. Les maîtres de maison, en y trouvant les élémens des préparations distinguées admises sur leurs tables, pourront juger facilement de la probité des artistes qu'ils ont à leurs gages; car lorsqu'on connaît bien les ingrédiens qui entrent dans la confection d'un mets, il n'est pas difficile d'en évaluer au plus juste la dépense.

C'est donc avec raison que nous donnons à ce DICTIONNAIRE DE CUISINE le titre de MANUEL DES GOURMANDS; il sera pour eux un guide aussi sûr qu'éclairé.

Quelques Amateurs de bonne chère se plaisent à mettre la main à l'œuvre, et dans le loisir qu'offre le séjour de la campagne on en a vu plus d'un ne pas dédaigner de brandir la casserole, et de tenir la queue de la poêle. A l'aide de ces notions préliminaires, qui doivent faire partie de la bonne éducation de tout Amphitryon, vraiment digne de ce titre, les Amateurs pourront mettre en œuvre plus d'une de nos recettes, et choisir dans les plus faciles et

les moins savantes un moyen tout à la fois utile et agréable d'employer leurs momens, et de suppléer à l'absence ou à la maladie d'un artiste.

Les Observations diététiques formeront un petit cours d'hygiène, qui sera très utile surtout aux personnes valétudinaires, et qui leur servira de guide dans le choix de leurs alimens. On sent bien que dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, l'on n'a pas pu entrer à ce sujet dans de grands détails; mais ce que nous en avons dit suffira pour se préserver des mauvaises digestions, et se maintenir en bonne santé, tout en accordant à la sensualité une assez grande latitude.

La langue de la cuisine est un idiôme particulier, qui, comme toutes les langues savantes, n'est point à la portée du vulgaire. Il est une foule de termes qui, quoique connus de tout le monde, ont reçu dans la cuisine une acception toute différente de celle qu'ils ont dans le langage ordinaire; en sorte que les adeptes seuls connaissent leur véritable signification. Nous donnerons, à mesure qu'ils se présenteront dans l'ordre alphabétique, l'explication de ces termes, remontant même, lorsque nous le pourrons, à leur origine ou à leur étymologie; genre de travail qui jusqu'ici n'a point encore été entrepris: par ce moyen nous initierons les gens du monde dans tous les secrets du langage gastronomique, dont la plupart des mots sont encore pour eux des énigmes.

Une description succincte de chaque objet

qui fera partie de cette nomenclature, suivra l'énoncé de son nom ; et ces notions ne paraîtront pas superflues, si l'on songe que la plupart des choses qui tiennent à l'économie domestique sont encore peu familières aux gens du monde.

Ces divers aperçus démontrent que, malgré son titre modeste, ce Dictionnaire ne doit point être confondu dans la classe des livres de cuisine, dont la plupart, publiés par des hommes étrangers à l'art de penser, de parler et d'écrire, ne sont guère que des répertoires de formules hors l'usage, et que nos grands artistes du jour rougiraient d'adopter.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer sur le Dictionnaire de Cuisine, *ou* Manuel des Gourmands, suffisent pour donner une idée de ce que sera cet Ouvrage. L'Auteur, déjà connu par diverses productions de Littérature gourmande (genre dont on peut le regarder comme l'inventeur), n'épargnera rien pour rendre ce travail digne des personnes auxquelles il est destiné. L'accueil dont le Public a honoré les six années de son *Almanach des Gourmands* et son *Manuel des Amphitryons*, (1) lui fait un devoir de ne pas rester

(1) Ces deux ouvrages se trouvent chez *Capelle* et *Renard*, Libraires-Commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6, chaque vol. in-18., fig. de l'*Almanach des Gourmands*, se vend 1 fr. 30 cent., et 2 fr. 25 cent. franc de port ; et le *Manuel des Amphitryons*, 1 vol. in-8°., orné d'un grand nombre de planches, 6 fr., et 7 fr. 50 cent. franc de port.

au-dessous de lui-même dans cette nouvelle production, à laquelle il donne tous ses soins, et dont il s'occupe avec le zèle et l'activité qu'on lui connaît.

C.

Dépôt de vin de Champagne d'Aï, Mareuil, etc., à l'hôtel de Montbar, rue du Temple, N°. 57, tenu par M. Acard, propriétaire en Champagne.

Les personnes qui voudront acheter de ces vins, et qui désireront avoir quelques échantillons, afin de juger des qualités, auront cet avantage, et les choisiront elle-mêmes dans les caves du propriétaire. Les prix sont, savoir:

A 3 liv. 15 s. le rosé mousseux, grand tapageur, non mélangé, cru d'Aï, de l'année 1801.

A 3 liv. 10 s. le blanc, grand mousseux, dit *tapageur*, crû d'Aï..... 1805.

A 3 liv. 5 s. rosé mousseux et blanc mousseux, crû d'Aï..... 1802.

A 3 liv. le blanc mousseux, crû d'Aï. 1803.

A 2 liv. 15 s. le blanc de Mareuil, de. 1804.

A 2 liv. 10 s. le non mousseux, blanc de Mareuil, de..... 1804.

A 3 liv. le blanc non mousseux, ou d'Aï, de.....1803 et 1804.

A 2 liv. 10 s. l'excellente tisane d'Aï, de..... 1802.

A 2 liv. 5 s. la *tisane* d'un crû moins bon qu'Aï, de.....1802, 1803, 1804.

M. Acard garantit ces vins de première qualité et des meilleures contrées d'Aï, Mareuil et environs. Il donne aussi de la *tisane* à la pièce à ceux qui voudraient en acheter en plus grande quantité; alors elle revient à l'acquéreur à 28, 30, 32 et 35 sous le plus cher par bouteille.

FIN DU CAHIER DE JUILLET.

du format in-18. Chaque livraison est composée de 72 pages, et quelquefois d'une gravure en taille-douce. Le prix de vingt-quatre livraisons pour Paris est de 18 fr.; pour douze livraisons, 11 fr. Le prix de vingt-quatre livraisons pour les départemens est de 21 fr., rendues franches de port par la poste dans tout l'Empire Français; pour douze livraisons, 13 fr. Pour les pays hors de France, on payera de plus 3 fr., ou 1 fr. 50 cent., pour le port double de vingt-quatre, ou de douze livraisons.

Troisième volume de 144 pages in-18, avec une gravure, des *Amusemens de l'Adolescence*, ou *Lectures agréables et instructives, à l'usage des deux Sexes*; par M. Pierre Blanchard, auteur du *Plutarque*, du *Buffon*, du *Voyageur* et de la *Mythologie de la Jeunesse*, etc., etc., et par madame de Renneville, auteur de *Stanislas, roi de Pologne*; d'*Octavie*, etc. A commencer de mars 1808, cet ouvrage paraît une fois le mois, par volume du format in-18. Chaque volume est composé de 144 pages, avec une ou deux gravures en taille-douce. Le prix des douze volumes pour Paris est de 18 fr., rendus francs de port. Pour six volumes on paye 11 fr. Le prix des douze vo-

lumes pour les départemens est de 21 fr., rendus francs de port par la poste. Pour six volumes on paye 12 fr.

L'argent et la lettre d'avis pour ces Ouvrages seront adressés francs de port à MM. Capelle et Renand, Libraires-Commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6;

Et à M. F. Buisson, Libraire, rue Git-le-Cœur, N°. 10.

AVIS.

La maison *Capelle* et *Renand*, spécialement connue comme maison de commission, se charge toujours des envois aux prix de Paris, francs de port et d'emballage, pourvu que l'on prenne pour une somme de *quarante francs*, soit sur son Catalogue, sur ceux des autres libraires de Paris, ou sur les annonces des journaux, en faisant passer les fonds d'avance.

L'EPICURIEN FRANÇAIS,

Rédigé par quelques Littérateurs Gastronomes, plusieurs Convives des Dîners du Vaudeville, un Docteur en Médecine, etc., etc., etc.

TOME ONZIÈME.

AOUT. — 1808.

Ce Journal, qui paraît tous les mois, est envoyé franc de port aux Souscripteurs moyennant *douze francs* par an. On ne peut souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer en janvier. *On ne vend point les cahiers séparément.* Chaque trimestre offre une gravure.

Les auteurs qui désirent y faire insérer quelques pièces, et les marchands qui veulent y faire annoncer les articles de leurs fonds moyennant *un exemplaire*, doivent envoyer le tout, *franc de port*, *avant* le 20 de chaque mois, au Bureau central de rédaction,

CHEZ CAPELLE ET RENAND,
Libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6.

AVIS IMPORTANT.

Les deux premières années de cet ouvrage (qui se vendent le même prix que celle-ci) ont pour titre : *Journal des Gourmands et des Belles,* ou *l'Epicurien Français.*

Les Cahiers ne se vendent point séparément.

Le prix de chaque année est de douze francs, tant pour Paris que pour la province.

(*Voyez* la première page de la couverture.)

DINERS

DU

CAVEAU MODERNE.

PREMIER SERVICE.

DE LA MANIÈRE DE PLACER LES CONVIVES A TABLE.

Enchaîne à mon couvert, par d'aimables prestiges,
Mes volages amis, charmés de tes prodiges.
Gast., ch. 2.

J'AI vu comparer, en vers et en prose, un savant Cuisinier, entouré d'instrumens de fer, de bronze et d'airain, calme au milieu du feu, marchant au cliquetis des armes acérées et tran-

AVIS IMPORTANT.

Les deux premières années de cet ouvrage (qui se vendent le même prix que celle-ci) ont pour titre : *Journal des Gourmands et des Belles*, ou *l'Epicurien Français*.

Les Cahiers ne se vendent point séparément.

Le prix de chaque année est de douze francs, tant pour Paris que pour la province.

(*Voyez* la première page de la couverture.)

DINERS

DU

CAVEAU MODERNE.

PREMIER SERVICE.

DE LA MANIÈRE DE PLACER LES CONVIVES A TABLE.

Enchaîne à mon couvert, par d'aimables prestiges,
Mes volages amis, charmés de tes prodiges.
Gast., ch. 2.

J'AI vu comparer, en vers et en prose, un savant Cuisinier, entouré d'instrumens de fer, de bronze et d'airain, calme au milieu du feu, marchant au cliquetis des armes acérées et tran-

chantes, donnant ses ordres aux marmitons, aux chevaliers servans et autres officiers de son état-major, à un général habile, disposant son armée, développant ses lignes, et maîtrisant son courage parmi les instrumens de guerre, les munitions de tout genre et les dignes rivaux de sa gloire.

La comparaison, quoique un peu hardie, a paru cependant heureuse et comique. Or, si le Cuisinier a quelque faux air d'un général dans un jour de bataille, que sera-ce de l'amphitryon?

Si l'art de deviner, de placer, de stimuler les hommes, de faire éclore les saillies de l'imagination, de répandre partout le bonheur et l'abondance, d'inspirer l'amour de la chose, d'unir tous les cœurs par un seul sentiment, tous les esprits par une même opinion; si cet art, disons-nous, est la première, la plus éminente, la seule qualité de l'homme d'état, on ne peut nier qu'un parfait amphitryon ne fût capable de gouverner un royaume: même prévoyance, même sagacité, même expérience des

hommes et des faits, même diversité de talens, même célérité dans l'exécution, même sérénité dans le maintien, même équité, même adresse, même politique dans la distribution des places, dans la répartition des grâces, dans toute sa conduite enfin. Que de choses! que de qualités occultes ou brillantes ne faut-il pas à celui qui veut faire dignement les honneurs de sa maison, et surtout de sa table!

Le plus difficile n'est pas de faire un bon dîner, d'avoir de bons vins, et de découper avec grâce; le plus vulgaire financier en sait là-dessus presqu'autant que M. G. D. L. R.; mais où est celui qui, comme ce savant gastronome, sait assortir convenablement ses convives, les maintenir dans une harmonie toujours égale, mettre chacun dans un jour favorable, veiller aux besoins de tous, deviner leurs pensées, aider leur mémoire, inspirer leur génie, les renvoyer enfin tous également contens de lui, des autres et d'eux-mêmes? Quel

*

est, nous ne disons pas le philosophe, le politique, l'homme en place, le ministre d'état, mais le président d'académie ou le professeur de lycée qui osât se flatter d'atteindre à ce degré de perfection et de sublimité ?

C'est donc une science importante et rare que celle d'un amphitryon. Elle a souvent servi de pierre de touche au mérite des favoris de la fortune ; et tel se distingua dans la diplomatie, dans les conseils des rois, et même dans le temple des Muses, qui dut toute sa réputation, tous ses prôneurs, tous ses succès aux dîners qu'il sut donner. Mais la grammaire de cette science ne s'apprend point ; elle suppose un tact, une expérience et une profondeur de jugement, en quelque façon, innés et naturels ; aussi voit-on peu de banquets bien ordonnés, de convives bien assortis et de dîners bien amusans.

Ici la grave étiquette règle la préséance, assigne les rangs, compte les bouchées, arrange symétriquement les convives autour des plats, et sert cha-

eun avec mesure. Dieu vous garde, mes amis, de ces dîners cérémonieux, révérencieux, silencieux, et surtout ennuyeux!

Là, la liberté dégénère en désordre et la gaieté en orgie; ce ne sont plus des amis qui vivent en commun sous l'influence de Bacchus; c'est Evohé armé de son thyrse, qui punit des têtes folles en les faisant pirouetter. Dieu nous sauve des repas bruyans qui finissent comme ceux des Lapites, ou comme les noces de Pélée!

Ailleurs le bel esprit s'empare du repas, depuis le potage jusqu'au dessert; on disserte, on argumente; le désir de briller s'exhale aux dépens de l'appétit, et les quatre services refroidis glacent la salle à manger, comme ferait le verre d'eau dans un Athénée. Vivent vos chansons, mes chers convives! elles coulent avec le Champagne, jaillissent en pétillant comme lui, et sont la terreur de la pédanterie.

Mais *le Rocher de Cancalle*, il faut

le dire à notre gloire, est un lieu privilégié, où tous les hommes peuvent venir apprendre à bien dîner. La joie y réside sans désordre, l'abondance sans profusion, la délicatesse sans recherche, l'esprit sans prétention, l'amitié sans dessous de carte. Ce Rocher-là est une île escarpée, où l'on ne peut aborder qu'un jour par mois. Tout autour, c'est à dire partout ailleurs, on louvoie au milieu des écueils, et il faut un bon pilote pour n'y pas toucher par quelque endroit.

Nous avons dit que le soin de réunir et de placer les convives était le plus important et le plus difficile des fonctions de l'amphitryon. S'il ne sait pas les choisir, les assortir, les faire valoir les uns par les autres, autant vaut-il qu'au mois de juillet on étouffe dans sa salle à manger, que son vin soit de Surène, et que son dîner soit fait par le Gacque, par le Doyen, ou par madame Guichard.

Nous ne lui donnerons point de règle

à suivre; à quoi cela lui servirait-il s'il en avait besoin? Il ne faut qu'un conseil à l'amphitryon digne de ce nom. *A bon entendeur salut*: ce n'est que chez lui que nous irons dîner.

Nous nous prononçons formellement contre l'étiquette; elle n'est bonne que dans les dîners de corps ou dans les repas de famille. Là le seigneur, le doyen et le bailli du lieu, honneur des noces de village; ici les grands parens placés par étage, les petits neveux et les grands cousins mis à leur rang, ornemens du repas annuel de la Saint-Martin, forment un spectacle grotesque et toujours nouveau. Qu'un personnage élevé en dignité, et surtout remarquable par ses cheveux blancs, vienne prendre place à notre table; la seule distinction extraordinaire qu'il obtiendra sera la place du centre ou du haut bout, et le *nec plus ultrà* des honneurs triomphaux, un rouge bord à sa santé.

Nous pensons donc qu'en général l'égalité doit régner dans les festins, et

le hasard ou le caprice distribuer les places; il convient même que des amis n'en aient aucune de prédilection, que tous soient à tous, et nul à chacun en particulier; qu'ils changent à chaque repas, et promènent du nord au midi leur appétit, leur joie et leur affection: c'est par cette méthode que nos dîners se maintiennent en gaieté, en santé et en gloire.

Il faut cependant qu'une volonté secrète, insensible et pourtant active et vigilante, préside, comme une providence, à ces mouvemens, en apparence capricieux. Jamais un poëte ne doit être assis auprès d'un poëte, un chimiste à côté d'un médecin, une demoiselle dans le voisinage de son prétendu. Il faut, non pas de la rigueur, mais une sorte de subtilité, pour tromper en ceci le penchant qui entraîne chaque convive. Si vous lui résistez il en pourra quelquefois résulter un mouvement d'humeur et un petit accès de bouderie; mais vous en verrez immédiatement les

heureux effets, par le besoin qu'on aura de se faire entendre de plus loin et de se communiquer, de se toucher du geste et de la voix. Si au contraire vous ménagez les petites préférences, malédiction sur votre soupe! Dès le premier service on s'isolera; l'ensemble sera détruit; il n'y aura plus de conversation, mais de petits *à parte* mystérieux. Il n'en faut pas davantage pour étrangler la gaieté, qui demande à s'exhaler en commun, et qui s'éteint par la concentration.

Quiconque va dîner en compagnie est obligé, sur sa conscience, de porter à table un bon visage d'hôte, un esprit de sociabilité et son écot de bonne humeur. Ces choses ne sont pas moins essentielles à l'appétit et à la digestion que le sel et la moutarde à l'assaisonnement de certains mets. Or, de même que le sel et la moutarde appartiennent à chaque convive, et roulent d'un bout de la table à l'autre comme une propriété publique, et un ingrédient commun à tous les mets, de même l'esprit, l'hu-

meur et la parole n'appartiennent à personne en particulier pendant la durée du repas; c'est une propriété commune, où chacun doit mettre du sien.

Ecoutez ce docteur, discutant gravement avec son confrère sur la dernière expérience physique dont l'Institut a fait une honorable mention dans ses archives; les voilà absorbés dans la matière; ils analisent, décomposent, oublient de manger; le Puits-Certain refroidit sur leur assiette, et le vin s'échauffe dans leur verre.

Croit-on que ces deux enfans d'Apollon, qui rient de leur distraction, soient plus présens qu'eux au banquet? Ils se sont déjà communiqués deux plans de comédie, l'idée d'un poëme didactique, huit rimes indociles, et dix vers harmonieux; ils rêvent, composent, s'interrogent et se répondent en rêvant. Dieu les garde de se fâcher! Les amitiés poétiques sont orageuses. J'entends l'un d'eux défendre avec un zèle trop ardent l'hémistiche que son voisin réprouve:

c'est le nuage qui recèle la tempête. Les deux amis vont se fâcher, s'il n'en survient un troisième qui rie de leur querelle.

On est touché de la liaison exemplaire, admirable, imperturbable de deux amans assis presque sur la même chaise, tant ils se portent avec ardeur sur la partie qui les rapproche l'un de l'autre : ils ne voient, ils n'entendent rien; à peine font-ils semblant de manger; le pied, le genou, la main, l'œil sont toujours au guet; attentifs, vigilans, alertes, entreprenans, vous croiriez qu'ils ne songent à rien, tant ils roulent de pensées dans leurs cerveaux.

Ils ne pensent en effet à aucun de leurs convives : une dame un peu surannée, à qui cela donne de doux souvenirs, se récrie sur leur bonheur, et les trouve tous deux charmans.

Ils sont charmans; cela peut être; mais il faut avouer qu'ils sont encore plus ennuyeux.

Que font à table tous ces convives préoccupés ? C'est sous l'ombrage et sur le gazon verd, au bord d'un clair ruisseau, qu'il faut placer les amoureux; c'est à l'Athénée ou au Lycée, un alambic ou un verre d'eau à la main, que nos savans pourront disserter à l'aise. Ici, mes amis, il faut aimer et boire; boire de tous les vins, aimer tous ses convives. Plaçons le poëte à côté du savant, le philosophe auprès du journaliste, afin que l'homme aimable soit partout. Gardons qu'aucun intérêt nous attire, autre que celui qui nous rassemble; plaçons-nous enfin *tous ensemble* et *sans choix* autour de la table, afin qu'elle soit notre point central, le théâtre de nos saillies et le lien de notre société.

GASTERMANN.

HORS-D'ŒUVRES.

ÉQUIVOQUE.

Florimon disait à Damis :
Je fais les honneurs de ma table
Quand il me vient quelques amis;
Mais en tout le nombre m'accable.
Point de luxe. Je n'aime pas
D'ailleurs en discours me confondre;
Si je voyais plus de six plats,
Je ne saurais à qui répondre.

M. Capelle.

On vante de Wilson l'esprit et le savoir,
Sa probité sévère et son humeur badine:
Je ne peux cependant me résoudre à le voir;
On ne dit rien de sa cuisine.

B***, *de Reims.*

LE GOUT.

Le goût est un fils naturel de l'imagination ; tous les revenus de l'estomac lui payent la douane ; les bons morceaux le flattent et la médecine le désespère; il est le tyran de l'estomac, le cruel ennemi de la santé; et, libéral en maladie, c'est le père nourricier des médecins : il n'est occupé qu'à donner des passe-ports pour l'autre monde.

VOEUX D'UN IVROGNE.

Quatre âges différens ont partagé le monde:
L'argent vint après l'or, le fer suivit l'airain.
Vous dont la sagesse profonde
Règle le cours de mon destin,
Grand Dieu, disait Grégoire en buvant à la ronde,
Donnez-nous un siècle de vin.

M. Themiseray.

SECOND SERVICE.

COURS GASTRONOMIQUE.

HISTOIRE DE Mme DE VERNEUIL.

Dans le temps du système de Law le père de madame de Verneuil, honnête artisan, avait gagné quelques milliers d'écus, que sagement il avait convertis en terres, avant que le papier écossais tombât faute d'hypothèque, comme nous avons vu s'évanouir nos assignats, garantis par deux cents lois et plus de vingt sermens. Persuadé qu'il n'est de richesse solide que celle qui dépend du sol, il chercha pour sa fille un bon parti parmi les propriétaires de sa province : il était Bourguignon. M. de Verneuil possédait de beaux vignobles ; il faisait, il vendait son vin lui-même ; c'était

le gendre qui lui convenait. Les propositions faites et acceptées de part et d'autre, le mariage se conclut à l'époque d'une heureuse vendange.

M. de Verneuil n'était pas seulement un excellent vigneron; c'était encore un homme de sens, un homme instruit et un bon appréciateur du vrai beau. Son père, fermier de la terre de Verneuil, avait quitté son nom de Michaud pour celui de sa ferme. Je n'approuve pas, disait-il un jour à son beau-frère Manant-Ville, cette méthode de changer son nom pour cacher son origine; cela ne devrait être permis qu'à ceux qui méritent par de belles actions une épithète qui les distingue. *L'Africain, Torquatus* conviennent très-bien à Scipion, à Manlius, mais ne doivent pas se transmettre. Il faut d'ailleurs qu'un surnom exprime une qualité ou un défaut : quand je trouve dans l'histoire romaine *Fabius-Gurges*, (1) je dis : voilà un gourmand; quand je vois une des branches de la famille de Valérius, qui avait donné des maîtres à l'Empire, prendre le surnom de *Lactucienne*, je me dis : elle faisait grand cas de la laitue, et pourquoi ne se désignerait-on pas par le nom

(1) Gurges veut dire gouffre.

d'un légume qu'on aime, puisque les pommes étaient classées à Rome par le nom des familles qui avaient fait connaître les différentes espèces? On ne disait pas les pommes d'Api, de Reinette, de Rambourg, de Châteignay; mais les Manliennes, de *Manlius;* les Claudiennes, de *Claudius;* les Appiennes, d'*Appius;* les Cestiennes, de *Cestius;* les Mariennes, de *Marius.* Je ris de voir ces mêmes Romains se venger des cruautés de Tibère en lui donnant le sobriquet de *Biberius Méro,* à cause de son goût pour le vin, et je lève les épaules en apprenant que Sergius IV, pape d'un très-petit esprit, avait changé son nom très-significatif de *bucca porci.* (1) Il n'y a, selon moi, de noms ridicules que ceux qui n'ont aucun sens, comme le mien.

Madame de Verneuil ne partageait pas l'opinion de son mari, et n'aurait consenti qu'avec peine à s'appeler MADAME MICHAUD.

A l'époque de son mariage elle ne buvait à ses repas que de l'eau pure, parce que son médecin, digne élève de Sangrado, lui avait persuadé que c'était le seul moyen de conserver sa fraîcheur. Cet usage contrariait M. de Verneuil, qui citait à sa femme les plus belles

(1) *Groin de cochon.*

autorités pour lui faire aimer le jus de la treille. Ce n'est, lui disait-il, que de l'eau digérée, modifiée par la vigne : c'est ainsi qu'Empédocle définit le vin. (1) Les anciens mettaient toujours Minerve près de Bacchus dans leurs temples, parce que *le vin est une flamme pour l'esprit et une amorce à la vertu.* (2) Des législateurs beaucoup trop sévères ont proscrit le vin ; tel Lycurgue qui fit arracher les vignes de Lacédémone. Mais il en est blâmé par les historiens philosophes : il eût bien mieux fait, dit Plutarque, *d'approcher Bacchus des Nymphes*, c'est à dire de mettre de l'eau dans son vin.

Le même Plutarque se plaît à chercher quelques rapports entre la musique et la manière de tremper son vin : de même qu'il y a trois accords dans la musique, dit-il, il y a trois façons de couper son vin avec de l'eau.

Parties.		Parties.	
Eau....	3....	Vin....	2, donnent la quinte.
Eau....	1....	Vin....	2, l'octave.
Eau....	3....	Vin....	1, la quarte.

Madame de Verneuil consentit à prendre la

(1) *Aqua in vite cocta.*

(2) Horat., l. 2. *Ep. ad Torquatum.* Plato, l. 2., *de Lege.*

quinte; son mari l'octave, et le ménage fut d'accord, grâce au bon Plutarque. Cependant madame de Verneuil disait quelquefois : Je ne conçois pas pourquoi tous les peuples attachent tant de prix à la vigne, quand la nature offre tant de fruits qui pourraient fournir des boissons tout aussi agréables. C'est une erreur, disait l'époux bourguignon ; les anciens, aussi bons juges que nous, ont consacré de mille manières la précellence du raisin : la vigne fut, en plus d'un pays, un végétal sacré ; toutes les colonnes du temple de Junon à Métaponte, ville de la Calabre, étaient de bois de sarment; à Porto-Ferrajo en Toscane Jupiter avait une statue faite de bois de vigne; à Ephèse l'escalier du temple de Diane était du même bois. (1) Il fallait bien se rendre à d'aussi bonnes raisons, et madame de Verneuil se rendait. — Après un an de mariage elle devint mère de Céline ; ce fut une grande joie pour son mari, qui réunit tous ses amis pour célébrer cet heureux événement. Le vin des bonnes années ne fut pas épargné; les céliers furent mis à discrétion; tout le monde se grisa, même la jeune accouchée, qui depuis ce moment tint

(1) Pline, l. 14, c. 1.

toujours tête à son mari dans les bonnes occasions.

Un jour que M. de Verneuil avait publiquement frotté les épaules d'un de ses valets surpris en faute, ce serviteur voulait quitter la maison et le pays, disant que son maître l'avait déshonoré. Madame de Verneuil, qui s'était aperçu que la correction avait été donnée avec un éclat de vigne, fait venir le valet, et lui montre la loi, (1) qui déclare que lorsqu'un soldat, manquant à l'appel, est frappé par son capitaine *avec un bâton de sarment*, il n'encourt aucune infamie. Tu ne seras peut-être pas, lui dit-elle, plus susceptible qu'un militaire. Elle appuya cet argument d'une excellente bouteille de vin, et le domestique ne pensa plus à demander son compte. Ce trait lui donna le plus grand crédit sur l'esprit de son mari, qui la consultait souvent, et lui faisait part de toutes les observations curieuses qu'il faisait. Quand tu étais assez peu raisonnable, lui dit-il un matin, pour refuser toute espèce de vin, je t'ai cité de belles autorités, qui t'ont convertie; mais combien tu m'aurais résisté si tu avais su que ces mêmes Romains,

(1) *Lex* 13 *Milites*, paragr. *Irreverent*, *et in add. margine ff. de Re milit.*

qui divinisaient le vin, avaient à une autre époque non-seulement interdit pour toujours cette boisson aux femmes, mais encore qu'ils la défendaient aux hommes d'une honnête famille, jusqu'à l'âge de trente-cinq ans! (1) Equatius Métellus tua sa femme pour l'avoir trouvée buvant du vin près d'un tonneau. La correction maritale pouvait bien passer pour un crime; mais Equatius, traduit en justice, fut unanimement absous. Fabius Pictor parle d'une dame romaine que sa famille fit mourir de faim, parce qu'elle avait pris à son mari les clefs de la cave. Voilà, je pense, une grande preuve de l'horreur qu'inspirait alors une femme qui avait l'audace de se mettre au même régime que son mari. Tu crois peut-être, ma chère amie, continuait M. de Verneuil, que l'usage d'embrasser ses parentes quand on les rencontre vient du désir de leur témoigner l'amitié qu'on leur porte? Point du tout; Caton dit positivement que ce baiser de famille a pour motif *le désir de savoir si elles ont bu du vin.*

La loi qui humiliait ainsi les dames fut modérée. Caïus Domitius, préteur, se borna à priver de sa dot une femme accusée de s'être

(1) Polibe, lib. 2.

enivrée. (1) La tolérance s'étendit bientôt plus loin ; on leur permit le vin cuit, comme le moins capiteux ; enfin, édifié de leur sage réserve, on les admit à partager le breuvage de tous les convives.

M. de Verneuil ne se bornait point à la partie historique de l'œnologie ; il voulait y joindre la pratique : il avait le plus grand soin de ses vignes, parce qu'il était persuadé qu'elles dégénéreraient entre des mains routinières. Pourquoi, disait-il, la Bourgogne conserverait-elle la renommée de ses vignobles, puisque ceux de Paris ont perdu la leur ? Les vins de Surène, de Meudon passent pour détestables ; cependant ils étaient excellens sous l'empereur Julien, qui vante avec emphase les vins de Lutèce et de ses environs. (2) Le sol est le même ; c'est donc la culture qui a changé.

Il n'aimait pas la chasse ; mais aussitôt que le raisin était formé il déclarait la guerre aux grives. « Je m'embarrasse fort peu, disait-il, « qu'Homère ait fait un poëme sur elles, (3) « ou qu'Agrippine en ait élevé une qui parlait « comme un perroquet ; (4) il me suffit qu'elles

(1) Ælien, Histoires diverses, chap. 38, liv. 2.

(2) Julien Misopogone.

(3) Ce poëme sur les Grives est cité par Athénée, l. 2, chap. 12.

(4) Erasm. Roterod.

e dévastent le raisin pour que je sois leur « mortel ennemi. » Malheur à celles qui venaient dans son canton! elles passaient bientôt de sa vigne dans sa cuisine.

Si M. de Verneuil avait connu les travaux de M. Chaptal, les expériences pratiques de M. Cadet de Vaux, et les précieuses observations de M. Bosc dans la pépinière du Luxembourg, (1) il aurait fait une révolution en Bourgogne; mais il n'avait pour guide dans ses essais que son bon sens, et le désir de perfectionner l'art de faire le vin : il fut la victime de son zèle. Persuadé que ses vendangeurs ne foulaient pas le raisin avec assez de soin, il descendit un jour dans une de ses cuves, et il y fut asphyxié. Les secours qu'on lui donna ne furent pas efficaces; sa mort plongea madame de Verneuil dans une profonde douleur; mais elle fit peu de temps après la connaissance du capitaine

(1) Pendant le ministère de M. Chaptal on a réuni dans l'ancien enclos des Chartreux, au Luxembourg, tous les plants de vignes cultivés dans les différens départemens de l'Empire. M. Bosc, habile agriculteur, est chargé d'observer la végétation de toutes ces variétés; de noter les différences; de faire connaître celles qui sont plus hâtives, et qui conviennent mieux aux parties septentrionales de la France; d'établir la nomenclature la plus régulière; enfin de faire l'histoire complète des vignes. Cet immense et beau travail, commencé depuis trois ans, offre déjà les résultats les plus avantageux.

Durfort, dont la franchise et les manières lui rappelaient souvent celles de son mari. Cette ressemblance fit naître une certaine sympathie, et quelques mois après...., sans nuire à la réputation de sagesse qu'a justement acquise madame de Verneuil, on peut dire que le brave capitaine trouva le moyen de la consoler, ce qui est toujours une action méritoire.

DESSERT.

JE N'EN SAIS RIEN ENCORE.

Air du Vaudeville de l'Opéra Comique.

Ce fut vers l'an cinquante-six
Que mes parens me firent naître;
Combien je les aurais chéris
S'ils s'étaient fait un peu connaître!
Je cherche en vain depuis ce temps
Ce couple qu'en secret j'honore:
Ai-je, ou n'ai-je pas de parens?...
Je n'en sais rien encore.

Laure me plut: fier de mon choix,
Je l'épousai dans mon délire,
Et voilà qu'au bout de sept mois
Un gros marmot vint me sourire.
Ce terme me laisse indécis
Sur ce qu'il faut penser de Laure;
Ce qu'elle était, ce que je suis,
Je n'en sais rien encore.

J'écrivis, chaque journal
Me jugeant selon sa manière;
Trissotin m'avait pour rival;
J'étais l'émule de Molière:
Grâce à ces divers jugemens
Depuis quarante ans je m'ignore:
Ai-je, ou n'ai-je pas de talens?...
Je n'en sais rien encore.

Je viens de gagner le procès
Que j'avais avec Araminthe;
Il me reste à payer les frais,
Et j'y suis forcé par contrainte:
La justice exige son dû...
Mais un doute affreux me dévore:
En gagnant aurais-je perdu?...
Je n'en sais rien encore.

Deux médecins viennent me voir:
De ma santé chacun dispose;
Mais le premier voit tout en noir;
L'autre voit tout couleur de rose:
L'un dit que j'ai l'air languissant;
L'autre que mon teint se colore:
Suis-je malade ou bien portant?...
Je n'en sais rien encore.

Vous qui, dignes du nom Français,
Buvez gaîment, rimez de même;
Qui vieillissez par des succès,
Et que partout on chante, on aime,
Le goût inspire chaque écrit
Qu'aujourd'hui votre nom décore:
Qui de vous a le plus d'esprit?...
Je n'en sais rien encore.

M. ROUGEMONT, *admis au dîner du 20 juillet.*

LA CHALEUR.

AIR : Au coin du feu.

Pour nos chansons légères
L'à-propos, chers Confrères,
Est un bonheur:
Or, ma chanson, je pense,
Sera de circonstance;
C'est la chaleur. (*Ter.*)

Un acteur n'a pas d'âme;
Le censeur qui le blâme
Lui dit: Seigneur,
Mais pourquoi donc, de grâce,
Etes-vous à la glace?
— C'est la chaleur.

Du vieil époux d'Hortense
L'amoureuse éloquence
Tombe en langueur :
D'où vient, lui dit la belle,
Cette froideur cruelle?
— C'est la chaleur.

Mainte belle connue
Se montre presque nue
A l'amateur :
De semblable toilette
L'excuse est toute prête ;
C'est la chaleur.

Un auteur qui s'enflamme
Vante son nouveau drame ;
Mais par malheur
On manque les recettes,
On dort sur les banquettes :
C'est la chaleur.

Il faut qu'à la campagne
L'été Lise accompagne
Mari grondeur :
Ils vont partir ensemble ;
Juillet vient ; Lise tremble....
C'est la chaleur.

Chiens barbets, chiens caniches,
Vous n'offrez plus d'affiches
Au spectateur : (1)
Mais je sais quel obstacle
Ferma votre spectacle;
C'est la chaleur.

Cette chaleur maudite
A plus d'un trait qu'on cite
En sa faveur :
De vingt fruits délectables
Qui sait garnir nos tables?
C'est la chaleur.

Quelle active influence
Vient remplir l'espérance
Du laboureur,
Et prépare l'automne
A remplir notre tonne?
C'est la chaleur.

Quelle cause puissante
Frappe, ravit, enchante
Chaque lecteur?
Quel sublime apanage
Fait vivre un bel ouvrage?
C'est la chaleur.

(1) La troupe des Chiens a quitté Paris.

Dix couplets! Je recule;
C'est dans la canicule
Trop, en honneur.
Messieurs, ma voix expire;
Je ne puis plus que dire:
C'est la chaleur. (*Ter.*)

M. R. DE CHAZET.

LE BOUDOIR.

Réponse à une Dame d'Aschaffenbourg, qui me demandait ce que c'était qu'un boudoir.

AIR : Que ne suis-je la fougère.

J'ORRIS, belle Eulalie;
De moi vous allez savoir
Ce qu'une femme jolie
Nomme à Paris son boudoir:
C'est un réduit tutélaire
Fait pour les cœurs amoureux,
Où sur la foi du mystère
On n'est qu'un lorsqu'on est deux.

L'amant discret et sensible
A la clef de ce réduit ;
A l'époux, dormeur paisible,
La chambre à coucher suffit.
D'un jaloux qui tyrannise
C'est là que l'on vient gémir,
Et que la vengeance aiguise
Le trait qui doit le punir.

Le goût décore de glaces
Ce voluptueux pourpris ;
Des larcins qu'on fait aux Grâces
Les glaces doublent le prix :
Le sopha de la Mollesse
Est un autel où l'Amour,
Sans respect pour la prêtresse,
La rend victime à son tour.

Prends tes pinceaux ; viens, Albane,
Charmer ici nos regards :
Peins Bacchus près d'Ariane,
Vénus dans les bras de Mars ;
Peins cette nymphe ingénue
Qu'un Faune vient d'enlever ;
Mais pour mieux la montrer nue
Laisse un voile à soulever.

Des billets doux d'une belle
Le boudoir est confident :
Deux mots à l'amant fidèle ;
Dix pages à l'inconstant :
On lui jure, on lui répète
Qu'on ne veut plus le revoir ;
Mais l'Amour vient en cachette
Ecrire au bas : *A ce soir.*

ENVOI AUX BELLES.

Beauté qui crains de te rendre,
Fuis le danger du boudoir :
Tu crois en vain te défendre ;
L'Amour trahit ton espoir :
Cachant son aile, il caresse ;
On ne voit que son flambeau ;
Sur les yeux de la Sagesse
Le fripon met son bandeau.

M. Ph. de la Madelaine.

LA FOIRE N'EST PAS SUR LE PONT.

AIR : Du partage de la richesse.

Quel spectacle, disait Grégoire,
Se présente à mes yeux surpris!
Ne dirait-on pas que la foire
Est sur tous les ponts de Paris?
On y regarde l'eau qui coule;
Mais le soleil y donne à plomb:
Ma foi, laissons passer la foule;
La foire n'est pas sur le pont. (*Bis.*)

Damis a l'humeur vagabonde,
Et rien ne charme son désir;
Il se plaît à courir le monde
Afin de trouver le plaisir;
Il s'agite, il brûle, il s'embarque,
Et partout l'écho lui répond:
Retenez un peu votre barque;
La foire n'est pas sur le pont.

Il est des auteurs assez crânes
Pour risquer toujours du nouveau;
Mais en passant le pont aux ânes
Ils se laissent tomber dans l'eau:
C'est vainement qu'à leurs oreilles
Les sages critiques diront:
Redoublez de soins et de veilles;
La foire n'est pas sur le pont.

Le timide Lycas courtise
La fille du riche Mondor:
Pour vaincre son âme indécise
Le père lui fait un pont d'or;
Mais sagement le bon apôtre
Répond en se tâtant le front:
Pour être mari comme un autre
La foire n'est pas sur le pont.

Pour passer sur le pont du Diable
Il ne faut pas trop se presser,
Et cependant il est croyable
Qu'il nous faudra tous y passer:
Mais quand le plaisir nous invite,
Amis, prenons la balle au bond;
Gardons-nous d'en user trop vite;
La foire n'est pas sur le pont.

M. Antignac.

LA NUIT TOUS LES CHATS SONT GRIS,

VAUDEVILLE-PROVERBE.

Air du Vaudeville du Rémouleur.

Quittant ce soir un logogriphe
Que dans ma tête je roulais,
Sur l'animal qui porte griffe
Je veux griffonner des couplets:
Si par malheur on les censure,
Ce n'est pas moi qui les écris;
Non, c'est le chat... je vous assure,
Et... *la nuit tous les chats sont gris.*

J'étais rêveur sur ma couchette
Lorsque je crus voir cette nuit
Le joli chat de ma Fanchette
S'acheminant vers mon réduit:
Je le gardai jusqu'à l'aurore;
Je vis alors que j'avais pris
Le vieux chat blanc d'Eléonore...
Mais... *la nuit tous les chats sont gris.*

—Je vais mettre un *lapin* en broche,
Disait un traiteur fin matois,
Qui *pour me vendre chat en poche*
Venait de chasser... sur les toits.
Sa femme ouvre sa carnarière :
—*Mon chat noir !*... dit-elle à grands cris.
—Mamour, j'ai chassé sans lumière,
Et *la nuit tous les chats sont gris.*

—Ce soir on m'a pris une poule,
Criait Pierrot le beau parleur,
Et je n'ai pas pu dans la foule
Mettre la main sur mon voleur :
J'aurais voulu de cette niche
Lui payer à l'instant le prix ;
Mais c'était un gros *chien caniche*...
Et *la nuit tous les chats sont gris.*

La dévote et froide Arabelle
Ne voudrait pas qu'on l'affichât ;
Aussi pendant le jour chez elle
Vous ne rencontrez pas un chat :
La nuit cette beauté sauvage,
Reprenant ses jeux favoris,
Laisse aller le chat au fromage...
Et... *la nuit tous les chats sont gris.*

Orgon jadis fut un beau sire,
Fort sur la walse et l'entrechat;
Rose alors daignait lui *sourire*,
Et l'appelait *son petit chat:*
Si *le vieux matou* près de Rose
Attrape encor quelques *souris*,
A présent c'est à la nuit close,
Car... *la nuit tous les chats sont gris.*

Mes amis, lorsqu'à la guinguette
Nous irons oublier Paris,
Songeons que le censeur nous guette
Comme un chat guette une souris;
Et si par des glouglous sans nombre
Bacchus égarait nos esprits,
Ne revenons qu'à la nuit sombre,
Car... *la nuit tous les chats sont gris.*

M. Armand-Gouffé.

ATYS,

cantique mythologique et moral.

AIR : Tous les Bourgeois de Châtres.

Vous connaissez Cybèle,
Qui sut fixer le Temps ;
On la disait fort belle,
Même dans ses vieux ans :
Cette divinité, quoique déjà grand'mère,
Avait les yeux doux, le teint frais,
Avait même certains attraits
Fermes comme *la Terre.*

Saturne, mauvais père,
Mangeait tous ses enfans,
Et Cybèle en colère
Disait entre ses dents :
Si je ne puis, hélas ! à ta faim les soustraire,
Désormais je mettrai mes soins,
Cruel ! à t'épargner du moins
La peine de les faire.

Pour hâter sa vengeance
Elle invoque l'Amour :
Le Dieu par complaisance
Mène Atys à sa cour.
Ah ! ce berger, dit-elle, est digne de me plaire,
Et je veux, en dépit du Temps,
Qu'il trouve dans tous ses instans
Le bonheur sur *la Terre*.

Dans une douce ivresse
Ils passèrent huit jours ;
La plus vive tendresse
Signala leurs amours ;
Mais Saturne un matin dans un coin de son louvre
Les aperçut groupés si bien,
Qu'il s'écria : Donc il n'est rien
Que *le Temps* ne découvre !

Pour prix de tant d'audace
Tûrai-je le galant ?
Non ; non, faisons lui grâce,
Et qu'il soit inconstant ;
Car si l'Amour séduit la perfide Cybèle,
L'amour-propre est encor plus fort ;
Femme aime mieux un amant mort
Qu'un amant infidèle.

Sans s'exposer au blâme
L'époux original
Pour corriger sa femme
Veut servir son rival ;
Il va chercher pour lui nymphe à gentille allure.
Plus d'un mari dans pareil cas
A fait pour sortir d'embarras
Le rôle de Mercure.

Il trouve une fillette
(*Sangaride* est son nom)
Qui soupirait seulette
Sur les bords du Lignon ;
Il l'offre aux yeux d'Atys : le jeune téméraire
Se croit du ciel un des élus,
L'embrasse, et dit : Je ne veux plus
Végéter sur *la Terre*.

La déesse, indignée
De cette trahison,
Se voyant dédaignée,
A perdu la raison ;
Elle saisit Atys, et sa main vengeresse,
Que guide l'aveugle fureur,
En fait, sans remords ni pudeur,
L'Abeilard de la Grèce.

La balâfre cruelle
D'Atys causa la mort.
Que va faire Cybèle
En apprenant son sort?
Dans les bras d'un époux à l'instant elle vole:
C'est à lui de sécher mes pleurs,
Dit-elle; car des grands ma heurs
Le Temps seul nous console.

Saturne avec clémence
Disait à sa moitié:
D'un regret qui l'offense
Votre époux a pitié;
Ah! ne sait-il pas bien que votre sexe aimable
Dans l'Olympe comme à Paris
Sans crime trompe les maris?...
L'Amour seul est coupable.

Le vieillard, plus sévère
Depuis ce triste jour,
A déclaré la guerre
A Vénus, à l'Amour:
Il les poursuit partout; leur présence l'irrite:
Osent-ils paraître à ses yeux,
Chez les mortels ou chez les dieux
Le Temps les met en fuite.

M. Charles Sartrouville.

C'EST PLUTOT FAIT,

CHANSONNETTE.

AIR : Ça n' se peut pas.

Dans un repas, dans une fête
Quand on se trouve à l'unisson,
Pour que la gaîté soit parfaite
On sait qu'il faut une chanson;
Aussi pour se tirer d'affaire,
Pour mieux jouir de son effet
Plus d'un chansonnier la fait faire :
C'est plutôt fait. (*Bis.*)

Vous qui voulez par la richesse
En tous lieux séduire et briller,
N'allez pas par délicatesse
Vous amuser à travailler :
Méprisez un modeste lucre,
Et, morbleu ! pour aller au fait,
Achetez un millier de *sucre;*
C'est plutôt fait.

Trois mois tout juste après sa noce
Le pauvre Colas eut un fils.
— Ma femme n'est pas si précoce,
Lui dit son compère surpris.
— Mon ami, tant mieux pour la tienne,
Répondit Colas satisfait;
Apparemment qu'avec la mienne
C'est plutôt fait.

Si l'on voit tant de mélodrames
Accabler un public trop bon,
Sans redouter les épigrammes
J'en peux bien dire la raison :
Quand la marche en est si facile,
Quand il ne faut pas d'intérêt,
Quand il ne faut ni plan, ni style
C'est plutôt fait.

Nargue de ce buveur sévère
Qui se croit très-bien restauré
En versant dans un petit verre
Un petit coup bien mesuré !
Pour que le bon jus de la treille
Fasse promptement son effet,
Je bois à même la bouteille;
C'est plutôt fait.

M. Brazier.

LES CHALEURS,

OU

AH! COMM' ÇA FAIT SUER!

AIR : Voulez-vous savoir l'histoire.

Sans r'garder le thermomètre
D' monsieu d' Réaumur,
J' crois qu' les chaleurs vont nous mette
Tous au pied du mur.
A c' temps-là quand l' pauvre monde
N' peut pas s'habituer,
C'est l' cas d' chanter à la ronde :
Ah ! comm' ça fait suer ! (*Bis.*)

J'entends partout le beau sexe
Dire : Ouf ! qu'il fait chaud !
Dam', il faut voir comm' ça vexe
Nos femm' comme il faut !
Ell's ont beau changer de place,
S'ébattre et se r'muer,
Tous les hommes sont de glace...
Ah ! comm' ça fait suer !

Dacz qu' j'aperçois une fille,
Je courons après;
J' l'embrass' quand elle est gentille,
Et ça m' rend l' teint frais;
Mais lorsque c'est notre femme
Qui vient nous saluer,
Et nous parler de sa flamme,
Ah! comm' ça fait suer!

Prop' z'au vaud'vill' comme au drame,
Maint poëte aujourd'hui
Fait des ouvrag's à la rame
Qu'il donn' comme d'lui;
Mais souvent ces bons apotres,
Qu'ont l'air d' s'exténuer,
N' font jouer qu' les pièces des autres;
Ah! comm' ça fait suer!

Tel sous l' bras portait l'assiette,
Qui porte un chapiau;
Tel aut' qui porte une brelte,
Portait z'un coutiau:
J' vois ces enfans d' bonn' famille
Dans l' monde affluer:
Comme un soleil chacun brille;
Ah! comm' ça fait suer!

Quand j' chant', malgré ma paresse,
Les chaleurs qu'il fait,
Je r'sentons ben la séch'resse
D'un pareil sujet;
Pour qu' ma chanson soit mieux faite
J'ai beau m'évertuer,
J' crains qu'après moi z'on n' répète:
Ah! comm' ça fait suer!

M. Francis.

4e SOIRÉE DE CADET BUTEUX

A LA TRAGÉDIE D'ALTAXERCE.

Air des Folies d'Espagne.

Ecoutez-moi, vous tous qui d'Altaxerce
N' connaissez point la tragédie en vers,
C'est, voyez-vous, un ouvrage qui perce....
L'âme d'tous ceux qui n' l'ont point z'à l'envers.

AIR: Aussitôt que la lumière.

Dans c'te pièce gn'a z'un père
Qui d'abord, d'un air end'sous,
Vient nous dire qu'à la guerre
Son garçon fait les cent coups,

Et qu'un jour, dans un' mêlée,
Sans lui, du vieux roi Xerxès,
Les enn'mis auraient d'emblée
Envoyé l' fils *ad patres*.

AIR : J'ons un Curé patriote.

Faut, dit-il, qu'enfin j' m' hasarde
A faire un coup digne d' moi;
V'là z'assez long-temps qu' la garde
S' monte à la porte du roi:
Sitôt qu' mon fils arriv'ra,
C'est pour lui qu'on la mont'ra,
Et Xerxès (*ter*) la descendra. (*Ter.*)

AIR : Oui, je suis soldat moi.

Oui, qu'il règne aujourd'hui,
Maugré qu'on en glose;
Quand on s'est battu comm' lui,
C'est ben la moindre chose.
Sur c' mot-là son fils paraît;
V'là qu'Artaban l'embrasse,
Et qu' tout plein d' son beau projet,
Il lui dit: Cher Albace,
J'entendons qu' tu sois roi,
Maugré qu'on en glose;
Quand on s'est battu comm' toi,
C'est ben la moindre chose.

AIR : Bon, bon ; mariez-vous.

—Ah, papa ! pourriez-vous bien....
— Mais paix donc ! faut du mystère.
— Mais, papa, c'est z'un coup d' chien.
— Qui ne risque rien n'a rien.
Nous, nous, nous sommes six
Qui nous chargeons de tuer l' père ;
Tu, tu, tu tûras l' fils,
Et j'aurons l' trône *gratis*.
— Ah, papa ! pourriez-vous bien....
— Mais paix donc ! faut du mystère.
— Mais, papa, c'est z'un coup d' chien....
— Paix ! qui n' risque rien n'a rien.

AIR : J'arrive à pied de Province.

V'là qu' pour faire ton commerce
T'arrives tout chaud.
C'est qu'à la tête d' la Perse
N' faut point z'un manchot :
L' maintien de c' peuple indocile
D'mande un autre bras ;
Xerxès est un imbécille ;
Tu lui succéd'ras.

Air du Vaudeville d'Arlequin Cruello.

Hé quoi ! lorsque je m' suis battu
Contre vent et marée,
Vous voudriez voir ma vertu
Ainsi déshonorée !...
Après avoir vengé mon roi,
Puni les enn'mis d' sa loi,
J'aurais l'âme assez fausse
Pour aller comm' ça d' but en blanc
D' sa majesté percer le flanc....
Papa, (*bis*) ça s'rait gâter la sauce.

Air : Sur l' port avec Manon un jour.

Quand j' te dis qu' t'es fait pour régner...
Ainsi, gn'a point z'à barguigner...
Songe qu'il y va de ta gloire...
—Tuer l' pèr' par-ci, tuer l' fils par-là,
Je n' vois, papa,
Pas d' gloire à ça...
L' premier vaurien
Qui m'a dit qu' je f'rais bien,
J'yai cassé la gueule et la mâchoire.

Air : Courons d' la brune à la blonde.

Là-d'sus le papa qui s' damne,
Connaissant l' faible d' l'enfant,
Quand il d'mande à voir Mandane,
Lui dit que le roi l' défend.

Jarni ! c'est ainsi qu'il m' traite !
Dit l' jeune homme tout en feu,
Et je serions assez bête !
Non, morbleu !
Non, corbleu !
Berdi y berda,
Patati, patata;
Le papa,
Croyant qu'ça
L'irrit'ra,
L' décid'ra,
Le plant' là,
Et s'en va...
Mais l' jeune homme est honnête.

AIR : La bonne aventure.

Las d' s'avoir tant fatigué
Sans toucher son âme,
D' l'avoir en vain harangué
Pour l' succès d' sa trame,
L' papa r'vient l'air intrigué,
L'œil hagard et l' visag' gai
Comme un mélodrame,
O gué !
Comme un mélodrame.

AIR : Lise épouse l'beau Germance.

Ah ! te v'là ! qu'il dit ; silence !
Va-t-en... reste... La couronne...
La vengeance... C'est fini...
La nature... C'est pour toi...
On vient... c'est égal... Que dire ?
— Mais, répond l' fils étonné,
Tout c' que vous dit' là, mon père,
N'a ni rime, ni raison.

AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

Bref, par sa main il nous dit comme
Le roi vient d'être poignardé...
Il fallait que le pauv' cher homme
Fût ce jour-là bien mal gardé.

AIR : Du haut en bas.

Le roi z'est mort !
Répond le jeun' héros qui bisque,
Le roi z'est mort !
Ah, papa ! c'est z'un peu trop fort :
N' savez-vous pas l' danger que j' risque...
Vous n' fût' jamais mon père pisque
Le roi z'est mort.

AIR : Pierrot sur le bord d'un ruisseau.

Queu trait d' sournois ! queu rag' d'enfer !
C' coup diabolique
D'viendra du tragique...
Si dans vos mains on trouve c' fer,

Vous s'rez pendu, rien n'est plus clair.
Daignez permettre
Qu' j'aille l' mettre
Dans certain coin
Où je n' crains pas d' témoin...
Et crac, le v'là qui s'enfuit l'arme au poing...
Ha! ha! comme on n' le verra point!

AIR : Y a d' l'oignon.

Il s'esbigne en cachette;
Mais au bas d' la maison
Un' patrouille en vedette
Surprend l' pauvre garçon...
Ya d' l'oignon, (*Ter.*)
D' l'oignette...
Ya d' l'oignon.

C'est lui, dit-on sur l'heure,
C'est lui qu'a tué l' patron...
Il faut, il faut qu'il meure;
Ce n' s'ra pas sans raison...
Ya d' l'oignon, (*Ter.*)
Il pleure...
Ya d' l'oignon.

AIR : A la façon de Barbari.

V'là qu'on amène l' criminel
Pardevant z' Altaxerce...
Mais, voyez l' respect paternel!
Pas d' danger qu' rien n' transperce.

J' vois trop qu'il n'est pas innocent,
Dit l' juge en l' chassant;
Qui n' dit mot consent:
Et toi, ma sœur, toi, dont pour lui
Aujourd'hui
L'amour s'était encor accru,
L'euss'-tu cru?

AIR: J'ai perdu mon âne.

Hé quoi! dit Mandane,
Vot' bouche l' condamne!
Mais j' vous dis devant témoins
Que c' n'est là ni plus ni moins
Qu'un jugement d'âne.

Air de Marcellin.

Ne t'a-t-il pas sauvé le jour?
Sans lui l' destin tranchait ta vie...
Sans lui j' te perdais sans retour...
La lumière t'était ravie...
L'air qu' tu respires tu l' lui dois;
Si j' te r'vois c'est lui qu'en est cause.....
Enfin la pauv' sœur aux abois
Disait toujours la même chose.

AIR: A la papa.

Qu' tes discours sont éloquens!..
Dit à sa sœur ce bon frère;
S'rait-il revenu des camps
Pour des crim' si conséquens?

C'est des cancans.
Artaban qu'est là
Décidera l'affaire...
Et puisque le v'là,
Il va nous juger ça
A la papa. (*Bis.*)

AIR : Je vous comprendrai toujours bien.

N' sachant trop sur quel pied danser,
V'là z'Artaban qui perd la tête;
Il d'mand' la permission d' walser...
V'là z'Altaxerce qui l'arrête.
Accusé du crime infernal,
Albaç' paraît; tout l' monde tremble,
Et pour remplir le tribunal
V'là l' papa tout seul (*ter*) qui s'assemble. (*Bis.*)

AIR : Quoi ! vous ne me dites rien.

A l'av'nir, dit-il, mon fils,
Suivrez-vous mieux mes avis?
Qu' vous conseillait Artaban?
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Vous avez fait des façons,
Et nous v'là jolis garçons!

AIR : Cadet Roussel est bon enfant.

Allons, dit l' prince, il faut parler,
Allons, dit l' père, il faut parler:
Songe, dit l'un, à n' pas r'culer;
Parle, dit l'autre, sans t' troubler:

Si t'es innocent j' te pardonne...
Sinon c'est ton trépas qu' j'ordonne.
Mais, mais, fort heureus'ment,
L' fils de Xerxès est bon enfant.

AIR : O Richard, ô mon roi!

O mon ch' père, ô mon roi!
Qu' voulez-vous que j' vous dise?
C' n'est pas moi, non, non, c' n'est pas moi
Qu'ai fait un' pareille sottise.
Là-d'sus l' père interdit
Le r'gard' d'un œil qui dit:
N' vas pas faire encore un' bêtise.
O mon ch' père, ô mon roi....

AIR : C'est un enfant.

Veux-tu parler, réplique l' prince.
Non, répond-il; je n' sors pas d' là.
—Nomme l' coupable; qu'on le pince.
—S'il en faut z'un, hé ben, me v'là:
Qu' l'on m' mène au supplice,
Ou qu'on m'ensev'lisse
Dans un cachot, *in sœcula*....
Je n' sors pas d' là. (*Bis.*)

AIR : Si Derilas.

J'opinons pour qu' l'accusé meure,
Dit l' père en roulant de gros yeux;
En c' cas-là qu' ça soit tout à l'heure,
Dit l' fils en l'vant les bras aux cieux. (*Bis.*)

Jarni, l'étonnant caractère!
Dit l' prince en sortant à grands pas...
V'là z'un fils comme on en voit guère, } *Bis.*
Un papa comme on n'en voit pas.

Air : J'commençons à m'apercevoir.

Mais dans l' tarrible désespoir
Où l' met la mort d' son père,
Savez-vous c' qu'il va faire?
Vite sur l' trône il va s'asseoir.
V'là c' qui s'appelle
Un fils fidèle,
V'là c' qui s'appelle
Un fils, fi, fi, fidèle!...
Au lieu d'perdre l' temps en regrets
Sur un malheur encor tout frais,
Voyez (*bis*) comme un quart-d'heure après
C' bon fils est pressé d' faire
Comme faisait son père. (*Bis.*)

Air du Ballet des Pierrots.

Mais Artaban, qui sait qu' la mode
Quand on s' fait roi c'est d'boire un coup,
S'avis' d'un expédient commode
Pour s' tirer d'affair' tout à coup.
Certain du succès d' l'entreprise,
Il s' dit tout bas: Ah! queu bonheur!
Avant qu' mon fils boiv' ma sottise
L' cher prince aval'ra la douleur.

AIR : Nous nous marierons dimanche.

Il va pour sortir;
Crac, il voit s'ouvrir
Deux superbes rideaux d' Perse :
Moi j' pense d'abord
Qu' c'est le lit du mort....
C'est l' couroun'ment d'Altaxerce.
Quel appareil !
Gn'a z'un soleil
En face,
Un p'tit buffet
Sur lequel est
Un' tasse,
Et vingt-cinq soldats,
La hall'barde au bras,
Qui r'présentent l' peuple en masse.

AIR : Tous les Bourgeois de Châtre.

L' prince allait boir' la tasse,
Quand un garde-du-corps
Vient lui dire qu'Albace
Fait le diable au-dehors;
Qu'il a de sa prison fui z'à la dérobée;
Qu'il porte partout l' fer et l' feu,
Et qu' si le roi n' se montre un peu,
Sa couronne est flambée.

AIR : Mon père était pot.

Ah! dit Mandane en accourant,
Qu'Albace est un fier homme!
Criant, courant de rang en rang,
Mil' zyeux! il faut voir comme
Pour l'amour de toi,
D' sa belle et d' son roi
Il renverse et vous perce
Jusqu'en ce palais,
Mon frère, tous les....
Tous les enn'mis d' la Perse.

AIR : Le Saint craignant de pécher.

—Eh! t'nez, messieurs, vous l' voyez....
Sur c' mot v'là qu'Albace
Se présente et tombe aux pieds
D' son roi qui l'embrasse.
Mais, dit c' bon prince au vainqueur,
J'ai toujours, papa, sur l' cœur....
Vers le ré, ré, ré,
Vers le gi, gi, gi,
Vers le ré,
Vers le gi,
Vers le régicide....
J' veux qu' ton bras me guide.

Air : Je n'saurais danser.

Je n' saurais l' nommer,
Non, répond-il, non, morguenne!
Je n' saurais l' nommer,
Quand on devrait m'assommer;
Mais si vous pensez
Qu' la mort du roi d'mand' la sienne,
Je l'aimons assez
Pour payer les pots cassés.

Air : Avale, avale, avale, avale.

Hé bien, dit l' roi,
J' m'en rapporte à ta foi;
Mais c' peup' qu'est là
Veut une aut' preuve qu' ça.
Tu sais comment
J' prêtons ici serment:
Bois ce flacon
Pour dissiper l' soupon.
C'est z'Altaxerce qui t' régale,
Avale, avale, avale, avale, avale, avale...
L'aut', qui n'en peut plus,
Dit qu' ça n'est pas de r'fus.

Air du Vaudeville du Sorcier.

L' jeune homme auparavant que d' boire
Jure au public qui l' contemplait,
Qu'il n'a pas fait d' brèche à sa gloire,
Qu' ses mains sont blanches comm' du lait:

A c' mot il va pour boir' la tasse;
L' papa sur lui tomb' tout à coup,
Et s' résout
A boir' tout
D'un seul coup....
Ah! dit tout l' monde, queu grimace!
J' vois d' quoi z'y r'tourne; il a l' frisson....
C'est d' la poison, c'est d' la poison. (*Bis.*)

Air du Pas redoublé.

Gageons, dit Mandane en pleurant,
Qu' c'est lui qu'a tué not' père.
Et n' me r'merciez pas, dit l' mourant,
Si j' n'ai pas tué vot' frère:
Cont' son sort on a beau r'gimber,
Jamais on n' s'y dérobe;...
J' voulais la lui faire gober....
Et c'est moi qui la gobe.

Air: Cœurs sensibles, cœurs fidèles.

Altaxerce, ... je suscombe,....
Au v'nin... qu' j'allais te r'passer...
Me v'là... z'un pied... dans la tombe,
L'autre... y va bientôt... passer...
Bonsoir donc... La toile tombe
Sitôt qu'il a trépassé...
Requiescat in pace...

M. Désaugiers.

CHANSONS SUR LES MOTS DONNÉS.

Pleurer est bon ; rire vaut mieux.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Jadis on a vu dans la Grèce
Deux grands philosophes censeurs :
L'un pleurait sur notre faiblesse ;
L'autre riait de nos erreurs :
J'approuverais bien Héraclite ;
Mais, quittant le ton sérieux,
Je dis ainsi que Démocrite :
Pleurer est bon ; rire vaut mieux.

La peur ne sert point à grand'chose,
Ou plutôt ne guérit de rien :
De nous le sort toujours dispose ;
Il règle et le mal et le bien :
Ainsi, nous dit la jeune Hortense
Le plaisir encor dans les yeux,
Pourquoi pleurer mon innocence ?
Pleurer est bon ; rire vaut mieux.

Quelquefois auprès de Glycère
Daphnis, exprimant son amour,
Pour prouver qu'il était sincère
Versait des larmes tout un jour;
Mais sa belle, lasse d'attendre
L'instant qui les rendait heureux,
Lui répétait d'un air bien tendre:
Pleurer est bon; rire vaut mieux.

Quand ma Cloris m'est infidèle,
Et recherche d'autres plaisirs;
Quand Rosine devient rebelle,
Et rejette tous mes soupirs,
Je puis à peine me contraindre;
J'accuse mon destin fâcheux;
Mais que me sert-il de me plaindre?
Pleurer est bon; rire vaut mieux.

Que d'une lente tragédie
On me vante les beaux morceaux;
Que d'une bonne comédie
On me trace tous les tableaux,
Je puis le dire en conscience,
S'il faut choisir entre les deux,
La dernière a la préférence:
Pleurer est bon; rire vaut mieux.

Si notre étoile sur la terre
Souvent nous condamne à souffrir,
Se résigner est nécessaire;
Après la peine le plaisir.
Du noir chagrin fuyons la route;
En tout montrons-nous courageux,
Et ne remettons plus en doute
Pleurer est bon; rire vaut mieux.

M. L...s F...s, *abonné de Paris.*

MÊME SUJET.

AIR : Jetez les yeux sur cette lettre.

Il est, dit-on, un Jean qui pleure;
Il est de même un Jean qui rit:
Quelle humeur vous semble meilleure?
Lequel des deux a plus d'esprit?
On intéresse par les larmes;
Mais ce rôle est bien sérieux;
L'autre à mes yeux a plus de charmes:
Pleurer est bon; rire vaut mieux.

Sur les humains comme Héraclite
Faut-il verser des pleurs amers?
Doit-on imiter Démocrite,
Et s'égayer de leurs travers?
Pour résoudre un pareil problème
Mon moyen est victorieux;
Je dis, fidèle à mon système:
Pleurer est bon; rire vaut mieux.

Veuve à vingt ans, la jeune Elise
Pleure l'objet de ses amours;
Elle veut, nouvelle Artémise,
A gémir passer ses beaux jours:
Mais un mois à peine s'écoule,
Et déjà les Ris et les Jeux
Chez elle reviennent en foule:
Pleurer est bon; rire vaut mieux.

Malgré critiques, épigrammes,
En dépit de maints détracteurs,
Romans anglais, lugubres drames
Trouvent toujours des amateurs:
A larmoyer on peut se plaire;
Pour moi j'en suis peu curieux:
Vive Rabelais et Molière!
Pleurer est bon; rire vaut mieux.

Ivre d'amour et d'espérance,
Un amant tendre et langoureux
Peut sur le ton de la romance
Célébrer l'objet de ses feux;
Moi dans une chanson légère,
Sur un refrain toujours joyeux,
Je chante gaîment ma bergère:
Pleurer est bon; rire vaut mieux.

M. ***, *abonné de Metz.*

LE PONT-NEUF.

AIR : Servantes, quittés vos paniers.

Ce fut vers l'an seize cent neuf,
Moins une cinquantaine,
Que l'on construisit le Pont-Neuf,
Si l'histoire est certaine.
Plus que son nom son âge est mûr;
Mais il est solide, à coup sûr,
Quoiqu'il se trouve bâti sur
Les brouillards de la Seine.

Là jamais on n'est garanti
Du vent ni du tapage ;
Par le soleil on est rôti,
Ou trempé par l'orage ;
Par la foule on est étouffé,
Par le vent on est décoiffé ;
Puis au filou l'homme étoffé
Paye un droit de passage.

En s'y promenant l'amateur
Admire la structure
De ces palais qui sont l'honneur
De notre architecture ;
Mais sur les baigneurs, par hasard,
Les femmes jetant un regard,
Préfèrent aux beautés de l'art
Celles de la nature.

Naguère, hélas! on y trouvait
Un monument de gloire,
Que la reconnaissance avait
Dressé pour la Victoire.
Jaloux d'un héros de métal,
Vainement un peuple brutal
Crut, brisant un homme à cheval,
Effacer sa mémoire.

A la place du bon Henri,
Qui domine la Seine,
On trouve un jardin bien fleuri,
Où l'on reprend haleine;
Là, sous un joli pavillon,
On prend café, glaces, bouillon,
Au bruit du fameux carillon
De la Samaritaine.

Par un Abonné de Paris.

Le jardin de Pâris est en effet un endroit charmant : c'est le petit Tivoli du faubourg Saint-Germain, le rendez-vous de la bonne société, de cette société tranquille, franche, loyale, et dont les sentimens et les actions sont aussi pures que l'air que l'on y respire. C'est un des endroits de la capitale où l'on fait les meilleurs déjeûners; c'est, après Frascati, le café où l'on trouve les meilleurs glaces.

C.

MOTS DONNÉS.

Les trois mots donnés sont :

Saint-Grégoire ;

Il n'est point de fumée
Sans feu ;
(*Sur l'air de Tarare pompon.*)

La Poussière.

BOUTS RIMÉS.

PAS (*marcher*)
SOMME (*d'argent*)
PAS (*nég.*)
SOMME (*dormir*)
POINT (*de vue*)
LIVRE (*tournois*)
POINT (*nég.*)
LIVRE (*à lire.*)

LE CAFÉ,

OU

L'APRÈS-DINÉE.

VARIÉTÉS.

ALLÉGORIE.

LE TESTAMENT DE L'AMOUR,

Vulcain des bosquets de Paphos
Avait enlevé Dionée,
Et dans les forges de Lemnos
La retenait emprisonnée,
Du plus fort le droit rigoureux
Triompha de sa résistance :
Un beau jour Vulcain fut heureux,
Et l'Hymen reçut la naissance.

L'Amour l'apprend : quel déplaisir !
Un froid mortel vient le saisir.
Le mal croît ; pour ses jours on tremble.
Ah ! dit Vénus, il en mourra :
Je l'ai prévu, ces enfans-là
Ne pourront jamais vivre ensemble.

Quand il est en santé l'Amour
A l'avenir ne songe guères ;
Au moment de perdre le jour
Il veut mettre ordre à ses affaires.
Aussitôt on voit accourir
Le garde-note de Cythère.
Quel Dieu pourra le secourir ?
C'en est fait, l'Amour va mourir !
Il a fait venir un notaire.

Près de succomber à ses maux,
L'Amour, entr'ouvrant sa paupière,
D'une voix mourante en ces mots
Dicte sa volonté dernière :
« Par le présent acte arrêté,
« Consenti, revu, constaté,
« Le tout dans la forme ordinaire,
« J'établis la Fidélité
« Ma principale légataire,
« Et je nomme la Volupté
« Exécuteur testamentaire.

« Je lègue au Plaisir mon berceau,
« Mon patrimoine à l'Espérance,
« Mes ailes à la Jouissance,
« A la Discorde mon flambeau,
« A la Justice mon bandeau,
« Et mes armes à l'Innocence;
« Enfin, pour contenter les vœux
« Que je forme encor sur la terre,
« Je demande que le Mystère
« Dans le fond d'un désert affreux
« Cache ma tombe solitaire;
« Que sur ce triste monument
« On grave pour tout ornement
« Ces mots en style lapidaire :
« *Ci-gît du monde le soutien,*
« *Le fléau, l'espoir ou l'envie,*
« *Le plus grand mal, le plus grand bien,*
« *Un ange, un monstre, un dieu, tout, rien.*
« *Ci-gît l'Amour.... Adieu la vie!!!* »
Il dit, et ferme ses beaux yeux.
Le soleil pâlit dans les cieux;
Un voile épais couvre la terre;
Le désespoir est dans Cythère,
Et du monde attristé les Dieux
Partagent la douleur amère;
Enfin, dans les bras de sa mère,
Qui voudrait avec lui mourir,

L'Amour, en accusant son frère,
Exhale son dernier soupir.
Dans des lieux stériles, agrestes,
Comme il l'a prescrit en mourant,
Sur les bords glacés d'un torrent
On dépose ses tristes restes:
Là les Jeux, les Grâces en deuil
De pleurs arrosant son cercueil,
Attendaient la troisième aurore.
Elle naît; spectacle enchanteur!
Ce n'est plus ce séjour d'horreur,
Ce désert que le ciel abhorre;
C'est un vallon chéri de Flore,
Où la rose, qui vient d'éclore,
Exhale ses douces odeurs;
Où la nature se décore
De fruits, de feuillage et de fleurs:
Tout croît, tout s'unit, tout fermente,
Tout s'embrase de feux nouveaux,
Et jusque dans le sein des eaux
Circule une sève brûlante.

Bientôt dans ce riant séjour
Le plus doux miracle s'achève:
Un mirte fleurit et s'élève
Sur cette tombe où fut l'Amour:
Sous son ombrage solitaire
Daphnis et la jeune Glycère

Se livrent à d'aimables jeux ;
Dans l'innocence de leurs vœux
Une ardeur plus vive, plus tendre,
De son charme vient les surprendre,
Et tout à coup au milieu d'eux
Un long soupir se fait entendre.
Quel enfant paraît à leurs yeux ?
C'est lui !... qui pourrait s'y méprendre !...
C'est l'Amour, plus brillant, plus beau,
Il sort de la nuit du tombeau :
Tel on voit l'oiseau d'Arabie
Au sein d'un bûcher parfumé
Puiser une nouvelle vie
Dans les feux qui l'ont consumé.

M. DE JOUY.

A Mme D***,

en lui envoyant la Chanson intitulée : *La Femme de 50 ans.* (1)

Vous touchez, dites-vous, à votre cinquantaine ;
Ah ! c'est calomnier le Temps ;
Qui plaît est toujours au printemps :
Vous toucheriez à la trentaine
Que vous n'auriez pas cinquante ans.

M. PH. DE LA MADELAINE.

---

(1) Elle est dans notre numéro du mois de *Mai*.

LE DROIT DE PASSE,

OU

GRÉGOIRE A LA BARRIÈRE,

ANECDOTE.

Etendus sur une charrette,
Grégoire et deux de ses amis,
Se retirant de la guinguette,
Certain soir rentraient dans Paris.
Ils arrivent à la barrière.
Halte là! cria le commis;
N'avez-vous rien aux droits soumis?
—De vin j'ons notre panse entière,
Et voilà tout... Fouille, coquin!
—Impertinent! si je...—Quoi!...—Passe:
Pour aujourd'hui je te fais grâce;
Mais n'y retourne pas demain.
— A cause?... — Je te le conseille:
En cruche on fait payer le vin
Comme s'il était en bouteille.

M. Capelle.

ÉNIGMES, CHARADES, LOGOGRIPHES.

Le mot de l'Enigme insérée dans le Cahier de *Juillet* est Papier.

Celui de la Charade est Lait-ton.

Celui du Logogriphe est Mirte.

Messieurs les Abonnés qui ont deviné ces trois mots sont :

MM.

*F********, de Nantes.
Stéphen, de Béveren (Escaut.)
*J. A. L.*******, de Chessy (Rhône.)
Brée aîné, de Falaise.
Lesguillon, de Ferrières.
Meyer, de Mulhouse.
Fabre, (de l'Ain) de Guéret.
Ph. Cartier, d'Anvers.

Voici les principales pièces que nous avons reçues à ce sujet ;

SUR L'ÉNIGME.

Plains mon sort malheureux ! je quitte l'usurier :
Je cherchais de l'argent ; il n'a que du *papier*.

M. Stephen, *abonné de Béveren*.

SOLUTION DES ÉNIGME, CHARADE ET LOGOGRIPHE

du numéro de Juillet 1808.

Sur ce *papier* sans nul délai,
Muse, allons, que l'on s'évertue!
De la bienfaisante *laitue*
Faisons un éloge complet.
— Un éloge! hé mais, s'il vous plaît,
Qu'a cette plante d'agréable?
Il conviendrait mieux, à mon gré,
De chanter cet arbuste aimable,
Ce *mirte* à l'Amour consacré.
— Oui, je prétends de son mérite
Faire un éloge sans *limite*;
Mais je ne me sens pas de voix,
Et, crainte de chute subite,
Ce sera pour une autre fois.

J. A. L******.

A M. GUICHARD SUR SON ÉNIGME.

Si le *papier* où vous tracez vos vers
Buvait assez pour n'en point laisser trace,
Nous pleurerions dans ce monde pervers;
L'on pleurerait encor plus au Parnasse.

P. CARTIER,
de la Société Epicurienne d'Anvers.

CHARADE.

Mon premier est muet en mainte circonstance;
Mon second rend par fois le plus muet bavard;
Les enfans de mon tout offrent en abondance
Le moyen d'exercer et Balaine et son art.

M. P. F.

LOGOGRIPHE.

Au son de certain instrument,
Passé de mode heureusement
Pour les oreilles délicates,
On me réveille, et sur mes pattes
Je me dresse fort gentiment.
Ainsi que le singe Bertrand,
Sans être de la même espèce,
J'exécute maint tour d'adresse
Qui font sourire le passant,
L'oisif, surtout le jeune enfant;
Enfin, quand j'ai par ma souplesse
Et mon badinage innocent
Augmenté le trésor naissant
De mon maître ou de ma maîtresse,
En un saut, tant j'ai de prestesse,

**

Je regagne modestement
L'étroit et sombre logement
Dont je suis la paisible hôtesse....
Indiscrète ! avais-je besoin
De proclamer ici mon sexe ?
Quel est l'esprit assez convexe
Pour me savoir gré d'un tel soin ?
Je ne veux pourtant pas encore
M'en tenir à ce simple aveu;
Non; dût la boîte de Pandore
Sur moi s'ouvrir en temps et lieu;
Dût le lecteur, contre mon vœu,
Murmurer tout haut de ma faute,
Je lui dirai que si l'on ôte
De mon nom le juste milieu,
Je deviens l'attribut d'un Dieu
Qu'il est doux d'avoir pour son hôte.

M. J. A. L***.

MODES.

Toutes les modistes emploient encore des rubans rayés et des rubans à pois; cependant depuis quelques jours les rubans jonquille tout unis prennent faveur. C'est avec ces rubans qu'on fait autour des formes de chapeaux de paille blanche des nervures ou côtes, dont on peut prendre une idée en se figurant un melon dont les deux extrémités seraient coupées. Ces nervures, qui aboutissent à un dessus plat, n'empêchent pas de poser entre la calotte et le bord un cordon de marguerites. Ces marguerites sont d'un jaune jonquille, avec des pistiles plus foncés. Des rubans gros vert et gros bleu s'emploient au même usage; les marguerites alors sont de l'une de ces couleurs. Les plumes sur la paille blanche unie se portent en boitecses, c'est à dire de deux couleurs, divisées par la côte de la plume, ou panachées, fond blanc panaché de rose, fond vert panaché de gros jaune. Une touffe de petits œillets panachés tient quelquefois lieu de plumes. Chez les modistes on fait en taffetas blanc des ca-

potes plissées et à cercles de baleines dans les coulisses, qui ont précisément la forme des capotes de lingères. Les bonnes lingères seules vendent pour le négligé des petites maîtresses des béguins gaufrés. Une rangée de coques de rubans blancs va de la nuque aboutir au centre de cette coiffure; le devant se garnit d'un tulle non dentelé, ou reçoit un demi-voile. Quelques cordonniers font broder au crochet des cercles ou des losanges sur des souliers de maroquin.

AVIS AUX BELLES.

Eau de la demoiselle Mathieu, pour le teint, autorisée par son excellence le Ministre de l'Intérieur, le 12 avril 1806; et par M. le Conseiller d'état Préfet de Police; en vertu de l'approbation donnée à cette Eau par la Société de Médecine de Paris, dans sa séance du 9 frimaire an 11, dans les termes du rapport ci-joint:

Extrait des registres de la Société de Médecine de Paris, séance du 9 frimaire an 11.

La Commission chargée d'examiner une Eau pour le teint, de la composition de mademoiselle Mathieu, a pris connaissance des ma-

tières simples qui entrent dans la composition de cette Eau, et l'a elle-même composée, conformément à la recette qui lui a été communiquée. La Commission déclare qu'il y a identité entre le produit qu'elle a obtenu et l'Eau qui lui a été donnée pour échantillon et pour objet de comparaison; que cette Eau pour le teint ne contient aucune substance nuisible à la santé, et peut être employée avec confiance.

Ont signé POUILLON-LAGRANGE *et* MORRELOT, *rapporteurs.*

La Société, après avoir entendu le rapport de ses Commissaires, en adopte pleinement le contenu, et arrête qu'il en sera délivré copie à la demoiselle MATHIEU.

Signé CHAPTAL, *président;* SÉDILLOT, secrétaire-général; BOULLAY et DUVAL, *secrétaires.*

Ces titres forment en faveur de l'Eau de mademoiselle MATHIEU la garantie la plus forte et la plus respectable; et cet avantage est d'autant plus grand, que cette Eau est la seule qui en jouisse dans toute l'étendue de l'Empire français. Aussi connue chez l'étranger qu'elle l'est en France, et admirable dans ses effets, on ne doit point s'étonner qu'elle fasse depuis plus de huit ans les délices des personnes qui s'en servent.

Cette Eau est d'une odeur suave; elle est limpide et transparente; elle blanchit la peau, lui donne cette fraîcheur et ce velouté qu'on trouve si rarement sur les visages les plus jolis; elle entretient l'éclat du teint, le protège contre l'action de l'air, fait disparaître les taches de rousseur, empêche le hâle, et prévient les rides.

Elle peut être transportée au-delà des mers sans s'altérer, et en tenant le flacon bien bouché elle peut être gardée un grand nombre d'années, sans qu'elle perde rien de son odeur ni de sa vertu.

La Demoiselle Mathieu, ci-devant rue de l'Arbre-Sec, N°. 19, demeure présentement rue de Malte, N°. 4, près la place du Carrousel. C'est chez elle seule que se vend l'Eau que nous annonçons. Les flacons sont de 3 et 6 fr. pour Paris, et de 3 francs 25 centimes et 6 fr. 50 cent. pour les départemens, à cause de l'emballage. Ils sont cachetés pour éviter les contrefaçons; et l'imprimé qu'elle délivre, ainsi que les étiquettes des flacons, sont signés de sa main.

Les lettres doivent être affranchies.

ANNONCES GASTRONOMIQUES.

DU SEL.

Il n'est pas donné à tous les amphitryons d'assaisonner un repas de *sel attique*. Ce précieux condiment ne se vend point au marché : il est des hommes généreux qui le répandent pour que chacun en profite, et c'est dans ce sens que Racine disait de Molière : *C'est un grenier à sel*. Mais ces riches magasins, où les élèves d'Epicure tâchent de s'approvisionner ne les dispensent pas du sel qu'on puise dans le lit de Thétis. Comme ils cherchent toujours le mieux dans chaque genre, ils ont demandé quel était le sel le plus sain et le plus savoureux. Un naturaliste leur a dit qu'il existait deux espèces de sel de table, que les chimistes appellent *muriate de soude;* l'un tiré de la mer, et connu sous le nom de *sel marin*, gris ou blanc; l'autre extrait du sein de la terre, ou des sources salées, et que l'on désigne par *sel gemme*, blanc ou rose. La Franche-Comté

fournit beaucoup de ce dernier. Un chimiste est ensuite venu pour apprendre aux Epicuriens de Cancalle que le sel gris salait plus que le blanc, mais que le blanc avait une saveur plus franche, moins âcre et moins amère que le gris. Il leur en a donné les raisons, qu'il serait trop long de rapporter ici. Le sel gemme, a-t-il ajouté, ou celui des *salines impériales de l'est*, est en général plus pur, moins mélangé d'autres sels, (1) qui altèrent celui de la mer. Il attire moins l'humidité de l'air, et jouit dans un plus haut degré de la propriété de conserver la viande ou les végétaux; ce qui doit lui faire donner la préférence pour les salaisons de ménage.

Sur le témoignage de ces deux experts le sénat Cancallien a pris la résolution de recommander à tous les enfans d'Epicure le sel des salines impériales de l'est, dont le dépôt général est rue Saint-Honoré, N°. 331, vis-à-vis le marché des Jacobins.

C. L. C.

(1) Muriate de chaux et de magnésie.

DU SANGLIER ET DU MARCASSIN.

Nous avons eu d'autres temps parlé du cochon ordinaire ou domestique (1) (que les naturalistes appellent *verrat*); nous allons profiter de la saison pour parler du cochon sauvage et de son enfant, le *sanglier* et le *marcassin*.

Le sanglier, dit Valmont de Bomare, ne diffère à l'extérieur du cochon domestique qu'en ce qu'il a les défenses plus grandes et plus tranchantes; le *boutoir* (le groin) plus fort, et la tête, ou hure, plus longue: il est couvert, comme le cochon, de soies dures et piquantes; mais il a de plus un poil toujours noir, doux et frisé à peu près comme de la laine.

Quand un sanglier n'est âgé que de six mois on l'appelle *marcassin;* alors il a des couleurs qu'il perd dans la suite: c'est ce que l'on appelle la *livrée*. Cette *livrée*, qui est marquée sur le fœtus dès qu'il a du poil, forme des bandes qui s'étendent le long du corps, depuis la tête jusqu'à la queue, et qui sont alternativement fauve-clair et, de couleur mêlée de fauve et de brun; celle qui se trouve sur le garrot et le long du dos est noirâtre: il a sur le reste de la robe un mélange de blanc, de fauve et de brun.

En termes de chasse le *marcassin*, ou jeune sanglier, lorsqu'il a passé six mois d'âge jus-

(1) Voyez les Cahiers de février et d'avril 1806.

qu'à un an, prend le nom de *bête rousse :* à un an il devient *bête de compagnie ;* on donne le nom de *ragot* au mâle entre deux ou trois ans ; à trois ans faits il est *sanglier ;* à quatre ans on le nomme *quartan* ou *quartanier ;* à cinq ans *grand sanglier ;* enfin à six ans *grand vieux sanglier.*

Il est important de bien connaître le *sanglier* lorsqu'on veut le chasser, et c'est pourquoi nous entrons dans de si grands détails. Il est surtout essentiel de bien distinguer le jeune du vieux, le mâle de la femelle, appelée *laie.* On les juge, ajoute encore M. de Bomare, par les *traces*, les *boutis*, le *fouil* et la *bauge.*

La *bête de compagnie* mâle a plus de pied devant que derrière, et porte toujours la trace de derrière dans celle de devant, un peu à côté et en dehors ; ses pinces sont grosses et ses côtés tranchans ; il donne de ses gardes à terre : à son *tiers-an* les pinces sont plus grosses et plus rondes ; ses gardes sont plus élargies. La même bête femelle a les pinces pointues ; elle met la trace de derrière en dedans de celle de devant ; ses gardes sont serrées.

Les *quartaniers* et autres *vieux sangliers* ont les traces grandes et larges, les tranchans du côté de la pince usés.

La quête du sanglier se fait en hiver dans les forêts les plus garnies d'épines, et c'est aux mois de juillet, août et septembre que les sangliers abandonnent les grands forts pour se retirer aux pointes des forêts du côté où sont les blés et les fruits. En octobre et novembre ils

se retirent dans les hautes futaies et dans les taillis, où ils se nourrissent de faine, de gland et de noisette : ils sont à craindre dans cette saison; c'est à dire, le *ragot*, le sanglier à son *tiers-an*, et le *quartinier*. En décembre on revoit des sangliers partout, parce que c'est le temps du rut : ils sont alors d'une puanteur insupportable qui rebute les vieux limiers.

On chasse le sanglier à force ouverte avec des chiens, ou bien on le tue par surprise pendant la nuit au clair de la lune; mais les chasseurs n'ignorent pas que le sanglier voit, entend et sent de fort loin, et qu'ils sont obligés pour le surprendre de l'attendre en silence, et de se placer au-dessous du vent pour dérober à son odorat les émanations qui le frappent de loin, et toujours assez vivement pour lui faire sur-le-champ rebrousser chemin.

Un jeune sanglier de trois ans est difficile à forcer; pour mieux faire face aux chiens il s'accule contre un arbre, et en tue ou en éventre plusieurs. Pour attaquer ces animaux il faut se placer dans le meilleur poste, être à cheval, et armé d'un fusil chargé à balles, et à deux coups, pour plus grande sûreté. Il n'y a personne qui ose demeurer à pied sans fusil, parce que le sanglier accourt au bruit et à la voix des personnes, et fait de cruelles blessures.

Aussitôt que le sanglier est tué les chasseurs doivent avoir grand soin de le *chaponner;* c'est à dire de lui couper les *suites*, dont l'odeur est si forte, que si l'on passe seulement cinq

ou six heures sans faire cette opération toute la chair en est infecte, et rebute même les limiers.

Au reste, il n'y a que la hure qui soit bonne dans un *sanglier*, au lieu que toute la chair du *marcassin* est délicate, et même assez fine; mais elle n'est bonne que rôtie.

Dans la séance du 20 juillet dernier la Société Epicurienne a été à même de se prononcer à cet égard sur la personne d'un jeune *marcassin*, que M. de Violaine de Prémontré, (1) l'un de ses abonnés, lui a adressé. La Société s'est prononcée à l'unanimité en faveur de ce jeune anachorète des bois; et nous saisissons cette occasion pour en témoigner notre reconnaissance à M. de Violaine, qui vient d'en établir un dépôt au *Rocher de Cancalle*, où les amateurs sont toujours certains d'en trouver préparés par les soins de notre illustre maître-d'hôtel M. *Balaine*.

(1) Prémontré, superbe abbaye, autrefois la résidence du général de l'ordre, est occupé maintenant par M. de Violaine, qui vient d'y établir une verrerie de bouteilles, dont la qualité ne le cède en rien à toutes celles que nous connaissons. Prémontré situé au milieu d'un bois, et entouré de hautes montagnes, est à six lieues de Soissons et trois de Laon.

FIN DU CAHIER D'AOUT.

Mœurs des Germains, par M. l'abbé De la Bletterie, etc., nouv. édit., revue par le P. Dorneville, 1 v. in-12 de 326 pages. 2 fr. 50 c.

Traité sur la manière d'empailler et de conserver les animaux, les pelleteries et les laines, par M. l'abbé Manesse, etc. dédié à M. Daubenton, 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

Voyage en Suisse et en Italie, fait avec l'armée de réserve, par V. D. M., auteur de l'*Anglais cosmopolite*, employé à l'état-major de ladite armée, in-8°. de 328 pag. 5 fr.

Ouvrage rempli de détails curieux sur la marche de cette armée jusqu'à la bataille de Marengo.

Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale, renfermant des détails curieux sur les mœurs, usages, cérémonies religieuses, le système militaire, etc. des Cahnuagas, des Indiens, des cinq et six nations Mohawks, Connecédaigas, Iroquois, etc., des Indiens Chippeways, et autres Sauvages de diverses tribus; sur leurs langues, les pays qu'ils habitent, ainsi que sur le commerce de pelleteries et fourrures qui se fait chez ces peuples; avec

un état exact des postes situés sur le fleuve St.-Laurent, le lac Ontario, etc. Par S. J. Long, et traduits de l'anglais par Breton. 1 vol. *in*-8°. *de* 360 *pages, avec cartes.* 3 fr. 60 c.

L'argent et la lettre d'avis pour ces Ouvrages seront adressés, francs de port, à MM. Capelle et Renand, Libraires-Commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 62.

AVIS.

La maison *Capelle* et *Renand*, spécialement connue comme maison de commission, se charge toujours des envois aux prix de Paris, francs de port et d'emballage, pourvu que l'on prouve pour une somme de *quarante francs*, soit sur son Catalogue, soit sur ceux des autres Libraires de Paris, ou sur les annonces des journaux, en faisant passer les fonds d'avance.

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS,

Rédigé par quelques Littérateurs Gastronomes, plusieurs Convives des Dîners du Vaudeville, un Docteur en Médecine, etc., etc., etc.

TOME ONZIÈME.

SEPTEMBRE. — 1808.

Ce Journal, qui paraît tous les mois, est envoyé franc de port aux Souscripteurs moyennant *douze francs* par an. On ne peut souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer en janvier. *On ne vend point les cahiers séparément.* Chaque trimestre offre une gravure.

Les auteurs qui désirent y faire insérer quelques pièces, et les marchands qui veulent y faire annoncer les articles de leurs fonds moyennant *un exemplaire*, doivent envoyer le tout, *franc de port, avant* le 20 de chaque mois, au Bureau central de rédaction,

CHEZ CAPELLE ET RENAND,
libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6.

LIVRES NOUVEAUX.

Législation Commerciale de l'Empire français, ou *le Code de Commerce commenté par M.* Mayerart, Avocat-Avoué au tribunal de première instance du département de la Seine. Tome troisième, contenant,

1°. Le livre II du Code de Commerce sur le Commerce maritime, conforme à l'Edition officielle;

2°. Les Discours des Orateurs du Gouvernement et du Tribunat sur les divers titres de ce livre;

3°. Les Lois anciennes et nouvelles relatives à la Navigation et au Commerce maritime;

4°. Les Arrêtés du Gouvernement sur la même matière;

5°. Les Décisions de la Cour de Cassation sur une question de procédure en matière commerciale, et sur des questions relatives aux Assurances et aux Délaissemens;

6°. Les dispositions du Code Napoléon et du Code de Procédure qui s'appliquent au Commerce maritime;

7°. Des Formules des divers actes relatifs au Commerce maritime et aux Contes-

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS

OU

LES DINERS

DU CAVEAU MODERNE.

Rions, chantons, aimons, buvons;
Voilà toute notre théorie.

TROISIÈME ANNÉE.

Troisième Trimestre de 1808. Septembre.

N°. 93.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

PARIS,

APELLE ET RENAND, librair.-commissionnaires,
rue J.-J. Rousseau, n°. 6.

1808.

AVIS IMPORTANT.

Les deux premières années de cet ouvrage (qui se vendent le même prix que celle-ci) ont pour titre : *Journal des Gourmands et des Belles*, ou *l'Epicurien Français*.

Les Cahiers ne se vendent point séparément.

Le prix de chaque année est de douze francs, tant pour Paris que pour la province.

(*Voyez* la première page de la couverture.)

DINERS

DU

CAVEAU MODERNE.

PREMIER SERVICE.

DES INTERMÈDES DU DINER.

PLUTARQUE pose en question dans son *Traité des Propos de Table* : Lequel est préférable ou de converser librement pendant le repas, ou de faire la lecture, ou d'entendre de la musique, ou enfin d'introduire des baladins et des dan-

senses, pour mettre les convives en bonne humeur?

Cette difficulté n'est pas si facile à résoudre qu'elle le paraît au premier abord; car si des convives joyeux, spirituels et rassemblés par l'amitié, doivent exclusivement pencher pour la conversation, on conviendra que les instrumens à vent sont d'une admirable ressource pour ceux qui ont l'imagination stérile, la langue embarrassée, et le ventre plein.

Tout le monde ne dine pas au Rocher de Cancalle; *Non datur omnibus adire Corinthum*; et pour un repas où la confiance et la liberté sont invitées et répondent à l'invitation, il y en a dix dont la joie est bannie par les innombrables parasites qu'amènent le luxe, l'ostentation, la cérémonie, et même la simple et timide bienséance.

Sans musique, sans spectacle et autres accessoires, que ferait-on au milieu de ces festins solennels où l'étiquette restreint tout le babil des convives à

quelques mots choisis de politesse banale? que dirait-on au dîner de M. l'ambassadeur, au souper de madame la maréchale? La pluie et le beau temps peuvent occuper une demi-heure, la mode et les nouvelles littéraires remplir tout le premier service; mais que fera des deux heures qui restent le convive dont l'appétit n'a plus rien à faire?

Ce n'est pas tout, et jusque dans l'intérieur de ces familles unies, où les époux s'aiment depuis si long-temps, et se sont tant dit de choses qu'ils n'ont plus rien à se dire, croit-on qu'une lecture un peu amusante ne fût pas quelquefois une excellente ressource et une heureuse distraction?

Enfin, à qui n'est-il pas arrivé de se trouver avec un de ces parleurs éternels, dominateurs de la conversation, qui gourmandent le cuisinier, protègent l'amphitryon, dissertent pesamment sur la tête d'une grive, et font à chaque plat étalage de leur érudition?

Quelque ami que nous soyons de la so-

ciété et des bons dîners, nous avouons que nous trouvons le repas le plus succulent gâté par cette tyrannique éloquence. La ressource la plus heureuse que puisse employer en pareil cas tout amphitryon bien avisé, c'est de réjouir ses hôtes, à la manière des Orientaux, par les tours de passe-passe d'un jongleur, ou la danse voluptueuse d'une jolie Bayadère.

Nous préférerions aux dîners bruyans et cérémonieux du grand monde le dîner silencieux et frugal d'une chartreuse, et même celui du collége, où la vaste enceinte du réfectoire était remplie par la voix grêle du lecteur du *Martyrologe* et de *la Vie des Saints*; lecture édifiante qui nous interdisait la parole sans nous commander l'attention.

Notre législateur Plutarque conseille la lecture pendant le repas; mais, sauf notre respect pour son autorité, nous y mettrons cette condition; qu'elle soit gaie et courte. Ce n'est pas pour nourrir

l'esprit, mais le corps, que l'on se met à table : or, une attention trop tendue de la part du premier nuirait infailliblement à la liberté des fonctions digestives dans le second. Nous pensons donc que la lecture ne doit entrer qu'avec une grande précaution et comme un très-petit accessoire dans les divertissemens d'un festin; elle ne doit être qu'un aliment à la conversation, et se borner, comme au Rocher de Cancalle, aux chansons joyeuses propres à exciter l'appétit, ou à quelques contes gaillards dont les détails fassent rire; ces légères distractions ne nuisent point à la mastication, et l'esprit se donne assez d'exercice pour se dilater sans fatigue.

Dans un banquet où rien ne manque de la part des convives et de celle de l'hôte, c'est à dire où les bons mets, le vin et l'appétit abondent, où chaque visage respire la joie et la franchise, il ne faut point de secours étranger et point de plaisir accessoire; chacun apporte en soi un fond de gaieté communi-

cative; les bons mots sont au fond de la bouteille, et chaque verre les fait jaillir. Tout spectacle, tout divertissement dont les convives ne seraient pas les acteurs serait sans sel et sans saveur; car, comme le dit le naïf interprète de notre oracle, (1) *il n'est sauce que d'amis.*

La seule attention que l'on doive avoir en pareil cas c'est d'exclure les gens trop sobres, les taciturnes, et ceux qui, abusant de la qualité de *Gourmands*, ne se mettent à table que pour une seule et exclusive occupation.

Quant aux festins apprêtés par l'ostentation, par l'usage, par la bienséance, quelque substantiels qu'ils soient, ils ont encore besoin de beaucoup d'art, de pompe et de délicatesse pour se digérer sans charger l'estomac et fatiguer le cerveau. On ne traite qu'à demi quand on ne repait pas tous les sens; et quiconque est admis à la table

(1) Amyot.

d'un prince devrait y trouver tout ce qu'on trouve à l'Opéra, afin que l'ouïe, la vue et le toucher soient fêtés aussi bien que le goût.

La mode des Chinois dans les festins d'apparat est d'un très-bon exemple, au cérémonial près : chaque convive, assis à l'aise sur un siége ample, moelleux et magnifique, y reçoit de fréquentes libations, tant de la part de l'amphitryon que des serviteurs de la maison ; pendant qu'il savoure les mets nombreux qui se succèdent sur sa petite table, des comédiens, richement vêtus, font le tour de la salle, et présentent successivement à chaque convié le livre d'or qui contient le titre des comédies qu'ils savent par cœur. Quand le choix est fait au gré de la majorité, la représentation commence par une symphonie et par des danses. A chaque scène on vide la coupe, et l'on disserte sur le talent des acteurs et le sujet de la pièce : ainsi, l'hôte fournit les alimens de la conversation en même temps que les

autres, et tout s'arrange de manière que le dernier plat se serve au moment du dénouement. On peut par ce moyen passer sans ennui les cinq ou six heures que dure le repas. De six en six plats il y a un intervalle de repos, et l'on fait autant de dîners que la comédie comprend d'actes ou de scènes; chacun de ces dîners commence par un potage, qui, comme on sait, est délicieux à la Chine.

Les financiers d'Europe et les bourgeois opulens ne peuvent pas avoir une troupe à leur solde; mais ils ont depuis long-temps le soin très-louable de donner aux conviés quelque amusement analogue. Nous avons des virtuoses dont la table fait le succès et la renommée; leur voix, remplissant la salle à manger, tombe avec éclat dans des oreilles avides et préparées, et leur talent, peu goûté du public, s'y élève au-dessus de la critique et de lui-même. Ce n'est pas pour les œuvres de son cuisinier que toute la ville brigue une invitation chez Mon-

dor; ce n'est que chez lui qu'on entend distinctement les airs d'une cantatrice fameuse, et tous les amateurs sont devenus ses amis.

Ailleurs on dîne au son des instrumens, et chaque service se termine par un concert; mais ce n'est pas à l'harmonie que se borne ordinairement l'accompagnement des festins. Depuis quelque temps on a adopté un genre de spectacle plus populaire, plus gai, et du goût d'un plus grand nombre de convives. Qui n'a pas assisté quelquefois aux représentations de MM. *Tiémet*, *Boyer*, dit *les Chats*, etc., sans compter le ventriloque? Leur talent pour l'imitation et pour la farce a vingt fois fait le tour de Paris, et sans doute ils prendront bientôt un congé pour aller réjouir les galas des départemens, où les mêmes succès les attendent, et où l'on peut espérer qu'ils feront des élèves.

Dans les provinces, ainsi que dans quelques rues de Paris, où l'on ne fait pas assez de dépense pour avoir d'il-

lustres artistes, les convives se donnent spectacle les uns aux autres : on joue des proverbes; on quitte la table pour le bal; et telle *fille de la maison*, véritable Bayadère indienne, danse le *bolero*, la *gavote*, et exécute une pantomime avec plus d'aplomb, de mines et de moelleux que la nymphe la plus expérimentée de l'Académie de Musique.

Enfin le besoin d'un spectacle quelconque pendant le repas se fait sentir si universellement, que chez le plus modeste amphitryon vous verrez quelque jeune beauté, parée comme en un jour de fête, offrir aux auditeurs indulgens les prémices de son petit talent sur le piano, la harpe ou la lyre.

Dans les cabarets même et dans les guinguettes on aperçoit à travers le treillage la famille *Jobart*, en habit des dimanches, buvant au son de l'orgue ambulant, et faisant ses libéralités à deux marmots tout noirs de fumée, qui exécutent une danse savoyarde pour la satisfaction de madame Jobart et de

mademoiselle sa fille; les fronts s'épanouissent, et le vin de Suresne complète le bonheur des convives.

Il est vrai que ces divertissemens ne sont pas à la portée de tout le monde, et que certains gourmands les fuieraient autant que *la fortune du pot*; mais si l'on était une fois convenu de ne point donner de dîner sans quelque accessoire obligé, chacun saurait à quoi s'en tenir, et suivrait son penchant: tel viendrait pour la musique, tel pour la comédie-proverbe, et tel uniquement pour le dîner.

Au reste, ces distractions, que nous croyons utiles dans la plupart des repas où la cérémonie entre pour quelque chose, n'excluent ni les charmes d'une conversation frivole, ni les discussions sérieuses, qui peuvent être de mise selon les lieux, les mœurs et les gens.

Le bon Plutarque pense même qu'on peut très-bien tenir conseil à table, et traiter à fond les affaires d'état; il cite

plusieurs peuples célèbres qui s'en sont bien trouvés, et conseille aux rois d'user de la recette, afin de connaître *in vino* le fond de l'âme de leurs courtisans. Selon lui il n'est pas à craindre que le jugement en soit altéré; témoin Philippe de Macédoine et beaucoup d'autres. Le vin ne trouble que les cerveaux faibles; il ne fait qu'augmenter l'énergie de ceux qui sont bien organisés; jamais, même dans l'ivresse, ils ne perdent de vue l'objet qui les occupe fortement, et Bacchus porte à la fois *conseil* et *résolution;* il inspire les gens de cœur comme les poëtes : on ne peut donc mieux faire, suivant notre illustre philosophe, que de traiter les affaires importantes et sérieuses *inter pocula* et les pieds sous la table.

Je compte vous présenter, mes chers convives, un projet de législation universelle pour l'ordre des Epicuriens. Il s'agit de faire adopter nos statuts aux deux bouts du monde, comme nous les avons déjà fait adopter par une foule de

sociétés départementales, qui veulent bien nous reconnaître pour leur métropole : cette entreprise sera vivement combattue par la ligue des casuistes; mais nos plans de campagne seront faits à table, et nous n'aurons que des adversaires à jeun. N'est-ce pas une cause gagnée ?

GASTERMANN.

HORS-D'ŒUVRES.

GLACE.

On n'a commencé à boire à la glace qu'à la fin du dix-septième siècle.

Le cardinal de Fleury buvait toujours à la glace, même dans les plus grands froids de l'hiver, et il vécut plus de quatre-vingt-dix ans dans un état de santé que rien ne paraissait altérer.

MOT DE PIRON.

Mais quelle est donc cette manie,
Répétait le docteur Martin
A l'auteur immortel de la Métromanie,
De boire en vous levant ainsi chaque matin?
— Mon ami, cela me réveille,
Et puis en moi cela détruit
L'effet du souper de la veille,
Car *je dors salé* chaque nuit.

M. Capelle.

SECOND SERVICE.

COURS GASTRONOMIQUE.

LOIS SOMPTUAIRES.

Qui terre a guerre a. M. de Manant-Ville croyait qu'en augmentant sa fortune sans faire tort à qui que ce soit, en vivant honorablement, on pouvait vivre tranquille. Son bonheur lui fit des envieux : le propriétaire d'une métairie voisine de sa terre trouva mauvais que, nouvellement enrichi, M. de Manant-Ville eût une meilleure table que la sienne ; il cria au scandale, et fit même un mémoire contre la cuisine du généreux amphitryon, en disant que lorsqu'il était à son château il épuisait les marchés du canton de tout ce qui était bon, ne laissant aux

*

autres consommateurs que les alimens les plus grossiers; il osait même demander à l'autorité de créer une loi somptuaire qui réglât la dépense que devait faire chaque particulier en proportion du nombre d'individus qu'il avait à nourrir. M. de Manant-Ville n'eut pas plutôt connaissance de ce libelle dénonciateur, qu'il consulta ses amis pour savoir comment il devait parer le coup dont on le menaçait. On lui apprend qu'il existe à Paris un avocat qui a fait avec la plus grande rapidité une fortune aussi considérable que la sienne : cet homme lui paraît intéressé comme lui à soutenir le luxe de la table; il court à l'hôtel de ce nouvel oracle; mais il le trouve aussi ignorant qu'il s'attendait à le trouver instruit. Il prend donc la résolution de confier son embarras au professeur; un billet pressant l'appelle chez M. de Manant-Ville; il s'y rend, et calme ainsi ses inquiétudes:

Si le luxe, en thèse générale, tend à corrompre les mœurs d'un peuple en l'accoutumant à consommer plus que n'exigent ses besoins, le luxe est utile considéré politiquement, parce qu'il fait circuler beaucoup d'argent, éveille l'industrie, et favorise les progrès des arts. Les lois somptuaires, néces-

saires dans certaines circonstances et chez certaines nations qui ont peu de numéraire et peu de produits indigènes, sont presque toujours illusoires ; cependant les princes y ont eu recours lorsque le luxe a été porté à un excès intolérable. Tel fut sous les empereurs celui des Romains : il y avait à Rome des professeurs qui enseignaient à mâcher comme à marcher de bonne grâce. *Sammonicus Serenus* dit que les plaisirs de la bouche étaient tels de son temps, que plusieurs enfans de famille faisaient commerce de leur pudeur et de leur liberté pour en jouir. Cicéron observe que lorsque la loi *Licinia* ordonna de ne dépenser que cent sous dans un festin les jours de fête, et permit les fruits et légumes à discrétion, les voluptueux trouvèrent le moyen de la frauder en inventant des ragoûts de légumes si bons, qu'on les préférait aux mets de viande ou de poisson les plus délicats. *C. Orchius* établit par une loi que les convives n'excéderaient pas le nombre de neuf ; mais cette loi fut insuffisante, et les Romains gastronomes firent pour neuf plus de dépenses que pour trente. On peut juger de leur recherche à cet égard par le produit des piscines et des volières. *Ser-*

gius Orata poussa, dit Varron, (1) la gourmandise jusqu'à faire des viviers que la mer alimentait. Lucullus l'imita, et dépensa plus d'argent pour cela que n'aurait coûté une ville à bâtir. Caton, tuteur des enfans de Lucullus, vendit cette piscine marine au profit de ses pupilles; il en retira plus d'un million de notre monnaie. Ce luxe énorme fut imité par les plus riches Romains, qui méprisèrent bientôt les piscines d'eau douce, les appelant par dérision *piscinæ plebeiæ*. *Antonine*, femme de Drusus, mettait à ses murennes des pendans d'oreilles fort riches, (2) et *Crassus* ornait les siennes avec des colliers de perles et de pierreries. (3) *Asinius Celer* acheta un barbeau sept mille écus. (4) La tante d'un nommé *Axius* avait une volière de grives qui lui rapportait plus qu'une terre de deux cents arpens bien cultivés; elle en vendait soixante mille par an. (*Varro*, *de Re rustica*, l. 3, c. 2 et 5.)

Auguste, qui était assez sobre, qui se mettait toujours le dernier à table, qui ne

(1) Varro, l. 3., c. 2 et 17.
(2) Nonius, l. 3, c. 17.
(3) Macrob, l. 3. Saturn., c. 15.
(4) Macrob, l. 3, c. 17.

buvait que trois fois dans un repas, et qui préférait à tous les mets un morceau de fromage, avait tempéré la loi *Orchia*, et avait permis de s'assembler douze à table, avec la liberté de dépenser dans un repas de noces jusqu'à mille sesterces. (1) Cette tolérance ne réussit pas à modérer le luxe; enfin presque toutes les lois somptuaires eurent un effet contraire à leur esprit.

Les habitans de l'île de Cos apprirent aux Romains l'art d'engraisser les volailles dans des lieux clos et sombres. La profusion qui s'en faisait à Rome obligea le consul *Caïus Fannius* à faire porter une loi qui défendait d'élever des poules dans des *mues*. Que firent les Romains pour éluder la loi? Ils châtrèrent des coqs, et les élevèrent comme les poules: ainsi, nous devons les chapons à la défense de manger des poulardes. (2)

Ce fut sous les empereurs que les lois somptuaires auraient été très-nécessaires, et il n'en fut pas question. On a peine à croire maintenant l'excès de luxe et de recherche

(1) Suéton., *in Augus.*
(2) Rulengerus, *de Convir.*

auquel les maîtres du monde portèrent les repas : le frère d'Othon lui donna un souper dans lequel on servit deux mille sortes de poissons et sept mille espèces d'oiseaux. Othon, pour renchérir sur son frère, fit faire un plat d'argent énorme ; il l'appela *le bouclier de Minerve*, et le remplit de foies d'esquilles, de cervelles de paons et de faisans, de langues de *phénicoptères* et de laites de lamproies : ce plat coûtait des trésors immenses. Un Romain avance devant *Gabius Apicius* que les crevettes sont plus délicates sur les côtes d'Afrique que sur celles d'Italie ; ce célèbre gastronome fait à l'instant équiper un vaisseau, s'embarque, et va près de Minturnes chercher le mets qu'on lui a vanté ; mais en descendant du navire il voit un pêcheur qui allait manger un plat de crevettes ; il s'approche, reconnaît qu'on l'a trompé, et, sans vouloir aller plus loin, fait remettre à la voile, et revient à Rome.

Quand Scipion était à la guerre punique un chevalier romain fit faire un pâté colossal représentant la ville de Carthage avec ses fortifications, son port, ses temples, ses monumens : il réunit ses amis, et avec eux livra l'assaut à cette ville ennemie. Scipion ap-

prend cette pantomime gourmande; il écrit au sénat, et fait dégrader le chevalier pour avoir osé prendre Carthage avant lui.

Mais laissons les Romains, et venons à notre propre histoire. Charlemagne renouvela en 798 une loi de Pharamond, qui portait que s'il se commettait un homicide dans un repas de cinq ou sept convives, tous seraient tenus de représenter le coupable, ou seraient punis pour lui; mais que dans un repas plus nombreux personne ne serait garant du coupable. Cette loi, dit l'historien, fut faite pour rendre moins fréquens les festins nombreux, par la crainte qu'auraient les convives d'être maltraités impunément. N'en déplaise à Charlemagne, je ne crois pas ce frein assez fort. Le même prince fit en 802 un édit pour défendre de s'enivrer, déclarant que les ivrognes de profession ne pourraient témoigner en justice, même dans leur propre cause. Une pareille menace n'arrêterait pas un buveur aujourd'hui.

Philippe-le-Bel est plus précis dans ses dispositions somptuaires : il ordonna en 1294 de ne servir dans un grand repas que deux mets après un potage au lard, et dans un dîner ordinaire un plat et un entremets : les jours maigres il permettait deux soupes aux

harengs et deux plats de légumes ; mais le fromage était à discrétion, et n'était pas regardé comme un mets. Les Templiers ne furent pas très-exacts à suivre ces ordonnances; aussi excitèrent-ils l'envie.

François Ier ne badinait pas avec les ivrognes; quand on trouvait un homme ivre dans les rues ou chez lui on le conduisait en prison, et pour la première fois on le fouettait entre les deux guichets; la seconde fois il était étrillé sur la place publique; à la troisième on lui coupait les oreilles, et on le bannissait. Une pareille loi passe la raillerie. Peu à peu la modération s'établit; le luxe revint, et Charles IX fut obligé de faire en 1563 un règlement par lequel un grand repas ne pouvait avoir que trois services; *entrée, rôti, dessert;* il défendit aussi de servir viande et poisson dans le même repas, sous peine de deux cents livres d'amende.

Louis XIII, en 1629, fit une loi somptuaire qui rappelait celle de Charles IX, et il y ajouta la défense de dépenser plus de cinquante livres pour un repas de corps ou de réception. La somme vous paraît modique; mais songez que les valeurs ont bien changé

depuis ce temps-là ; pour vous en donner une idée voici le tarif de la viande en 1525 :

Un mouton.....	1 liv. 5 sous.
Un très-beau bœuf.....	18

(Ce qui représente dans notre monnaie actuelle 2 liv. 3 sous pour le mouton, et 35 liv. 12 s. pour le bœuf.)

Le prix des volailles et gibier sous Charles IX n'est pas moins curieux ; voici le tarif de 1567 :

Le plus gros chapon.....	7 sous.	den.
La meilleure poule.....	5	
Un poulet gras.....	1	8
Un pigeon.....	1	
Un lapin de garenne.....	6	
Un lapin de clapier.....	3	
Une perdrix.....	5	
Une bécasse.....	4	
Une caille.....	1	8
Un canard sauvage.....	4	
Un canard domestique.....	3	
Mauviettes, *la douzaine*...	4	

Les lois que je viens de vous citer ne réussirent pas mieux que celles des Romains à réprimer le luxe de la table. Nous avons déjà eu occasion dans nos conférences de rappeler les

festins magnifiques donnés par nos ancêtres ; et l'histoire nous a conservé des traits de friandise très-remarquables.

Dufresny, presque aussi célèbre par sa prodigalité que par son talent dramatique, fut si content du succès de sa pièce *l'Esprit de Contradiction*, qu'il voulut régaler ses amis en imaginant les deux plats les plus recherchés; il leur fit servir un potage fait avec du lait d'œufs frais cuits à la coque, et un plat de noix ou glandes extraites d'une grande quantité d'épaules de veaux.

Ces deux mets parurent délicieux; mais ils vidèrent la bourse du poëte.

Depuis Louis XIII les grands seigneurs, les financiers ont cherché à se distinguer par la magnificence de leur table. Les Samuel Bernard, Fouquet, Law, Bouret, La Reynière, Montmartel, Beaujon, La Borde ont souvent fait murmurer par leurs folles prodigalités, et l'on n'a plus pensé à faire revivre les lois somptuaires. Un financier fastueux est plus utile qu'un avare, et tout en les blâmant on profite de leur vanité ou plutôt de leur goût pour les bonnes choses. Ne craignez donc point que dans le siècle des lumières on prohibe le luxe gastronomique.

Cette dissertation rassura M. de Manant-Ville, qui, loin d'en vouloir à son voisin campagnard, se promit de l'inviter à dîner, pour lui prouver, le verre à la main, que des lois somptuaires seraient aussi ridicules sous un gouvernement monarchique que la loi agraire dans une république.

ENTREMETS.

M. Fromentin, président de la Société Epicurienne de Tonnerre, se trouvant à Paris le *vingt* du mois d'août, est venu, conformément aux règlemens de la Société-mère, (1) s'asseoir à son banquet, et lui a adressé l'impromptu suivant fait *inter pocula et scyphos :*

AIR : Avec vous sous le même toit.

D'EPICURE émules divins,
Votre *vingt* sait charmer et plaire;
Et bien plus heureux que nos vins,
Votre *vingt* enivre la terre :
Oui, Messieurs, votre joyeux *vingt*
A vos nombreux lecteurs fait dire
Qu'à votre *vingt* jamais en vain
On ne cherche à bien boire et rire.

(1) Les présidens des Sociétés Epicuriennes formées dans les départemens, et reconnus comme tels par la correspondance, auront le droit de venir s'asseoir au Banquet de la Société-mère si leurs affaires les appellent dans la capitale. (*Arrêté du* 20 *janvier* 1807.)

DESSERT.

LES MORTS DE BONNE HUMEUR,

OU

MA DESCENTE AUX ENFERS,

RONDE A DANSER... TÔT OU TARD.

AIR : J'ons un curé patriote.

Je crains de voir chez *Cerbère*
Bien des sots, bien des savans;
Mais parmi les morts j'espère
Trouver quelques bons vivans,
Puissé-je être relégué
Où *maître Adam* a vogué!...

Ça, morgué! (*Ter.*)
C'est un *mortgai.* (*Ter.*)
} *Bis en chœur.*

*

Fuyant sous la voûte obscure
L'obscur et pesant *Platon*,
J'irai chercher *Epicure*
Dont j'aimai toujours le ton;
Par le *Plaisir* délégué,
Jamais il n'a divagué....

Ça, morgué!
C'est un *mort gai*.

Là bas le triste *Héraclite*
Pleure au moins autant qu'ici:
Mais le joyeux *Démocrite*
N'y prend pas plus de souci;
De bien rire il m'a légué
Le secret.... peu divulgué.

Ça, morgué!
C'est un *mort gai*.

Je sais admirer *Virgile*
Lorsque ses sublimes vers
D'un héros.... un peu fragile
Nous retracent les revers:
Mais avec *Momus* ligué
Ce *Scarron* qui l'a nargué....

Ça, morgué!
C'est un *mort gai*.

Respect à nos rimeurs sombres,
A nos tragiques fameux;
Mais le noir séjour des *ombres*
Est assez sombre sans eux:
Crébillon m'a fatigué,
Et *Panard* m'a subjugué....
Ça, morgué!
C'est un *mort gai.*

Venez tous à ma rencontre,
Epicure, Adam, Scarron;
Que *Démocrite* s'y montre
Entre *Panard* et *Piron:*
Dites au *diable* intrigué,
Quand je l'aurai harangué:
« Ça, morgué!
« C'est un *mort gai.* »

Mais *la vie* encor m'enchante,
Et j'en veux tirer parti,
De façon qu'ici l'on chante
Lorsque j'en serai parti:
« A table il s'est distingué;
« C'est tout ce qu'il a brigué....
« Ça, morgué!
« C'est un *mort gai.* »

M. Armand-Gouffé.

ÇA VAUT TOUJOURS MIEUX QUE RIEN,

OU

LES OPINIONS DE GROS-JEAN

touchant différentes circonstantes de la vie humaine.

AIR : Ton humeur est, Catherine.

C' n'est pas l' tout qu' d'aimer la broche
Et l' dîner que l'on nous sert ;
J'aim' que l'on ait dans sa poche
Un' chanson pour le dessert :
Aussi je n' me sens pas d'aise ;
Chacun son écot ; j'ai l' mien :
Quand ma chanson s'rait mauvaise
Ça vaut toujours mieux que rien.

J' travaill' pendant un' semaine ;
J' crois avoir beaucoup gagné ;
V'là qu'on m' r'passe pour ma peine
Un écu d' six francs rogné :
Loin de l'envoyer aux piautres,
Je m' dis en le serrant bien :
S'il n'est pas si franc qu' les autres....,
Ça vaut toujours mieux que rien.

Certain soir à la Courtille
J'avisis un' jeun' beauté ;
V'là qu' pour ell' mon cœur pétille ;
V'là qu' je m' camp' à son côté ;
V'là qu' je r'conduis la d'moiselle ;
V'là qu'all' rencontre Bastien :
Ben obligé, me dit-elle ;
Ça vaut toujours mieux que rien.

Drès qu'un homm' dans la détresse
D'mand' l'aumôn' sur mon chemin ;....
Si j' n'ons pas beaucoup d' richesse
J'avons le cœur sur la main ;
D' le refuser, quand il persiste,
Comm' je n' savons pas l' moyen,
J' li dis : mon cher, Dieu t'assiste ;....
Ça vaut toujours mieux que rien.

Comm' j'en pinc' pour le spectacle,
J' vas souvent z'à la Gaîté ;
Là j' voyons sans nul obstacle
L' mélodram' que j'ons guetté :
Sur c' genr'-là quand chacun glose,
Je m' déclarons son soutien....
Et quoiqu' ça n' vall' pas grand'chose....
Ça vaut toujours mieux que rien.

MORALITÉ.

Qu'un savant qui déraisonne
Me dis' d'un air assuré :
« Après nous n'y a plus personne ; »
Moi j' pens' comm' monsieur l'Curé ;
Et, r'prenant mon assurance,
J' répondons à ce païen :
N'aurait-on que l'espérance....
Ça vaut toujours mieux que rien.

M. Brazier.

LE SPECTACLE *GRATIS*.

Air du Ballet des Pierrots.

Le citadin qui n'est pas riche
Pour vivre garde tout son bien ;
Une fois par an l'on affiche
Qu'au spectacle il ira pour rien ;
Mais le villageois se procure
Plus de plaisirs au même prix ;
Pour lui tous les jours la nature
Donne son spectacle *gratis*. } *Bis.*

Dans sa loge voyez Céphise
Arriver avec grand fracas ;
Tout est calculé dans sa mise ;
On voit un peu plus que son bras.

N'opposant qu'un léger obstacle
Aux regards de nos étourdis,
Céphise en payant le spectacle
Se donne en spectacle *gratis*.

Sur le succès de son poëme
Damis fait des rêves flatteurs,
D'abord pour s'enrichir lui-même,
Puis pour enrichir les acteurs :
Mais à la porte point d'obstacle ;
Les spectateurs sont cinq ou six ;
Et grâce à ses vers le spectacle
Tous les deux jours donne *gratis*.

Jaloux de voir la gaité franche
Des bons habitans de Paris,
Gratis je fus rire dimanche,
En disant : C'est autant de pris.
Quelqu'un, répétant mes paroles,
Me prend une montre de prix,
Et me fait payer cent pistoles
Ma place au spectacle *gratis*.

Si l'on voit quelque grand coupable
De sa mort payer ses forfaits,
Des badauds la foule innombrable
Accourt pour le voir de plus près :
La pitié n'est point un obstacle
Qui frappe ces cœurs endurcis.
Pourquoi ? C'est que c'est un spectacle,
Et c'est un spectacle *gratis*.

Sur le théâtre de la vie
Tandis que d'illustres acteurs
Donnent par fois la comédie,
Nous les jugeons comme auditeurs:
Quelquefois criant au miracle,
Quelquefois jetant d'autres cris,
De loin nous voyons le spectacle,
Et certes ce n'est pas *gratis*.

Pour exposer à votre vue
Nos travers, nos folles erreurs,
J'ai voulu passer en revue
Nos jeux, nos plaisirs et nos mœurs:
Si mes peintures sont vulgaires,
Si mes tableaux sont mal choisis,
Songez que je vous ai, confrères,
Donné mon spectacle *gratis*.

R. DE CHAZET.

RESTONS A PARIS.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

J'ai découvert dans mes voyages
Un pays comme on n'en voit pas :
Le ciel est toujours sans nuages ;
La terre toujours sans frimas ;
L'éclat de la rose nouvelle
Orne la moindre fleur des champs ;
Tous les oiseaux de Philomèle
A l'envi répètent les chants. } *Bis.*

C'est là qu'on trouve les modèles
De ces amours du bon vieux temps,
Partout des maîtresses fideles,
Des amans heureux et constans :
D'Hymen on suit les loi sévères ;
Les époux tiennent leurs sermens,
Et les enfans nomment leurs pères
Sans faire rire leurs mamans.

De Mars la fureur meurtrière
De ces lieux n'approche jamais,
Et du bon abbé de Saint-Pierre
Règne l'inaltérable paix :
De l'erreur le rayon oblique
N'égare pas les beaux-esprits,
Et même en fait de politique
On est toujours du même avis.

Là point de Rocher de Cancalle,
Point de vins d'Aï, de Pomar;
Une table simple et frugale,
Et d'un lait pur le doux nectar.
Le vieillard voit sans maladie
A cent ans approcher sa fin;
Il n'a pour abréger sa vie
Ni cuisinier, ni médecin.

De l'amitié les nœuds sincères
Réunissent tous les auteurs,
Et sans jalousie, en bons frères,
Ils vivent avec les neuf Sœurs:
Ces auteurs, différens des nôtres,
Partagent entr'eux les succès;
Ils vantent toujours ceux des autres,
Et des leurs ne parlent jamais.

Vous brûlez de peindre la route
De ce pays aimé des cieux,
Et vous voulez savoir sans doute
Comment j'ai pu quitter ces lieux :
Je vous le dis en confidence ;
Gardez-vous bien de me trahir!
Dans ce séjour de l'innocence,
Hélas! on s'ennuie à périr.

Chez nous même jardin rassemble
Et les roses et les pavots ;
Pêle-mêle on rencontre ensemble
Des sages, des fous et des sots :
Mais de ces contrastes étranges
Naissent les plaisirs et les ris :
Béni soit le pays des anges !
Mais pourtant restons à Paris.

M. DE JOUY.

L'ÉPICURIEN,

CHANSON PHILOSOPHIQUE.

AIR : Toujours seule, disait Nina.

S'il a, comme le bon Henri,
Dès le berceau chéri,
Ri:
Vrai, sensible et reconnaissant,
Si l'homme en grandissant
Sent
Que pour l'amitié, pour l'amour
D'un Dieu juste il reçut le jour,
Chantant Bacchus,
Il ne faut plus
Pour qu'il soit Epicurien
Rien.

Quand il boit, aime, chante et rit,
Tout disciple érudit
Dit:
« La vie, hélas! n'est qu'un instant
« Qu'on perd en hésitant
« Tant:

« Profitons du jour qui nous luit;
« En attendant celui qui suit
« Aimons, chantons,
« Et répétons
« Que tout plaisir vaut son prix,
« Pris. »

A quarante ans il peut ainsi
Vivre sans nul souci,
Si,
Voyant, sans chercher le pouvoir,
Les gens qu'il croit devoir
Voir,
Il fuit les tristes favoris
Et d'Esculape et de Thémis; (1)
Car à leur cour,
Comme en amour,
Celui qui fait un serment
Ment.

Il sent, après soixante hivers,
Et son cœur et ses vers
Verts;
Et si l'Amour, qui l'enchaîna
Et qui le couronna,
N'a

(1) L homme qui n'a ni maladies ni procès vit doublement heureux. (*Saint-Evremont.*)

De son feu laissé que moitié,
Bacchus, les Muses, l'Amitié
Dans ses désirs,
Dans ses plaisirs
Lui font retrouver partout
Tout.

Quand Bacchus lui dit plusieurs fois,
Le voyant aux abois :
Bois ;
Quand de chez lui, fuyant la mort,
Momus, plaignant son sort,
Sort,
Aux décrets éternels soumis,
Il embrasse encor ses amis ;
Puis vers les cieux
Levant les yeux,
Il descend fier au manoir
Noir.

M. Capelle.

APOLLON ET DAPHNÉ,

POT-POURRI.

Air du Cantique de saint Roch.

Lorsque les dieux, descendus sur la terre,
A nos beautés venaient parler d'amour,
La fable dit qu'Apollon, leur confrère,
Comme eux aussi voulut faire sa cour :
Or, voici comme
Ce beau jeune homme
Fut mal mené
Par la belle Daphné.

Air des pendus.

De Diane suivant les lois,
Elle vivait au fond des bois :
Vainement Apollon la guette ;
Il ignorait qu'une coquette
Qui n'aime qu'à courir le daim
Traite l'Amour avec dédain.

AIR : Avec vous sous le même toit.

Venez chez moi, lui disait-il,
Entendre de bonne musique;
Dans l'art des vers je suis subtil,
Et j'enseigne la rhétorique:
Je vous promets mille douceurs;
Les Ris, les Jeux suivront vos traces;
Au milieu de mes chastes sœurs
Vous serez comme une des Grâces.

Air de Jean Monnet.

Plus il montrait d'éloquence,
Plus elle doublait le pas;
Sa fuite et sa résistance
Ajoutaient à ses appas:
Confondu
Et rendu,
En vain le dieu de la lyre
Voulait peindre son délire;
C'était de l'esprit perdu.

AIR : Nous nous marierons dimanche.

Arrêtez un peu,
Lui criait le dieu;
Donnez-moi votre main blanche:
Objet charmant,
Mon cœur aimant
S'épanche.

Je suis connu
Pour avoir l'hu-
Meur franche ;
Et, foi d'Apollon,
Au sacré vallon
Nous nous marîrons dimanche.

AIR : Dans la paix et l'innocence.

Vous fuyez, mademoiselle,
Malgré ce que je vous dis ;
Ah ! vous voulez donc, cruelle,
Me faire voir du pays?
Craignez mon humeur jalouse ;
Je ferai tant, cher lutin,
Que vous serez mon épouse,
Ou j'y perdrai mon latin. (*Bis.*)

Air du pas de charge.

Tel qu'un lévrier poursuivant
Le gibier dans la plaine,
Tel et plus léger que le vent
Il court à perdre haleine :
Se voyant près de succomber,
Daphné se désespère,
Quand le bonheur la fait tomber
Dans les bras de son père.

Air de l'Amour filial.

Ah ! lui dit-elle en l'embrassant,
Pour l'honneur de votre famille,
Si vous m'aimez, si je suis votre fille,
Protégez-moi contre un dieu trop pressant:
J'éprouve un plaisir incroyable
A vous rencontrer en ce lieu;
Car franchement lorsque je vois ce dieu
J'aimerais autant voir le diable.

Air : Tenez, moi je suis un bonhomme.

Lorsque sa prière est finie
Son cher père exauce ses vœux;
Il invoque son bon génie,
Et l'enlève à son amoureux.
Peut-être à des esprits frivoles
Le tour paraîtra singulier;
Mais il ne dit que trois paroles,
Et Daphné devient un laurier.

Air : Ce mouchoir, belle Raimonde.

Apollon, rempli d'ivresse,
Arrive juste au moment
Où sa cruelle maîtresse
Se change en arbre charmant:
Insensible comme un marbre,
Tout honteux et consterné,
Le galant au pied de l'arbre
Reste avec un pied de nez.

AIR : Servantes, quittez vos paniers.

Hélas! dit-il, mon cœur la perd:
Pour guérir ma blessure
Que son feuillage, toujours verd,
Pare ma chevelure:
Son cœur ne peut répondre au mien;
Mais si j'ai perdu le moyen
D'en faire mon épouse, hé bien!
J'en ferai ma coiffure.

MORALITÉ.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Quand on veut faire le galant
Près d'un objet des plus ingambes,
S'il est beau d'avoir du talent,
Il faut avoir aussi des jambes;
Mais pourquoi des pas superflus
Pour une belle qui s'échappe?
Le temps des miracles n'est plus,
Et sans courir on les attrape. (*Bis.*)

M. ANTIGNAC.

QUE CHACUN EN FASSE AUTANT.

Air du vaudeville du Mameluck.
Ou bien :
Eh, ma mère, est-c' que j' sais ça.

Qu'on me blâme ou qu'on me fronde,
Mon sort est digne d'un roi;
Il n'est de bonheur au monde
Que pour les gens tels que moi:
Oui, ma vie est exemplaire;
Pour être toujours content
Je la passe à ne rien faire;
Que chacun en fasse autant. (*Ter.*)

Je chante, je ris, je danse;
Je bois, je mange ou je dors;
Mon lit, ma table et ma panse
Sont mes uniques trésors:
Je verrai finir ma vie
Sans avoir un sou comptant;
Pour ne pas craindre l'envie
Que chacun en fasse autant.

Je ne fais pas antichambre
Chez les critiques du jour,
Chez les sots parfumés d'ambre,
Ni chez les grands de la cour:
Pour rendre le fat moins leste,
Le censeur moins important,
Le parvenu plus modeste,
Que chacun en fasse autant.

On dit que l'humeur légère
De nos tendrons de Paris
Guérit du désir de plaire,
Et fait damner les maris:
Pour savoir s'il est des dames
Dignes d'un amour constant,
J'en conte à toutes les femmes;
Que chacun en fasse autant.

Trente créanciers barbares
M'assiégent matin et soir;
Sur quatre oncles très-avares
Je fonde tout mon espoir:
Voyant ma douleur profonde,
L'autre jour le mieux portant
S'embarqua pour l'autre monde:
Que chacun en fasse autant.

Les procès et les batailles
Sont la perte des états;
Amis, ce n'est qu'aux futailles
Qu'il faut livrer des combats :
Je ne bats qu'à coups de verre;
Je ne plaide qu'en chantant;
Pour le bonheur de la terre
Que chacun en fasse autant.

Dans plus d'une compagnie
J'entends plus d'une chanson
Sans esprit et sans folie,
Et sans rime et sans raison :
Quoique ennuyé de l'antienne,
J'applaudis en l'écoutant;
Quand on chantera la mienne
Que chacun en fasse autant.

M. FRANCIS.

RONDE PROPHÉTIQUE.

AIR : Lon lan la.

Quel est pour ma chansonnette
Le refrain qui conviendra?
Est-ce ma tanturlurette,
Ou flon, flon, tourlourifa?
C'est lon, lan, la,
Landerirette,
C'est lon, lan, la,
Et m'y voilà.
Bis en chœur.

L'époux que chérissait Laure
L'autre matin expira:
Un noir chagrin la dévore....
Mais Dorval la suit déjà;
Et lon, lan, la,
Huit jours encore,
Et lon, lan, la,
Laure rira.

Honteux de sa rouge trogne,
Lorsque Guillot jurera
Que le Bordeaux, le Bourgogne
Plus ne le renversera....
Et lon, lan, la,
Sermens d'ivrogne...,
Et lon, lan, la,
Guillot boira.

Qu'à belles dents on déchire
Ce que Voltaire enfanta,
Mahomet, Brutus, Zaïre,
La Pucelle *et cætera*;
Et lon, lan, la,
A la satire,
Et lon, lan, la,
Il survivra.

Du Perron ancien pirate,
Sans pudeur Grapin vola,
Et sur sa dure omoplate
Plus d'un bâton se brisa;
Mais lon, lan, la,
Il rampe, il flatte,
Et lon, lan, la,
Il parviendra.

De Rose assiégez les charmes,
Crac, on s'évanouira;
Donnez-lui de l'eau des Carmes,
Zeste, on s'épanouira;
Et lon, lan, la,
Une ou deux larmes,
Et lon, lan, la,
On se rendra.

Un censeur plein d'amertume
Toujours vous déchirera;
Sa main, comme sur l'enclume,
Sur vos défauts pèsera;
Et lon, lan, la,
Graissez sa plume,
Et lon, lan, la,
Il glissera.

La riche et vieille Laurence
Croit que Damis l'aimera;
Mais Damis, en conscience,
Fera-t-il cet effort-là?
Et lon, lan, la,
Qu'elle finance,
Et lon, lan, la,
Il le fera.

*

Le vieux Mondor à la banque
Doit le coffre-fort qu'il a,
Et tous les jours il le flanque
De fonds qu'il centuplera,
Et lon, lan, la,
Que rien n'y manque,
Et lon, lan, la,
Il manquera.

Paul demain livre au parterre
Un drame qu'on sifflera;
Mais du monde littéraire
En vain il disparaîtra;
Et lon, lan, la,
Chez le libraire,
Et lon, lan, la,
Il restera.

Mais il est temps de me taire;
Allons, ma muse, halte là....
Si le public trop sévère
Blâme cette ronde-là,
Et lon, lan, la,
Il peut en faire...
Et lon, lan, la,
Ce qu'il voudra.

M. Désaugiers.

ATTRAPEZ-MOI TOUJOURS DE MÊME.

AIR : J'aime la force dans le vin,
Et la faiblesse dans les belles.

N'en déplaise au sage Boileau,
Le *vrai* n'est pas toujours aimable; (1)
Il n'est pas même toujours beau....
Il est souvent insupportable:
Je ne veux, pour mettre en crédit
Des *erreurs* l'aimable système,
Que chanter les cas où l'on dit: } *Bis.*
Attrapez-moi toujours de même. }

Fière d'opposer aux galans
Une sagesse inexpugnable,
Pour son mari pendant trois ans
Dame Gertrude fut un diable :
Gertrude, moins fière aujourd'hui,
Lui montre une douceur extrême,
Et l'époux chante, heureux chez lui :
Attrapez-moi toujours de même.

(1) Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

Il faut vivre sans passion,
Dit le moraliste sévère :
L'amour n'offre qu'illusion ;
L'amitié n'est qu'une chimère ;
Mais ces erreurs pleines d'appas
Nous font croire au bonheur suprême,
Et quel bon cœur ne dira pas :
Attrapez-moi toujours de même?

Le vieux Simon a pour tout bien
Petite place et femme belle,
Et la dame trouve moyen
De traiter tout Paris chez elle :
Pour ta dépense, dit l'époux,
Tu ne consultes pas Barême ;
Mais enfin tu joins les deux bouts ;
Attrape-moi toujours de même.

Le passé n'est plus rien, dit-on ;
Le présent toujours nous échappe ;
L'avenir même est un vain nom ;
La vie enfin n'est qu'une attrape :
Que ce soit un songe imposteur,
J'y consens ; mais enfin je l'aime,
Et je répète au Créateur :
Attrapez-moi toujours de même.

Lise pour agnès se donna
En épousant le vieux Grivelle,
Et d'un bonheur qui l'étonna
Il se vit enivré par elle...
Vraiment, dit-il, dans une agnès
Tant de talens sont un problème....
Peut-être est-ce une veuve; mais
Attrapez-moi toujours de même.

Qu'un cuisinier peu scrupuleux
En poisson masque une poularde,
Et mette du jus dans ses œufs,
Un prélat jamais n'y regarde:
Par méprise ainsi faisant gras,
Malgré Quatre-Temps et Carême,
Le saint homme dira tout bas:
Attrapez-moi toujours de même.

A *reculons* le grand Lubin
Fuyant devant la jeune Annette,
L'évita long-temps; mais enfin
Il fut saisi par la fillette:
Dire comment elle le prit
Serait un embarras extrême;
Ce que je sais, c'est qu'il lui dit:
Attrapez-moi toujours de même.

Certain sourire approbateur,
Qui me ravit et qui m'enchante,
Me promet un succès flatteur
Pour les couplets que je vous chante:
Certain air qui me fait du bien
Semble dire qu'ici l'on m'aime;
Si par malheur il n'en est rien,
Attrapez-moi toujours de même.

M. CHARLES ***

FAIRE MENTIR LE PROVERBE.

AIR : De la cinquième édition.
OU : Un homme pour faire un tableau.

Chez nous que de chansons déjà
Les proverbes ont fait éclore ;
Et puisqu'on dit *qui but boira*,
Ils pourraient en fournir encore ;
Mais avec ces refrains tout faits
Nous mangeons notre esprit en herbe :
Si vous m'en croyez, désormais
Nous ferons mentir le proverbe.

Damon, ce rimailleur coquet,
Sur le Parnasse pris en fraude,
D'Apollon reçut un soufflet,
Et *chat échaudé craint l'eau chaude* :
Mais un soufflet ne lui fait rien,
Et malgré cette forme acerbe
Damon rime, et trouve moyen
De faire mentir le proverbe.

Quand on veut citer quelque part
D'un guerrier l'ardent martiale,
Il est *brave comme César*
Est la phrase proverbiale :
Mais dans nos troupes aujourd'hui
Plus d'un héros, encore imberbe,
En étant plus brave que lui,
Fait souvent mentir le proverbe.

Urbain, le plus sot des barbons,
Parle en proverbes à *Lucrèce :*
Mon enfant... *aux derniers les bons ;*
Je veux te le prouver sans cesse.
Mais Urbain, prompt à se lasser,
Au premier mot fier et superbe,
S'il s'agit de recommencer,
Fait soudain mentir le proverbe.

A la source où puisait *Boileau*
Tous les mois chacun de nous puise :
Messieurs, *tant va la cruche à l'eau*
Qu'enfin, dit-on, *elle se brise.*
Mais, toujours plus audacieux,
A la barbe du vieux *Malherbe*
Chantons mille refrains joyeux,
Et faisons mentir le proverbe.

M. Moreau.

TANT PIS ET TANT MIEUX,

OU

LE POUR ET LE CONTRE,

CHANSONNETTE PHILOSOPHIQUE.

AIR : Gaîment je m'accommode de tout.

En vain, censeur austère,
Tu dis :
« Tout est mal sur la terre ;
« Tant pis ! »
Je préfère un délire
Joyeux,
Et je veux toujours dire :
« Tant mieux ! »

Je vois de faibles êtres
Sortis
Des plus fameux ancêtres ;
Tant pis !
Mais je puis, sans illustres
Aïeux,
Vivre quinze ou vingt lustres....
Tant mieux !

Il est plus d'un funeste
Tapis
Où tout notre argent reste....
Tant pis !
Mais il est sur l'herbette
Des jeux
Plus gais que la roulette....
Tant mieux !

Rosine a de bizarres
Dépits ;
Ses bons momens sont rares....
Tant pis !
Mais pour me venger d'elle
Les dieux
Ont fait plus d'une belle....
Tant mieux !

Le champ voisin est riche
D'épis ;
Le mien paraît en friche....
Tant pis !
Oui, mais Bacchus couronne
Mes vœux,
Et ma vendange est bonne....
Tant mieux !

La grêle *en* courroux frappe
Châblis ;
Son vin nouveau m'échappe....
Tant pis !
Mais j'en ai dans ma cave
Du vieux
De Pomar et de Grave....
Tant mieux !

Nous dormirons, dans l'ombre
Tapis,
Sur le rivage sombre....
Tant pis !
Mais si demain encore
Nos yeux
S'ouvrent pour voir l'aurore....
Tant mieux !

Buveur d'eau qui sans cesse
Glapis,
Tu maigris de tristesse....
Tant pis !
Le Plaisir seul fréquente
Ces lieux
Où je bois, où je chante....
Tant mieux !

M. Armand-Gouffé.

CHANSONS SUR LES MOTS DONNÉS.

SAINT-GRÉGOIRE.

AIR : Dans le monde on aime du bruit.

Au digne patron des buveurs
Qui peut refuser son hommage?
Quel homme, abjurant ses erreurs,
Ne bénit pas son personnage?
Ah! si j'en voyais un jamais
Qui voulût ternir sa mémoire,
Avec vous je le traduirais
Au tribunal de Saint-Grégoire.

Quand par cœur des saints bienheureux
Je répète la litanie ;
Quand je veux prier chacun d'eux,
Il est vrai, par fois j'en oublie;
Car, pour tous presque indifférent,
Je crois raconter une histoire,
Mais certes je deviens fervent
Quand je m'adresse à Saint-Grégoire.

A quoi nous sert le grand Newton?
A quoi peut servir Ptolomée?
Laissons Descartes et Platon;
Laissons Copernic et Linnée:
De leurs grands systèmes vantés,
Qui pour nous sont un long grimoire,
Pas un ne vaut les vérités
Que nous a transmis Saint-Grégoire.

Quand Vénus avec ses attraits,
Quand l'Amour même avec les Grâces
Me vantent les plaisirs parfaits
Que l'on peut goûter sur leurs traces,
Peu sensible à leurs beaux discours,
Auxquels je ne veux pas trop croire,
Je leur réponds que tous mes jours
Et mes vœux sont pour Saint-Grégoire.

M. L...s F.....s, *abonné de Paris.*

LA POUSSIÈRE.

Air du vaudeville de l'Avare et son Ami, ou du vaudeville des Visitandines.

Que nos promenades sont belles!
Qu'on aime à fréquenter ces lieux!
Là toutes les modes nouvelles
Passent en revue à nos yeux; (*Bis.*)
Jeux, spectacles dignes de plaire
Nous forcent à nous arrêter:
Ah! que de plaisirs!.... sans compter
Le vent, la foule et la *poussière.* (*Bis.*)

Faisons de *légers* vaudevilles;
Faisons d'*historiques* romans;
Faisons des ouvrages futiles;
Chacun les trouvera charmans:
La raison m'en paraît bien claire,
Puisque tous nos savans nouveaux
Laissent tant d'ouvrages si beaux
Dormir en paix sous la *poussière.*

Pourquoi dans les cafés champêtres
Te voit-on toujours, mon cher *Crac?*
— J'aime à voir tous nos petits-maîtres
Remplir leur petit estomac;
Les uns *avalent* de la bière,
D'autres des glaces, des sorbets.
— Qu'*avales-tu?*... — Sans aucun frais
Moi j'*avale* de la *poussière.*

Chaque jour en butte aux critiques!
Disent quelques petits auteurs;
Repoussons les traits satiriques,
Et sachons punir nos censeurs.
Amis, voici ce qu'on doit faire:
Toujours *mordre* étant leur défaut,
Pour leur donner à *mordre* il faut
Leur faire *mordre* la *poussière.*

COUPART, *abonné de Paris.*

MÊME SUJET.

Air à volonté.

On nous l'a dit, même en latin, (1)
L'homme n'est que de la *poussière ;*
Rester *poussière* est son destin,
Même après son heure dernière :
C'est pourquoi le sort si souvent
L'élève ou l'abaisse au contraire....
Dans tous les temps le moindre vent
Fait tourbillonner la *poussière.*

Lorsqu'on voit un jeune élégant
Faire voler son char rapide,
On pense qu'un objet pressant
Le fait courir à toute bride :
Pourtant ce monsieur si bien mis
N'a jamais eu la moindre affaire ;
Mais son seul métier à Paris
Est de faire de la *poussière.*

(1) *Memento pulvis es*, etc.

Ce pauvre Cléon l'autre jour
Voulut s'essayer dans Oreste;
D'abord il cria comme un sourd,
Et fit des grimaces.... de reste :
Puis des fureurs quand vint l'instant,
Alors du pied frappant la terre,
Il crut faire un effet bien grand;
Il ne fit que de la *poussière.*

En honneur nos jardins anglais
Sont les plus beaux jardins du monde;
Dans ces jolis colifichets
Souterrains, rochers, tout abonde;
Tivoli surtout est charmant,
Et j'aime beaucoup sa rivière,
Car on est quitte en y tombant
Pour avaler.... de la *poussière.*

Quand j'ai commencé ma chanson
J'étais plein d'une folle audace;
Mais maintenant, avec raison,
Je crains pour elle une disgrace:
Il me semble vous voir tout prêts
A la consumer toute entière....
Grâce, messieurs, pour mes couplets;
N'en faites pas de la *poussière.*

Par un Abonné de Paris.

MOTS DONNÉS.

Les trois mots donnés sont:

Saint-Crépin;
Les Vendanges;
La Nouveauté.

BOUTS RIMÉS.

Nature
Trésor
Imposture
Or
Spectacle
Bal
Obstacle
Mal.

LE CAFÉ,

OU

L'APRÈS-DINÉE.

VARIÉTÉS.

LE PREMIER AMOUR.

Lorsque pour la première fois
Notre cœur s'ouvre à la tendresse,
Nous croyons adorer sans cesse
L'objet de notre premier choix:
Voilà, dit-on avec ivresse,
Celle qui doit sur ma jeunesse
Du plaisir répandre la fleur,
Et d'un charme consolateur

Environnant mon existence,
Modèle heureux de la constance,
Doubler les jours de mon bonheur!
Alors, délicat et sincère,
A ce penchant involontaire
On s'abandonne innocemment;
Alors on éprouve en aimant
Cette erreur, si douce et si chère,
De croire qu'il n'est sur la terre
Qu'un seul objet qu'on puisse aimer,
Qu'un seul qui puisse nous charmer;
Qu'insensible au bonheur de plaire,
Sans lui nos jours auraient coulé
Dans une indifférence entière.
A son nom seul on est troublé;
Le plaisir fuit en son absence;
Un geste, un mot, un sourire charmant,
Un baiser pris et pardonné d'avance
D'un amour encore innocent
Sont la plus douce récompense.
Qu'avec un doux frémissement
Alors on presse sur sa bouche
Et le lin soyeux qui la touche,
Et le ruban qu'elle a porté,
Et la rose à demi-fanée,
Qui pendant toute la journée
Se balançait sur son cœur agité!

Alors, et crédule et fidèle,
De bonheur et d'amour formant son avenir,
On croit ne vivre que par elle,
Et de sa mort on croit mourir.
Douces chimères du jeune âge!
Premier plaisir, seules amours,
Songe léger est votre image;
Quand vous fuyez c'est pour toujours:
On peut, en traversant la vie,
Aux pieds d'une femme jolie
Brûler encore un grain d'encens;
Trahi par l'erreur de ses sens,
On peut encor, cherchant à plaire,
De Vénus écouter la voix...
Mais le cœur n'aime qu'une fois,
Et cette fois.... c'est la première.

M. B. DE ROUGEMONT, *abonné de Paris.*

A M. CARTIER

sur le quatrain qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser dans le *Cahier d'août.*

En m'accordant votre suffrage
Vous ne vous montrez qu'*indulgent;*
Moi j'ai sur vous un avantage:
C'est d'être *juste* en vous louant.

M. GUICHARD.

A LA FEMME

qui vient de me quitter.

Enfin mon infidèle amante
A rompu le lien qui m'avait attaché :
On prétend qu'elle en est contente,
Et moi je n'en suis pas fâché.

M. Brazier.

Chansons et Poésies diverses de M. A. Désaugiers, convive du *Caveau moderne ;* dédiées à M. Laujon, membre de l'Académie Française, et président du *Caveau*, avec cette épigraphe :

Sans chanter peut-on vivre un jour.
Mélomanie.

1 vol. in-18, très-bien imprimé, et orné de 2 belles gravures représentant la *Vestale* et M. et Mme *Denis.*

Prix pour Paris, 1 f. 80 c.
— Papier vélin, 3 f. 60 c.
Pour le franc de port, 40 c. de plus.

A Paris, chez Capelle et Renard, Libraires-Commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, n°. 6.

Il ne nous appartient point de placer dans ce Journal l'éloge de l'un de ses plus fidèles soutiens ; nous nous bornerons à citer l'épître dédicatoire que M. Désaugiers a adressée à notre vénérable président :

Favori de Momus, doyen des Troubadours,
Toi qui chantas si bien le vin et les amours,
Poëte aimé des dieux, peintre de la nature,
Vois d'un œil indulgent ces vers nés sans culture,
Et prête à leur faiblesse un généreux secours.
Qu'un autre, dans l'espoir d'un glorieux salaire,
Jusques aux pieds du trône apporte ses essais ;
J'abandonne au génie un si brillant succès ;
Mais la chanson ne veut pour appui que son père.
Lavigne, comble l'espoir qui flatte mon orgueil ;
Daigne accueillir ces fruits d'une timide veine...
Eh ! comment, appuyés d'un semblable Mécène,
Mes vers n'auraient-ils pas un favorable accueil ?
Interprète galant des Muses et des Grâces,
Tu parus... la chanson prit un nouvel essor ;
Tu célébras l'Amour ; il vola sur tes traces :
Tu chantas le Plaisir ; il te couronne encor.
Digne héritier du luth de l'amoureux Tibulle,
Tu marches son égal sur le sacré vallon,
Et du joyeux Panard, inimitable émule,
Lorsque le Temps hâtait sa dernière saison,
Pour le rendre à nos vœux un ordre d'Apollon
Mêla ton aurore avec son crépuscule.

ANECDOTE DE BAL.

Dans un bal la prude Isabelle,
Lasse de rester en repos,
Avec Dorval ayant querelle,
Effrontément tint ce propos :
De ces *hommes du jour* la conduite est infâme!
—C'est vrai, répond Dorval; mais pourquoi tant de bruit?
Un *homme du jour*, sur mon âme,
Vaut bien une *femme de nuit*.

M. Capelle.

CUPIDON LABOUREUR,

CONTE.

Un jour l'aimable enfant qu'on adore à Cythère,
A Paphos, ou plutôt qu'on adore en tous lieux,
Ennuyé du séjour de l'Olympe et des Cieux,
Pour chercher le Plaisir descendit sur la terre.
De toutes parts alors mille objets tout nouveaux
De l'Amour étonné vinrent frapper la vue :
Dans un vaste plaine il vit une charrue
Que traînaient à pas lents deux superbes taureaux;
Soudain il s'en empare, et, plein d'intelligence,
Dans les sillons qu'il trace il répand la semence.

Bientôt, levant au ciel et ses mains et ses yeux :
De l'empire du monde, ô toi qui tiens les rênes,
Grand Jupiter ! dit-il, ô souverain des cieux,
Que d'heureuses moissons répondent à mes vœux !
Si, contre mon espoir, mes prières sont vaines,
Par mes ordres encor tu porteras des chaînes.

UR. CH. ***, *membre de la Société Epicurienne d'Angers.*

BOUTS-RIMES

proposés dans le *Cahier d'août*, et remplis par MM. les Abonnés.

D'UNE femme, vieillards, qui suivez tous les *pas*,
Si vous ne la tentez par une forte *somme*,
Au but de vos désirs vous ne parviendrez *pas* ;
Mais plutôt bornez-vous aux douceurs d'un bon *somme* :
Soigner vos derniers jours est pour vous le grand *point* ;
Sans avarice encore ajoutez livre à *livre*
Pour que vos héritiers ne vous maudissent *point*,
Et cherchez la raison dans un excellent *livre*.

M. GUICHARD.

*

CLORIS. CHAGRINE, A MONDOR qui veut la consoler avec de l'argent.

AIR : Dans le monde on aime le bruit.

L'HONNEUR en tout conduit mes *pas ;*
Garde pour d'autres cette *somme*:
Cet attrait ne me séduit *pas*,
Mondor; je te le dis en *somme*.
Mon cœur cherche un tout autre *point ;*
Va, calcule ton franc, ta *livre ;*
Que mon sort ne te touche *point ;*
Je me console avec un *livre*.

L...s F.....s, *abonné de Paris.*

L'AVARE et fier Mondor, sitôt qu'il fait un *pas*
N'agit que dans l'espoir de gagner quelque *somme;*
De cet unique but il ne s'écarte *pas*,
Travaille jour et nuit, ne fait qu'un petit *somme:*
Etre toujours plus riche est pour lui le grand *point;*
Et son plus grand désir, mettant livre sur *livre*,
Serait qu'après sa mort son fils ne puisse *point*
Pour nombrer tout son or trouver d'assez gros *livre.*

M. L...., *abonné de Rouen.*

AIR : Avec vous sous le même toit. *(De Fanchon.)*

Pour être toujours sur tes *pas*,
Lise, j'offrirais mainte *somme ;*
Loin de toi, non, je ne vois *pas*
Les plaisirs, même dans mon *somme.*
Du jour l'imperceptible *point*
Me trouve triste avec mes *livres ;*
Le bonheur ne s'achète *point*,
Et le trouve-t-on dans ses *livres !*

M. Fromentin (de Tonnerre.)

A M. PHILIPON DE LA MADELAINE,

auteur du *Dictionnaire des Homonymes.*

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver.

Peut-on, en marchant sur vos *pas*,
D'homonymes faire une *somme ?*
Ce travail, qui ne prendrait *pas*,
Au lecteur ferait faire un *somme.*
L'envisageant sous certain *point*
Le franc vaut bien mieux que la *livre ;*
Mais vous ne disconviendrez *point*
Qu'un couplet ne vaut pas un *livre.*

M. H. D., *abonné de Coulommiers.*

**

Dans le commerce, en allant à grands *pas*,
Je me suis fait une assez grosse *somme;*
J'en veux jouir; mais je ne prétends *pas*
Pour être heureux ne faire qu'un long *somme.*
Sur ces côteaux cherchant le plus beau *point,*
A l'embellir je mets livre sur *livre:*
Content alors, on ne me verra *point*
Passer mon temps à feuilleter un *livre.*

M. Talayrat, *président de la Société Epicurienne de Brioude.*

Chez Mondor certain jour Damis porta ses *pas*
Pour emprunter, dit-on, une assez forte *somme.*
Ce traitant de prêter ne se refusait *pas;*
Jamais l'argent chez lui ne fit un bien long *somme;*
Accroître son trésor fut toujours son vrai *point;*
Car voyant que Damis n'offrait le *tant* pour *livre,*
Je ne puis vous prêter, dit-il; je n'aime *point*
Voir le nom d'un ami couché sur mon grand-*livre.*

M. Farre (de l'Ain.)

Ici-bas l'on fait bien des *pas*
Pour une très-modique *somme ;*
Car toujours le bien ne vient *pas*
Pendant qu'on fait le petit *somme ;*
Mais chacun fixe un autre *point ;*
L'avare dit : « Vraiment, vingt sous font une *livre,* »
Et l'ignorant ne consent *point*
A la dépenser pour un *livre.*

M. J. Meyer, *abonné de Strasbourg.*

Quiconque on voit ne faire un *pas*
Que pour recevoir une *somme,*
Pour la prêter ne voudrait *pas*
Qu'on le dérangeât de son *somme :*
Ainsi, l'on voit, changeant de *point,*
Qui par jour gagnait une *livre,*
Bien que du Parnasse il n'est *point*
Le favori, nous faire un *livre.*

M. L. A. Lesguillon (de Ferrières.)

ÉNIGMES, CHARADES, LOGOGRIPHES.

Le mot de la Charade insérée dans le Cahier d'*Août* est É-TABLE.

Celui du Logogriphe est MARMOTTE, où l'on trouve MAROTTE.

Messieurs les Abonnés qui ont deviné ces mots sont :

MM.

Fabre, (de l'Ain.)
Fromentin, président de la Société Epicurienne de Tonnerre.
d'Olislager, (*J.*) de la Société Epicurienne d'Anvers.
L...s F...s, de Paris.
D..., d'Ath, (*de Jemmapes.*)
J. Meyer, de Strasbourg.
Serre, de Paris.
*J. A. L.*******, de Chessy (Rhône.)

Voici les principales pièces que nous avons reçues à ce sujet :

LA vielle sous le bras, sur le dos la *marmotte*,
Apportant à Paris l'espérance et quinze ans,
Gente Fanchon prouva, même aux plus mécréans,
Qu'en ce monde en tout temps chacun a sa *marotte*.

D....., d'Ath (*Jemmapes*.

Ainsi que l'E si vous étiez muets
Seriez-vous donc aussi charmans à *table*?
Vous plaisez en sablant un nectar délectable,
Père de vos joyeux couplets :
Semblables aux dieux de la fable,
Vous goûtez l'ambroisie en vos joyeux banquets;
Et ce n'est pas dans le fond d'une *étable*
Que Balaine et Comus vont apprêter vos mets.

M. Serre.

Am : Femmes, voulez-vous éprouver.

De l'*étable* tous les enfans
Chez Balaine savent nous plaire;
S'il est quelques morceaux friands,
C'est l'artiste pour les bien faire:
Chez Balaine on trouve toujours
Bons vins, mets à la ravigotte;
Il assaisonnerait un ours,
Nous ferait manger la *marmotte*.

M. Fromentin.

A M. DALAYRAC.

AIR : Dans le monde on aime le bruit.

Oui, tes deux petits Savoyards
Dont on aime tant la musique
Ont toujours fixé mes regards,
Malgré mon goût pour la critique;
Mais quand Jenny, quand Saint-Aubin
De Momus prenaient la *marotte*,
J'oubliais (pardonne au larcin)
Ta musique pour leur *marmotte*.

L...s F.....s, *abonné de Paris.*

Plusieurs personnes ont cru que le mot de la Charade était *Basse-Cour*, au lieu d'être *Etable*; voici une pièce que M. J. A. L. *** nous a adressée à ce sujet:

Des sons harmonieux du luth et de la *basse*
Je laisse rafoler et la ville et la *cour*,
Et très-volontiers je m'en passe;
Mais gastronome ardent, jamais je ne me lasse
Du concert de la *basse-cour:*
A tout autre je dors ainsi qu'une *marmotte;*
C'est aux virtuoses du jour
Faire assez plaisamment sa cour:
Soit; mais tel est mon goût : chacun a sa *maro*

CHARADE.

Mon premier n'entend rien quand il est affamé;
On devient mon second par une vie austère;
On devient mon dernier en buvant à plein verre,
Et mon tout nous rappelle Henri le bien-aimé.

J.-A. L******.

LOGOGRIPHE.

Triste produit de la nature,
Mon aspect fait frémir d'horreur;
Dans ma singulière structure
Comme toi j'ai pourtant un cœur;
De lui dépend toute ma vie.
Veux-tu, lecteur, me l'arracher?
Alors, chef-d'œuvre d'industrie,
Sans âme je saurai marcher:
La nuit et le jour je chemine,
Au moyen de mille ressorts
Qui tous agitent ma machine,
Et sont renfermés dans mon corps.

D. D., *abonné de Paris.*

MODES.

Les liserés, si constamment employés depuis trois mois, viennent, par des combinaisons nouvelles, d'obtenir une vogue qui balance les nouveautés. Sur une capote de taffetas rose, ces liserés sont amarante ; ponceau sur du vert; sang de bœuf sur du jaune : cependant quelques capotes gros bleu, sans liserés, ont trouvé des acheteurs. Ce que nous avons dit des corsets nouveaux, qui effaçaient hanches et ventre, ne doit s'entendre que de la surabondance; toutes les robes peuvent encores'appeler des robes en caleçon. En parlant du corail nous aurions dû dire qu'à beaucoup de colliers était suspendue une croix de corail. Tulle fleuri, tulle à dents, tulle à festons sont trois sortes de garnitures également à la mode. Quelques pèlerines n'ont de festons que ceux qu'on prend sur la percale même : ceci surtout se pratique pour les fichus à pointes, dont la destination est de pendre par-devant.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans le troisième trimestre de 1808 (onzième volume de ce Journal.)

LITTÉRATURE GASTRONOMIQUE.

Pages

De Plutarque et des Propos de Table. 5
Cours Gastronomique. Versac et Oxigénius. 19
De la Manière de placer les Convives à table. 95
Cours Gastronomique. Histoire de Mme de Verneuil. 109
Des Intermèdes du Dîner. 184
Cours Gastronomique. Lois Somptuaires. 197

CHANSONS ET COUPLETS.

Les Dents, par M. Chazet. 33
Les Lardons, par M. Armand-Gouffé. 36
On s'explique, par M. Ch. de Lonchamps. 39
Honni soit qui mal y pense, par M. de Jouy. 42
Conseils à quelques Personnes, par M. Ducray-Duminil. 45
Les Bosses, par M. Antignac. 48
Vive la Joie! par M. Ph. de Lamadelaine. 50

Pages
Bonsoir la Compagnie, par M. Brazier. 52
Théâtre des Chevaux, par M. Chazet. 55
Les Chiens muselés, par M. Désaugiers. 59
Le Jugement de l'Amour, par M. L...s F...s, abonné de Paris. 64
Ce qui vient au son de la Flûte
S'en retourne au son du tambour.
Vaudeville composé par plusieurs abonnés. 67
Le Moment, par M. Coupart, abonné de Paris. 70
Je n'en sais rien encore, par M. Rougemont. 119
La Chaleur, par M. Chazet. 121
Le Boudoir, par M. Ph. de Lamadelaine. 124
La Foire n'est pas sur le pont, par M. Antignac. 127
La Nuit tous les chats sont gris, par M. Armand-Gouffé. 129
Atys, par M. Charles Sartrouville. 132
C'est plutôt fait, par M. Brazier. 136
Les Chaleurs, par M. Francis. 138
Parodie d'Ariaxerce (4e. soirée de Cadet Buteux), par M. Désaugiers. 140
Pleurer est bon, rire vaut mieux, par M. L. F., abonné de Paris. 155
Même sujet, par M. ***, abonné de Metz. 157
Le Pont-Neuf, par un abonné de Paris. 159
Les Morts de bonne humeur, par M. Armand-Gouffé. 209
Ça vaut toujours mieux que rien, par M. Brazier. 212
Le Spectacle *gratis*, par M. Chazet. 214

Pages
Restons à Paris, par M. de Jouy. 217
L'Epicurien, par M. Capelle. 220
Apollon et Daphné, par M. Antignac. 223
Que chacun en fasse autant, par M. Francis. 228
Ronde prophétique, par M. Désaugiers. 231
Attrapez-moi toujours de même, par M. Charles ***. 235
Faire Mentir le Proverbe, par M. Moreau. 239
Tant Pis et tant Mieux, par M. Armand-Gouffé. 241
Saint-Grégoire, par M. ***, abonné de Paris. 244
La Poussière, par M. Coupart, abonné de Paris. 264
Même sujet, par un abonné de Paris. 249

ANECDOTES ET CONTES EN VERS.

La Grossesse de dame Raymonde, par M. Capelle. 78
Equivoque, par le même. 107
Vœux d'un Ivrogne, par M. Thémiseray. 108
Grégoire à la Barrière, *ou* le Droit de Passe, par M. Capelle. 168
Mot de Piron, par le même. 196
Anecdote de Bal, par le même. 256
Cupidon laboureur, par M. Ur. Ch***. *id.*

ANECDOTES EN PROSE.

Anecdote relative à Mme Scarron. 32
Glace (anecd. relative au cardinal Fleury.) 196

Pages

MÉLANGES.

Epigramme, par Claude Mermet. 18
Les grosses Eaux, épigramme, par M. Marant. *idem.*
Modes. 80
Epigramme. 107
Le Goût. 108
Le Testament de l'Amour, par M. de Jouy. 163
A Mme D***, en lui envoyant la chanson intitulée *la Femme de cinquante ans*, par M. Ph. de Lamadelaine. 167
Modes. 173
Impromptu de M. Fromentin, président de la Société Epicurienne de Tonnerre. 208
Le premier Amour, par M. Rougemont. 251
A M. Cartier, par M. Guichard. 253
Epître à M. Laujon, par M. Désaugiers. 255

ANNONCES GASTRONOMIQUES ET AVIS DIVERS.

Avis à MM. les Abonnés. 72
Liqueur sans sucre. 81
Punch de la Jamaïque. 82
Annonce du Cuisinier impérial. 83
Annonce du Dictionnaire de cuisine, *ou* Manuel des Gourmands. 85
Annonce de Vins de Champagne. 89
Annonce de l'Eau de mademoiselle Mathieu. 174
Du Sel. 177
Du Sanglier et du Marcassin. 179

FIN DU CAHIER DE SEPTEMBRE.

tations judiciaires dont il peut être la source;

8°. Des Formules de tous les actes que les Capitaines de navire sont obligés de faire pendant le cours de leurs voyages.

Dédié à Monsieur le Conseiller d'état Gouverneur de la Banque de France.

Ce troisième volume se vendra séparément à ceux qui le désireront.

Le prix est de 6 fr. pour Paris, et 8 fr. franc de port.

Les deux premiers volumes (*Commerce intérieur*) se vendent 10 fr. pour Paris, et 13 fr. franc de port; et l'Ouvrage complet ne se vend que 15 fr. pour Paris, et 20 fr. franc de port.

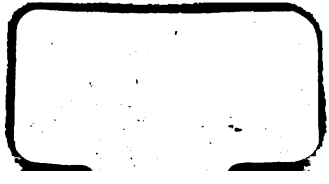
A Paris, chez Capelle et Renand, Libraires-Commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6; Brasseur aîné, Imprimeur, rue de la Harpe, N°. 93; Maugeret fils, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, N°. 38.

Les Ornemens de la Mémoire, ou *les Traits brillans des Poëtes français les plus célèbres*; avec des Dissertations sur chaque genre de style, pour perfectionner l'Education de la jeunesse, tant de l'un que de l'autre sexe. Par P.-A. Alletz. Nouvelle édition, revue avec

som, considérablement augmentée, et précédée d'une Notice sur la vie et les ouvrages de l'Auteur. Un fort v. in-12. Prix pour Paris, 2 fr. 50 c.; franc de port, 3 fr. 50 c. A Paris, chez CAPELLE et RENAND, Libraires-Commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6.

Les différentes pièces qui composent cet ouvrage ont été revues avec soin, et confrontées avec les meilleures Éditions des auteurs des différens ancêtres dans lesquels elles se trouvent. Les nouveaux Éditeurs y ont ajouté un grand nombre de pièces anciennes qui avaient échappé à la sagacité de M. Allut, ou qui sont de la jeune depuis la publication de son livre. Cet ouvrage est un de ceux que l'on peut plus sûrement offrir dans les mains de la jeunesse.

AVIS.

La maison *Capelle et Renand*, spécialement connue comme maison de commission, se charge toujours des envois aux prix de Paris, francs de port et d'emballage, pourvu que l'on prenne pour une somme de *quarante francs*, soit sur son Catalogue, sur ceux des autres libraires de Paris, ou sur les annonces des journaux, en faisant passer les fonds d'avance.

y.